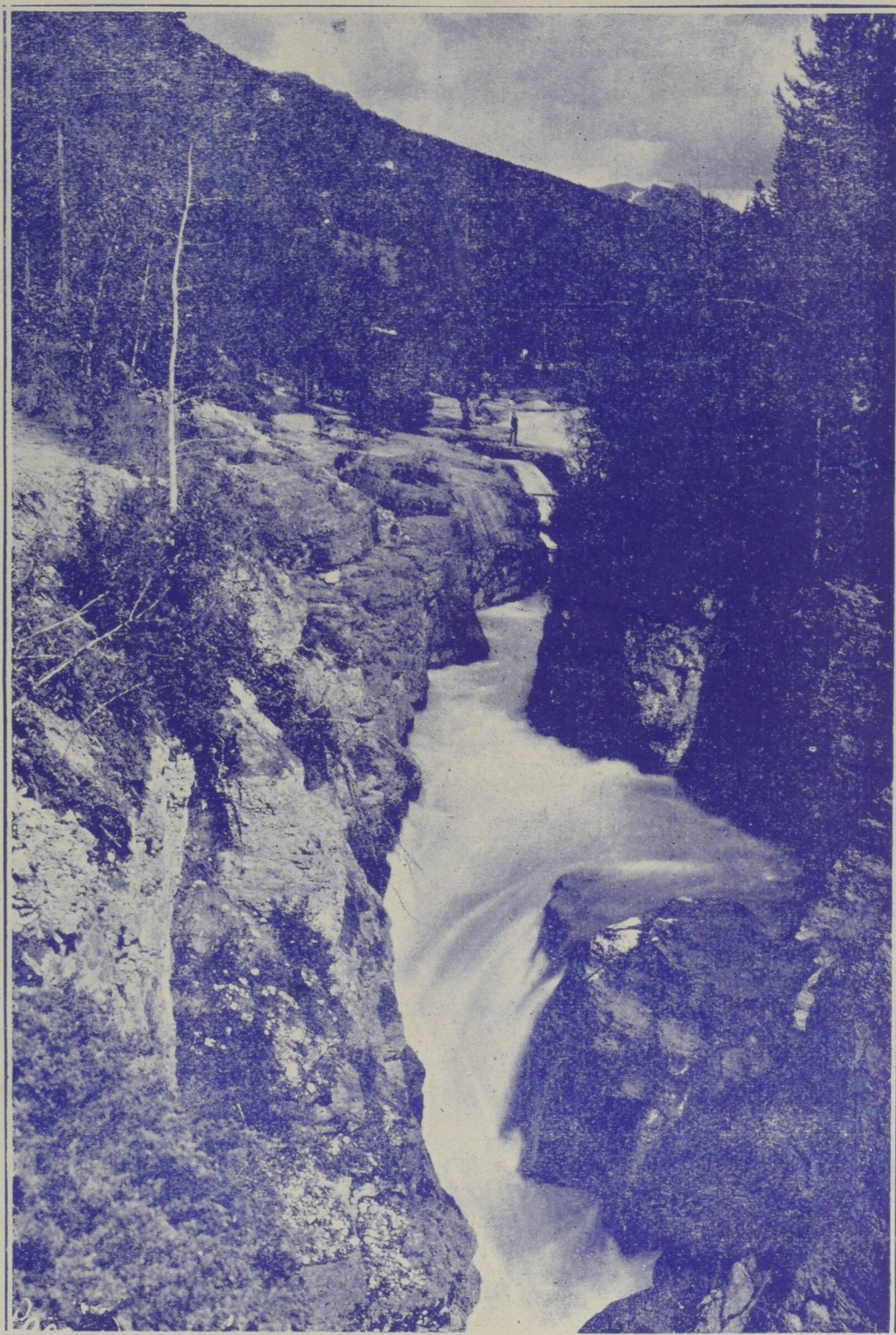


L'APÔTRE



LA RIVIÈRE MALIGNE, (PRÈS DE JASPER)

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

AOÛT 1929

TEXTE

GES		
529 — L'œil qui voit.	THOMAS POULIN	
530 — Le temps perdu.	JEAN NESMY	
534 — L'abbé Sans-Souci.		
536 — Pulcinello ou Monsieur le chevalier de Florian.	J. A. (<i>Le Noël</i>)	
540 — À la recherche des pirates.	LÉON LAMBRY (<i>L'Écrite Noël</i>)	
544 — Du panier au Couvent.	MGR ROSSILLON (<i>Sous les palmiers du Coromandel</i>)	
546 — . . . et il se piqua les doigts.	H.-A. DOURLIAC (<i>Les Jeunes</i>)	
548 — Missionnaires Oblats éprouvés par un incendie.	R. P. ÉMILF SAINDON, O.M.I.	
550 — Le saint Curé d'Ars.	S. V.	
552 — Un grenadier à quatre pattes.		
553 — La madone.	JEN DE RIP	
554 — Un neveu ingrat.		
555 — Un coup de tonnerre.		
556 — Éphémérides canadiennes : juillet.		
558 — La machine humaine : août et les enfants.	LE VIEUX DOCTEUR	
560 — Les mouches du coche.	JEANNE LE FRANC	
560 — Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC	
561 — La petite fille et son chat (<i>poésie</i>).	ISABELIE RODIER	
562 — Pour s'amuser.		
563 — La défaite de l'or (<i>conte</i>).	LOUIS DE BONNIÈRES	
564 — L'homme content de tout.		
565 — Anita (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY	
573 — Table des matières.		

ILLUSTRATIONS

535 — La ville d'Angore en Anatolie.
539 — Dans nos lacs canadiens : moyen de pêcher la truite sans se fatiguer.
547 — Les fondations du futur monastère des Religieuses du Précieux-Sang, à Rome.
549 — Église, presbytère et couvent de la mission de Fort Albany.
557 — Feu Mgr Antonin Nantel.
559 — S. G. Mgr Decelles bénissant la première pierre du Monastère des Sœurs du Précieux-Sang, à Rome.
572 — Dans nos lacs canadiens : un coup double.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

"L'Apôtre," est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, AOÛT 1929

N° 12

L'oeil qui voit

LES États-Unis ont ni une bonne presse ni de bons auteurs actuellement. Le règlement de la dette française les a montrés aux yeux du monde sous les couleurs d'un pays insatiable et les journaux d'Europe et même d'ailleurs ne manquent pas de le dire.

Il y a un mois environ paraissait à Paris un volume, résultat d'une enquête de dix ans faite aux États-Unis. L'auteur, un Français, n'y va pas par quatre chemins pour dire des choses pas toujours aimables à l'adresse des Américains. Il admire une chose, cependant, la presse américaine qu'il trouve merveilleuse et s'étonne qu'il puisse exister des journaux aussi sérieux au milieu d'un peuple qui préfère regarder des images et des caricatures.

Le livre en question a presque le ton de la polémique.

Un autre volume sur le même sujet vient de paraître à Lahore, Indes. Cette fois on voit les États-Unis par l'oeil d'un Hindou, on voit la civilisation américaine à la lumière d'une autre civilisation. C'est l'Orient qui regarde l'Occident. Le livre a pour titre "Oncle Sham", ce qui signifie déjà qu'il ne sera pas sympathique. Il a pour auteur Kanhaya Lal Gauba.

* * *

Choqué de voir les Américains relever le nez devant la plupart des peuples vivant de l'autre côté de l'Atlantique, il écrit ce livre en réponse à la propagande américaine. Il va imiter le procédé des Américains et rechercher quelle est la valeur morale du peuple américain,

et cela à la lumière des documents et des déclarations fournis par les Américains eux-mêmes.

Ce qu'il a vu aux États-Unis fait dire à cet Hindou que la démocratie a manqué son coup. Elle avait là un champ idéal pour se développer et donner au monde le spectacle d'un régime aussi parfait que possible. La constitution du pays prévoyait un régime démocratique, mais, dit-il, par dessus cette constitution sont nés Tammany Hall et Wall Street, et la souveraineté du peuple est devenue la souveraineté des "bosses". Le régime démocratique est devenu à ses yeux un régime de corruption, de violence et de bien d'autres affaires. Un long chapitre sur le Ku Klux Klan illustre bien une bonne partie de ses prétentions.

Le problème des nègres est aussi vigoureusement attaqué pour donner de nombreux exemples de cruauté, d'hypocrisie et de bien d'autres petits péchés mignons. Pour lui, ce problème des Nègres est un bel exemple de la démocratie de l'Oncle Sam. C'est un pays de supposée grande liberté et après un long chapitre sur les cruautés, les contradictions entre les lois, entre les lois et la pratique, il doit conclure que la vie américaine est un immense mensonge.

La femme américaine ne l'enthousiasme pas. L'enquête parue à Paris, moins violente peut-être va absolument dans le même sens. Il faut avouer qu'avec leur nombreux tabloïds, revues de toutes sortes, leur cinéma, leurs fameux collèges, les Américains n'ont pas volé qu'un Oriental les trouve supérieurement osés. La lecture de certains rapports sur la vie de ces collèges, des cabarets de nuit, des théâtres, des parcs, des plages, des "trous" que l'on

appelle les "speakesies", n'est d'ailleurs pas ce qu'il y a de plus édifiant.

L'auteur ne fut pas plus édifié de cela qu'il le fut du divorce, du compagnonage.

Tout le livre est rempli d'exemples où il est démontré qu'aux États-Unis on vit une vie abominable au point de vue moral, et ce n'est nulle part édifiant, bien que tous ces renseignements aient été puisés à des sources apparemment authentiques.

* * *

Si on se rappelle que le livre en question est écrit pour répondre aux prétentions américaines qui veulent laisser croire qu'ils possèdent une civilisation supérieure, on peut se faire une idée des conséquences qu'il peut avoir dans les Indes et les autres pays de mission, où non seulement les Américains vont prêcher l'Évangile, mais là où aussi les missionnaires européens vont, car si les Américains sont particulièrement pris à partie, tous ceux qui vont faire la morale dans les pays de mission sont visés en pratique.

Les civilisations qui ne sont pas la nôtre nous regardent avec des grands yeux pour voir si nous sommes au moins logiques. Ils voient trop, souvent, et ceux qui vont étudier dans les Universités européennes ou américaines, ont bien trop souvent l'occasion de se scandaliser. De retour dans leur pays, ils sont tentés de dire et ils disent à leurs compatriotes que ces blancs sont des farceurs, qu'ils prêchent aux gens de couleur une doctrine et que chez eux, ils en pratiquent une autre. Les missionnaires, qu'ils soient simplement chrétiens ou catholiques, sont tous regardés du même œil, comme des farceurs qui vont faire l'affaire de l'impérialisme des blancs.

Les missionnaires catholiques ont déjà plus d'une fois senti le contrecoup de cette propagande et un livre comme celui qui vient de paraître aux Indes peut rendre leur travail plus difficile.

D'ailleurs, son auteur paraît bien disposé à faire que ce livre soit connu et lu puisqu'il prend la peine de nous en envoyer une copie. Il dit, en effet, sur la couverture, que ce livre aura un retentissement international.

Thomas POULIN.

Le temps perdu



BIBLIOTHÈQUE Sainte-Marthe. L'enseigne, une figure défraîchie de Vierge terrassant la Tarasque, avec ces mots courant autour en guirlande fanée, l'enseigne à demi descellée, dansant à la pluie, claquant au vent, n'était guère engageante. Ni l'escalier avec ses marches inégales et branlantes, ni le couloir humide où se glissait paresseusement une sombre lumière. Et le reste de la vieille maison de bois, pas davantage, avec sa façade ouvrant timidement sa porte basse sur la rue des Huchettes, ses lattes posées en espalier contre le mur du côté du couchant et toutes verdies par la mousse, ses pignons étroits et penchés et sa toiture de travers.

A l'intérieur, c'était le même air de misère et de vieillesse.

Trois pièces, tristes toutes avec leurs poutres enfumées et leurs fenêtres à petits carreaux, se suivaient, se reliant l'une à l'autre, cahin-caha, comme elles pouvaient par un plan incliné, une marche ou un dos d'âne. Le jour venant tard, la nuit tombant vite, le plein soleil y était court en toutes saisons ; les feuillets des livres y jaunissaient lentement ; mais l'humidité avait beau jeu et moisissait les tranches.

On était d'autant plus surpris le jeudi de trouver à la bibliothèque, si maussade d'ordinaire, un joli air de jeunesse et d'enjouement.

Il y avait séance, ce jour-là, et tandis que Mlle Henriette, la présidente, essayait d'écouler son nouveau supplément du catalogue aux abonnés (il y avait éternellement un nouveau supplément !), toutes les jeunes bibliothécaires allaient et venaient le long des rayonnages pleins de livres, avec un gazouillement d'hirondelles au bord d'un toit.

— Dis donc, Simone, sais-tu si on peut emporter le nouveau ?

— *La peur de vivre* oui, ma chérie, mais pas les jeunes filles : c'est de la réserve.

— Dos blanc, alors ?

— Mais non, voyons, petite linotte ; dos vert.

— Comment, dos vert ? Pas de chance ; je m'embrouille toujours avec ces couleurs.

— Cela n'est pourtant pas difficile à retenir. Cela s'apprend en deux secondes de cette façon : suis-moi bien. Dos blanc, le lis, romans pour nous ; — dos vert, la réserve, espérance de la jeune fille, devenue femme ; — dos noir, grande réserve, autrement dit, l'enfer, un article très demandé qui ne se prête qu'aux moustaches et qu'on tient sous clé.

— Très bien, Mademoiselle, mais vous oubliez : le dos bleu, le ciel, la sainteté ; le dos rouge, l'histoire, les batailles sanglantes... Quelles autres turlutaines sais-je encore ?...

— Renée, aide-moi donc à chercher, veux-tu ?... *Le curé d'Auriac... Jean Bleu...*

Scrupule (maman dit que c'est bien d'en avoir)... *Trop vengeance* (hum ! ça ne doit pas être convenable)... *Terre qui meurt*... Quelle chance ! un Bazin qui n'est pas sorti !

— Voyons, Mademoiselle Henriette, vous mettez donc tout à la réserve à présent ?

— Pas encore tout, Monsieur Bartane, mais ça viendra ; car c'est le moyen de donner, même aux œuvres les plus honnêtes, une petite saveur de fruit défendu que personne ne dédaigne : vous tout le premier, Monsieur Bartane.

— Oh ! Mademoiselle, peut-on dire !... Pour ne pas vous faire mentir, cependant, marquez donc à mon nom, je vous prie, *Donatienne*, que je vois là, derrière la grille.

— Comment, Suzon ! Trois romans ! Vous savez bien la règle : un ouvrage sérieux n'est pas de trop pour accompagner deux frivoles.

— Oh ! pour une fois. J'ai lu en entier, la semaine passée, les *Harmonies providentielles*.

De 2 à 6, c'était ainsi un joyeux caquet à la bibliothèque Sainte-Marthe. Mlle Henriette disait couramment qu'elle n'avait dans la semaine que le jeudi. Et de fait, il fallait qu'elle fût gravement malade ou bien empêchée pour confier les clés à Mme Berlot, la vice-présidente.

Elle avait été l'inspiratrice et était demeurée l'âme de l'œuvre, et nulle, parmi les sociétaires, n'était mieux entendue pour le choix délicat des romans de jeunes filles, pour la gestion des finances ou la réclame. Elle proclamait sans hésiter :

— *Donatienne* ne doit se lire que de trente à trente-cinq ans, et *Sapho* de trente-cinq à quarante.

Et ses jugements, brièvement consignés par deux limites d'âge à la première page des volumes, faisaient loi pour toutes les mères sages de la ville.

Aussi, moitié plaisante et moitié fière, appelait-elle la vieille maison toute branlante de vétusté : " Mon royaume des Huchettes." Elle avait consacré à l'œuvre tout son temps et son avoir dans l'intention de faire la guerre à la littérature immorale ou neurasthénique du moment, en dirigeant l'esprit de la jeunesse vers les auteurs de talent sûr et honnête. Quelques bonnes volontés, d'esprit moins combatif, mais également voué au bien, avaient fait fête à son idée. Et après bien des démarches, des coups de sonnette et des sacrifices de toutes natures, d'argent ou d'orgueil, on avait loué, dans un quartier lointain, un immeuble de pauvre mine, inhabité depuis longtemps, et acheté un fonds de bibliothèque d'occasion. Le nombre des livres mis en lecture s'était par la suite accru régulièrement chaque mois, grâce aux cotisations des membres. Et ainsi, depuis quinze ans passés, Mlle Henriette Janille, à

l'exemple de sainte Marthe, luttait courageusement contre la Tarasque, symbole des mauvais livres.

Elle s'était donnée si passionnément à sa tâche, la pauvre fille, que la vie passait maintenant pour elle uniforme et monotone, sans joie vive mais aussi sans tristesse. Et d'après elle c'était une récompense suffisante, tant elle avait soutenu d'épreuves autrefois.

Elle était d'une honorable famille de bourgeoisie. Son père, modeste professeur de huitième dans une institution de Châteauroux, était mort jeune et déjà veuf, laissant trois filles et peu d'argent. L'aînée, Henriette, avait alors vingt ans. Elle était allée s'installer à Bourges, où son grand-père maternel avait mené dans la justice de paix toute son existence d'honnête homme. Elle avait repris la maison de l'aïeul cachée entre le tilleul de la cour et la charmille du jardin. Et là, pleine de jeunesse et de courage, elle avait fondé un " pensionnat de demoiselles ", comme disait l'écriteau de la porte. Ses sœurs lui servirent de surveillantes et de maîtresses, et le prétoire d'autrefois sur le mur duquel la place du Crucifix se détachait encore en clair vis-à-vis de la porte, devint salle d'étude. L'estime générale que les trois jeunes filles s'attirèrent rapidement, les anciennes relations de leur famille dans le pays, l'intérêt qu'inspirait à tout le monde leur situation, amenèrent bientôt la prospérité de l'établissement. Et moins de cinq ans après leur installation, Mlles Janille pouvaient considérer l'avenir sans inquiétude et ne pas avoir peur de la vie.

Le pensionnat était plein de chansons du matin au soir, comme un nid de fauvettes à la veille du premier vol, et le bonheur, de moins en moins craintif, entraînait maintenant l'aile grande éployée dans la maison.

L'éclaircie fut de courte durée pour Henriette.

Un jeune professeur, à qui elle avait eu à demander quelques conseils pour monter son institution, avait été séduit par la grâce charmante et simple de son âme. Il s'était dit qu'une telle femme, à la fois intelligente et pratique, saurait unir le rêve et l'action, partager son goût pour l'étude, et qu'avec elle toute la vie serait de douceur et d'amour. Il avait une petite fortune ; elle possédait si peu de chose en dehors de ses grands yeux, de sa jolie tournure, de son esprit et de son cœur. Avec la sympathie qu'elle lui avait déjà témoignée, comment ne serait-il pas agréé ?

Alors, un après-midi, il avait pris le chemin du pensionnat, dans le soleil et dans la joie. Il avait eu un coup de sonnette hardi, tintant clair, comme un carillon. Henriette l'avait reçu dans le salon d'acajou et de velours grenat. A côté, au cours de la sœur cadette, on entendait une

voix chantante qui égrenait un à un les mots d'une dictée :

“... Et les baisa... Un point à la ligne. — J'ai du mal à les quitter, ajouta-elle, mais il le faut.”

La jeune fille avait poussé les volets clot ; un rayon, tout animé de poussières dansantes, avait sauté entre elle et lui. Paul Réal demeura un instant interdit et la gorge serrée.

Elle était très en beauté, ce jour-là, Mlle Janille : ses cheveux châtain, qui frisaient tout seuls et se sauvaient en mèches folles sur sa nuque et sur son front, quelque effort qu'elle fit pour les lisser en bandeaux modestement, étaient tout dorés de soleil. Ses yeux, d'un beau velours foncé, ni bleu ni vert, profonds et lumineux comme une eau tranquille, donnaient à sa figure un air de calme et de franchise. Bien droite sur sa chaise, les mains jointes dans une attitude de respect et de prière, elle tournait vers le visiteur son regard jeune et assuré. L'air grave, un peu embarrassé qu'il avait pris tout à coup la surprit ; alors elle parla la première et interrogea, souriante :

— Quel bon vent vous amène, Monsieur Réal ?

Il la regarda, hésita encore un peu, malgré la grâce de l'accueil, pâlit légèrement, et soudain, à mots pressés et réfléchis d'avance, il dit tout son amour qui débordait enfin :

— Je suis venu, Mademoiselle, parce que nos âmes se ressemblent, parce que nos cœurs sont faits pour se comprendre, et que, si vous vouliez m'aider à les unir, ce serait pour moi le bonheur. Mes parents savent ma démarche et l'approuvent : vous avez donc le sort de ma vie entre vos mains.

Henriette sentit quelque chose de captif s'agiter dans son cœur ; elle ne se dit pas que c'était l'amour ; car elle ne le connaissait point. Une joie malgré tout lui venait de ces douces paroles qu'elle avait entendues pour la première fois, et sa maison lui parut claire.

Elle se laissa aller un temps à ce charme inconnu ; puis l'ancienne pensée de sa vie lui dicta la réponse :

— Je vous remercie, Monsieur Réal ; mais à mes sœurs je dois le sacrifice de moi-même. Il insista :

— Je vous en prie, réfléchissez ; ne me répondez pas tout de suite ; n'engagez pas l'avenir immédiatement. Rien ne sera changé à vos habitudes ; on ne chassera personne de la maison.

Il voyait bien qu'elle l'aimait, que son âme était conquise. La grandeur de ce dévouement la lui rendait encore plus précieuse.

“Même après la vie je ne vous oublierai pas”, dictait à côté la voix chantante.

— Mon Dieu ! pensait Henriette, tout est donc complice. Si mon cœur allait faiblir !

Alors elle supplia :

— N'insistez pas, je vous en prie, Monsieur Réal. Ma place est ici. C'est à moi qu'il appartient d'assurer l'indépendance de mes sœurs. Je ne voudrais à aucun prix vous en laisser la charge. Peut-être un jour regretteriez-vous cette générosité de votre cœur. Ne protestez pas ; ce sont de ces retours d'opinion inconscients, auxquels personne ne peut se soustraire. J'ai juré à mon père mourant que je serais tant qu'il faudrait une mère pour elles : tel est mon devoir. Je ne le remplis pas sans souffrir beaucoup soyez-en sûr ; mais c'est fini entre nous ; je ne dois plus vous revoir.

La voix tremblante de Paul s'était affermie peu à peu. Il comprit que sa volonté était bien arrêtée, et il partit vite, vite, la tête basse, dans le soleil et la tristesse.

“Et les bonnes gens du chemin pouvaient rire ; moi, je pleurais... Ce fut le dernier bouquet de bonne Perrette”, finissait de dicter la voix chantante dans l'ancienne chambre du prétoire.

Henriette remonta dans sa chambre, et là, s'étant agenouillée devant son lit, au pied du Crucifix, elle sanglota longuement, répétant, la figure cachée dans ses mains :

— Ma vie, ma pauvre vie ! Maintenez-moi, Seigneur, dans le courage de la briser ainsi.

Elle se sentait toute autre et si troublée malgré sa prière. Il lui semblait que des yeux pleins de passion pesaient encore sur elle. Elle devina qu'un horizon tout de lumière aurait pu se lever sur sa jeunesse, tandis qu'à présent ce serait à jamais la nuit dans son âme. La résignation, plus d'une fois, fit place au regret ce soir-là.

Paul Réal, cependant, tenta vainement d'autres démarches auprès d'elle. Le refus de Mlle Janille, douloureux et obstiné, ne varia pas plus que ses anciennes habitudes ; seulement son chagrin s'accrut à mesure. Et s'il y avait la même douceur dans sa voix, une pointe de tristesse s'y était mêlée. La belle flamme tranquille de son regard s'était éteinte. On sentait en elle ce je ne sais quoi de désenchanté, de flétri, de courbé sous le faix de la vie, qui décèle qu'une jeunesse a passé fleur.

Le souvenir du professeur avait pleuré en elle bien longtemps ; peu à peu, la paix s'était faite, entière, dans son cœur. Les années avaient fui ; l'oubli n'était pas venu, mais le regret avait passé.

Elle avait marié ses sœurs, l'une à un architecte, l'autre à un rédacteur au ministère. On avait cédé le pensionnat, et Henriette vivait maintenant de ses petites rentes, dans sa même ville de Bourges et sa même maison de la rue du Mortier-d'Or. Ses heures se partageaient entre des dévotions à l'église, des visites de charité ou des rêveries sous le tilleul. Cela lui faisait une vie étroite, qui lui était devenue douce pourtant à force d'habitude.

Certains jours, la mélancolie du souvenir avait sur elle plus d'empire. Mais elle se disait :

— Je ne suis pas seule, il souffre aussi, lui, dans quelque ville lointaine.

Et c'était une si grande consolation, cette pensée, que lorsqu'elle lui manqua la pauvre fille se sentit toute abandonnée.

Un beau jour, en effet, elle apprit que " lui " avait oublié et s'était marié dans le Midi. Elle retrouva toutes ses larmes d'autrefois ; son désespoir lui revint.

Puis sa peine s'étant un peu apaisée :

— Faisons comme lui, résolut-elle, laissons-nous reprendre par l'action.

Et c'est dans cette idée de salut qu'elle s'attacha à créer l'œuvre de Sainte-Marthe.

* * *

Dix ans avaient passé, bien des jeudis avec, et la douleur de Mlle Janille avait été peu à peu engourdie par le temps.

Henriette se rendait, un après-midi, à sa séance hebdomadaire. Elle n'était plus jeune, ayant ou déjà bien près de quarante-cinq automnes, de ces automnes qui comptent double au cœur des vieilles filles, parce qu'aucun printemps ne les a précédés. Il faisait un petit froid vif et piquant ; la neige, bien que fraîchement tombée, craquait sous les pas. Les maisons avaient mis coiffe blanche ; les murs de la prison étaient chaperonnés d'hermine ; un ourlet clair festonnait tout le long des trottoirs et de la dentelle courait, éclatante et si bien ajourée, sur les grilles forgées des hôtels.

Mais Henriette ne prêtait aucune attention à la poésie du paysage, car elle était pressée et allait vite. Maria, sa domestique, trottait dans sa robe, la figure rouge comme une pomme d'api, et si hors d'haleine de courir que sa respiration courte s'étalait à chaque instant en éventail de brume légère dans l'air vif.

Voici la cathédrale. Est-elle jolie par ce soleil et cette neige, avec les saints de son portail parés de barbes blanches, avec ses gargouilles au bord desquelles fondent indolemment des colonnettes de glaçons !

Dig, dong.

— 2 a. 1-4, et la rue des Huchettes est encore loin. Pressons le pas, Maria, on se reposera là-bas.

Les voilà arrivées :

— Pauvre Madame Berlot, je vous ai fait attendre, et vous aussi, n'est-ce pas, Mesdemoiselles, et par un froid pareil !... Nous n'aurons probablement pas grand monde aujourd'hui. Vite, Maria, allumez le poêle.

On s'installe : les secrétaires devant leurs grands livres de sorties ; les bibliothécaires, chacune en face du rayon qui lui est confié ; la présidente un peu partout, ici ou là, selon le caprice ou la nécessité.

Mais personne ne vient. Alors on cause entre soi de voisine à voisine.

— Tu sais, Jacqueline, Bourges compte un nouveau danseur cet hiver.

— Pas possible.

— Si fait.

— Et lequel ?

— Le petit sous-Lieutenant qui vient d'arriver.

— Bonne aubaine ! Comment est-il fait ?

— Comme tout le monde, ma chère ; il a une bouche, un nez, des oreilles, mais tout cela deux fois plus développé qu'à l'ordinaire : tu vois d'ici.

— Je vois d'ici.

Dans la rue, un gamin glisse sur le ruisseau en frisant le trottoir et chantonne :

— La glace est bonne ! La glace est fraîche !

Sa bonné humeur amuse Henriette, qui le suit du regard derrière la vitre. La neige réjouit les jeunes et attriste les vieux, pense-t-elle ; la joie est de toute saison, la tristesse est plutôt une rose de Noël...

Et voilà que quelque chose pleure en elle, un regret qu'elle croyait mort depuis longtemps, un je ne sais quoi qui lui monte du cœur et met en ses yeux une buée de larmes.

Un petit télégraphiste passe en courant, les mains dans les poches ; puis une voiture de maraîcher, sans bruit, comme pour ne pas effrayer les pauvres pierrots qui picorent, les plumes ébouriffées par le froid ; puis un vieux balayeur, tout sec, tout cassé, qui scuffle dans ses doigts, les pattes de sa casquette en peau de lapin renversées sur ses oreilles.

Henriette rêve et regarde ce tableau d'hiver, les yeux tristes. Quelques flocons tombent un à un, espacés, traînant paresseusement dans l'air. Peu après une rafale leur succède ; le vent en chasse les tourbillons dans la rue en couloir, comme une fumée blanche qu'il souffle aux visages des passants : une femme trottant menu ; un col de pardessus relevé, une moustache blonde, deux yeux clairs en quête d'un abri sans doute, et qui regarde longuement l'enseigne de Sainte-Marthe, à demi cachée par la neige.

Comme il ressemble à l'autre !... Oh ! ces yeux clairs !... Cette moustache blonde !... Et le rideau tombe sur la fenêtre étroite à carreaux verts.

C'était lui, en effet, Paul Réal, celui dont le souvenir fait surtout de la dernière rencontre, avait empli, fût-ce précis, fût-ce diffus, les vingt dernières années de la vie d'Henriette.

Il était devant elle à présent ; il avait à peine changé : quelques cheveux blancs s'étaient glissés parmi les blonds ; mais il était de ceux qu'un peu d'âge embellit. Ses yeux avaient perdu leur flamme vive ; même quand ils essayaient de sourire ils étaient éteints, avec cependant, tout au fond, comme un reflet de lune. Mais cette mélancolie du regard, témoignage

certain d'une vie de regrets, adoucissait déjà, dans l'âme d'Henriette, l'ancien ressentiment.

Il y avait d'ailleurs un tel air de supplication dans son maintien ! Il paraissait si ému de la retrouver avec ses mêmes jolis yeux qu'autrefois, dont le velours seulement s'était un peu foncé, avec ses mêmes cheveux frisant toujours sur les bandeaux, mais de teinte cendrée, comme ceux d'une tête poudrée de l'autre siècle ! Rien n'avait vieilli dans son visage, tant, en dépit du chagrin, l'éternelle jeunesse d'une âme croyante et vouée au bien se reflétait en lui.

Et ainsi, avant toute parole, rien que pour s'être revus, ils sentaient tous les deux monter à leurs yeux des larmes d'amour et de joie. Et quand il eut dit simplement à voix basse : " Elle est morte ; je ne l'ai jamais aimée et je reviens à vous ", il vit bien à l'éclat furtif du regard, à la calme douceur du visage, qu'elle avait déjà à moitié pardonné.

Longtemps après l'heure de clôture habituelle, ils étaient restés seuls à Sainte-Marthe. Il y avait loin de la rue des Huchettes à celle du Mortier-d'Or ; il neigeait toujours un peu, par rafales ; le quartier était peu sûr et la nuit toute venue. Paul Réal s'offrit à accompagner Henriette ; elle accepta. Les trottoirs étaient pleins de monde et la chaussée glissante : il tendit son bras ; elle y passa le sien, souriante.

— Il tient encore plus à moi, pensait-elle.

— Elle m'aime davantage, se disait-il.

Ils ne se trompaient pas. Leurs âmes étaient comme fleuries de joie ; l'amour était revenu et chantait en eux.

Et quand ils se quittèrent, tous deux sentirent à la fois monter du fond de leurs cœurs cette assurance :

— Nous serons plus heureux que les autres ; nous avons perdu vingt années de bonheur, et il faudra les rattraper.

Jean NESMY.

L'abbé Sans-Souci

CONTE POPULAIRE

Ce conte fit longtemps les délices des veillées dans les fermes de l'Auvergne, du Poitou et de la Normandie ; on le racontait avec de nombreuses variantes. Qu'il nous soit permis de le publier ici à titre de récréation !

Il y avait une fois un abbé qui possédait une riche abbaye et qui en jouissait avec une si saine gaieté qu'on lui avait donné le nom d'abbé Sans-Souci. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il allait visiter ses voisins, donnait un bon conseil à celui qui se trouvait embarrassé, égayait par une plaisanterie celui qui était triste, répétait des proverbes aux

vieillards, des histoires aux enfants, si bien que tout le monde était content de le voir, et quand on criait : " Voilà l'abbé Sans-Souci ! " les visages se rassérénaient, comme si l'on eût dit : Voici la gaieté et le beau temps !

Malheureusement le roi qui gouvernait alors le pays avait un caractère tout opposé. C'était un homme triste, inquiet, ennuyé, qui ne savait se servir de sa puissance ni pour son bonheur ni pour celui des autres. Or, il eut un jour la pensée de parcourir son royaume, espérant que de nouveaux lieux et de nouveaux visages pourraient le distraire. Toute sa cour fit en conséquence ses préparatifs et partit avec lui ; car un roi ne peut pas plus se passer d'une cour qu'un grand veneur de chiens.

Après avoir traversé plusieurs provinces, il arriva enfin un jour devant une belle abbaye, entourée de vergers en fleurs, et il demanda à qui elle appartenait. On lui répondit que c'était à un abbé fort riche qui, une fois ses devoirs religieux accomplis, chantait et riait toujours.

" Et pourquoi chanter et rire ainsi ? demanda le roi d'un air chagrin ; n'a-t-il donc aucun sujet de contrariété ?

— Aucun, répondit-on, et cette gaieté lui a valu dans le pays le nom d'abbé Sans-Souci. "

Cette réponse irrita le roi, car il était aigri contre ceux qui paraissaient plus heureux que lui, et il ordonna d'aller chercher l'abbé et de le lui amener sur-le-champ.

Celui-ci arriva conduit par des gardes, mais le visage joyeux, selon son habitude. Le roi regarda cette joie comme une insulte.

" Tu es bien hardi d'être si heureux quand je suis triste et mécontent, lui dit-il avec colère et, si je me croyais, je t'en punirais à l'instant mais j'ai de la religion, et je sais qu'il faut pardonner des injures. Cependant, comme il n'est pas juste que tu sois seul sans souci dans mon royaume, je me charge de t'en donner. Voici donc quatre questions auxquelles tu devras répondre dans trois jours, sous peine de perdre ton abbaye et de passer le reste de ta vie en prison.

A ces mots, il donna un papier à l'abbé en lui faisant signe de se retirer.

Or, voici les quatre questions : *Ce qu'il y avait de terre dans le royaume ; combien la lune pesait ; ce que le roi valait, et ce qu'il croyait.*

On voit d'ici l'embarras du pauvre abbé quand il sut ce qu'on lui demandait. Il fouilla en vain dans ses livres, interrogea tous les docteurs qu'il connaissait. Ni les docteurs ni les livres ne purent lui répondre.

Enfin le troisième jour était venu sans qu'il eût rien trouvé, et il parcourait tristement une des grandes allées de son parc, cherchant inutilement quelque moyen d'échapper à la menace du roi, lorsqu'il rencontra le meunier qui venait de porter de la farine à l'abbaye.

Celui-ci, qui était un madré compère, toujours jovial, salua son maître en lui demandant des nouvelles de sa santé. L'abbé lui répondit en soupirant qu'il se portait aussi bien que peut se porter un homme ruiné et menacé de mourir en prison. Sur quoi, le meunier s'étant récrié avec étonnement, l'abbé lui raconta tout ce qui s'était passé et quelles questions le roi l'avait condamné à résoudre.

— Par ma foi ! Père Abbé, dit le meunier, si je me trouvais à votre place, je ne m'inquiérais nullement des questions du roi.

— Je voudrais t'y voir, Guichard, répondit l'abbé en soupirant.

— A votre aise, Père Abbé. Si vous voulez me prêter votre robe de docteur et me remettre à perpétuité la rente que je vous dois, je m'engage à répondre au roi de telle sorte qu'il devra se déclarer satisfait."

L'abbé, qui n'avait que ce moyen de salut, accepta ce que lui proposait Guichard. Le meunier se revêtit de la robe de docteur et se présenta à l'heure indiquée devant le roi.

Celui-ci ne reconnut point d'abord l'abbé ; mais il pensa que l'inquiétude l'avait changé, et il se réjouit intérieurement de lui avoir fait perdre ses droits au nom d'abbé *Sans Souci*. Il lui ordonna d'approcher et lui demanda d'abord s'il pourrait lui dire au juste *ce qu'il y avait de terre dans son royaume*.

— Très facilement, Sire, répondit Guichard ; mais comme vous n'avez parlé que de la terre, j'attends pour en mesurer la quantité, que vous ayez séparé les racines, les pierres et les métaux ; dès que cet ouvrage sera fini, vous

pourrez me faire avertir et je vous répondrai sans balancer."

Le roi se mordit les lèvres, car il voyait que la question avait été mal posée ; il passa donc à la seconde et demanda *combien la lune pesait*.

— La lune, répondit Guichard, pèse juste une livre, et, la preuve, c'est qu'elle est composée de quatre quarts."

Cette fois le roi sourit et toute la cour rit aux éclats. On passa à la troisième question et on demanda au meunier *combien le roi valait*.

— Je l'estime vingt-neuf deniers, répondit-il tranquillement, et Sa Majesté ne peut se plaindre de mon prix, car Jésus-Christ, qui était plus grand que tous les rois de la terre, n'a été vendu que trente deniers."

Il fallut encore accepter cette réponse, et l'on arriva enfin à la dernière question : *Que croit le roi ?*

— Le roi, dit Guichard, croit qu'il parle à l'abbé Sans-Souci, et il se trompe, car il ne parle qu'à son meunier."

Sa Majesté parut fort surprise ; mais le paysan lui conta alors ce qui avait eu lieu et comment il avait fait marché avec son maître pour le tirer d'embarras. Le roi, enchanté de son esprit, déclara qu'il se tenait pour satisfait et que l'abbé Sans-Souci resterait libre et maître de son bien.

Quant à Guichard, il lui proposa de l'emmener à la cour pour l'aider à gouverner, ce que le meunier accepta ; de sorte que depuis ce jour les affaires du royaume furent bien conduites et que le roi, égayé par son premier ministre, permit aux abbés et aux autres de vivre sans souci.



LA VILLE D'ANGORE, EN ANATOLIE.

Pulcinello ou Monsieur le chevalier de Florian

L arriva, un jour, à l'hôtel de Toulouse, un enfant de treize ans, destiné à la carrière militaire, et qui venait de faire, selon l'antique coutume, son apprentissage chez un grand seigneur. Il était recommandé au duc de Penthièvre (1) par le marquis de Florian, son oncle, l'un des correspondants les plus assidus du patriarche de Ferney.

Ce garçon était assez fluet, si petit que le duc se demanda tout d'abord s'il pourrait faire service, et qu'on entendit grommeler le gouverneur des pages :

— Qu'est-ce que c'est que cela?... Jamais ça ne pourra grimper sur un cheval?... C'est un bidailon qu'il faut à ce marmot-là !

Florianet, tout penaud, se haussait dans ses grandes bottes, mangeait de la soupe... pour gagner très vite quelques pouces... Il fut bientôt — malgré les obstacles de la nature — un des pages les plus fringants du prince : sa figure éveillée de petit méridional au teint basané, aux yeux vifs, aux sourcils noirs, à l'air intelligent et spirituel, plaisant beaucoup. Finalement, il galopait à merveille avec les sept autres pages, près de la voiture de Monseigneur ; il était un des plus jolis avec son habit bleu, son chapeau au plumet blanc, autour duquel volait gaiement le flot de rubans fixé à l'épaulé.

D'où venait ce gentil page ? D'un village des Basses-Cévennes. Et tandis qu'il chevauche, il se rappelle, sans doute, ce temps assez proche, qui remonte à trois ou quatre ans au plus, où, quittant chaque matin le château de son père, l'air crâne, le fusil en bandoulière, il allait courir les prairies, inspecter les buissons, longer les forêts, accompagné d'un basset haletant qui flairait, ici et là, quelque lapin ou quelque perdreau. D'ailleurs, ne croyez pas qu'il s'agissait d'une chasse vulgaire ! Notre bonhomme lisait l'*Iliade* lorsqu'il rentrait chez lui, et l'*Iliade* lui montait à la tête : il partait donc en guerre contre des ennemis fameux, les Troyens, par exemple ! Et lorsqu'il avait tué un bel oiseau, il le rapportait précieusement et lui faisait de magnifiques funérailles. Il organisait un bûcher avec des brindilles de bois, ramassées dans la cours du château, plaçait dessus le corps de sa victime, mettait le feu... Gravement, il se tenait sous les armes, tandis que se consumait son héros, Patrocle ou Sarpédon ! Ensuite, il recueillait pieusement les cendres en quelque pot, volé à la cuisine, et il les portait, triomphant, à son bon grand-père, qui riait de tout son cœur du jeu de cette imagination héroïque.

(1) Fils du comte de Toulouse, lequel était enfant légitimé de Louis XIV.

Oh ! les charmes du pays natal durant ces heures de chasse !... les haltes sous les figuiers et les acacias !... le parfum des grenadiers et des aubépines !... et l'iris, et le genêt d'or qui flattaient l'œil à tous moments... Au loin, les monts rocheux couverts de neige sollicitaient la rêverie !...

Après cette vie en pleins champs, notre rustique petit bonhomme fut mis en contact avec la société la plus raffinée : le marquis de Florian le fit inviter à Ferney. Voltaire s'amusa de ce gamin éveillé, bavard, spirituel ; il le voulut près de lui à table et le questionnait volontiers sur ses études et sur ses jeux. Ils étaient une paire d'amis !

— Florianet, savez-vous beaucoup de choses ?

— Oui, Monsieur, je sais l'*Iliade* et le blason !

Et Voltaire, de prouver par un apologue gentiment conté, qu'il y a plus solide science à apprendre que le blason !

Pour que l'enfant ne perdît pas les quelques notions qu'il avait reçues précédemment, il lui fit donner des leçons de latin : le P. Adam, ancien Jésuite, qui n'était pourtant pas — malgré son nom, " le premier homme du monde " (2), mais un joueur très habile aux échecs — ce qu'appréciait le maître de céans, — devint professeur pour la circonstance. Et notre écolier se mit aux thèmes et aux versions... Lorsqu'il était embarrassé, il s'en allait trouver son grand ami en cachette et lui disait :

— Faites-moi ma phrase, Monsieur, je vous en prie, je n'y comprends rien !

Que Voltaire fût en train d'écrire une lettre, un poème ou quelque scène de tragédie, il s'interrompait pour résoudre la difficulté. Le devoir se trouvait fait, et bien fait. On le lisait au salon, il devenait un événement de la journée, et le P. Adam, avec candeur, faisait admirer son élève-prodige !

C'est pendant les récréations dans le beau jardin de Ferney que nous voyons le petit Florian reprendre sa furie antique, cette fois non contre les geais, les merles ou les lapins, mais contre les magnifiques pavots qui ornaient les plates-bandes.

" Toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas : voilà de perfides Troyens qui tomberont sous mes coups ! "

Et un jour — Voltaire en fut témoin, — armé d'une épée de bois qu'il s'était fabriquée, il se mit à abattre toutes ces têtes fières et belles contre lesquelles s'échauffait sa passion héroïque. Il y eut tout un carré de fleurs saccagé ! Suivant son expression : " Il repassait son *Iliade*." Pourtant, il ne manquait pas de distractions ! La vie de Ferney était mouvementée : promenades, soirées, jeux, représentations... Un jour arriva La Clairon, condam-

(2) Voltaire.

née au repos par Tronchin. On organisa bien vite une fête en son honneur. Florianet devint berger, une petite fille bergère : après un dialogue, dont ils se tirèrent fort bien tous deux, ils offrirent des fleurs à la célèbre actrice. Heureusement, le jardin était grand : il en restait encore ! . . .

Le séjour à Ferney devait prendre fin. L'enfant vint à Paris chez sa tante . . . où il eût pu tourner mal, vu la manière dont était surveillée son éducation ! Enfin, il était entré dans " l'état pagique " chez M. de Penthièvre.

Sa jeune âme portait déjà deux empreintes ineffaçables : celle de cette vie des champs, simple et naïve, de sa première enfance, celle de la vie de société avec ce qu'elle entraîne de factice dans ses élégances, d'amollissant pour les sentiments et les mœurs.

Le duc de Penthièvre aima tout de suite son cher " Pulcinello ", comme il se plaisait à l'appeler : pour lui — toujours mélancolique (1), — il était le lutin joyeux qui force à sourire, qui anime tout par son esprit et les spontanités de son cœur. Pour plaire à son maître, l'espiègle supprima les lestes propos, évita les maisons suspectes, dompta ses passions : il se rangea . . . Devenu officier au régiment de Penthièvre en garnison à Maubeuge, il fut très fier de porter l'uniforme : " Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie ! " Mais bientôt le duc le réclama près de lui et se l'attacha définitivement en qualité de gentilhomme ordinaire. Désormais, c'était la vie d'amitié. Une de leurs occupations préférées, à l'un comme à l'autre, c'était de répandre des aumônes dans les pays où ils passaient. Il arriva que les pauvres devinrent rares sur les terres de M. de Penthièvre ! Et ce fut une vraie rivalité entre les deux bienfaiteurs pour découvrir des malheureux.

— Où allez-vous aujourd'hui, Pulcinello ?

— A la chasse.

— Bon, moi aussi.

Et faisant un tour au village pour aller voir un de ses habitués besogneux, le maître s'aperçoit qu'il a été devancé par son serviteur, qui a déjà vidé sa bourse . . .

— Ah ! par exemple, mon ami, s'écrie-t-il, celui-là, vous me l'avez volé !

Le duc de Penthièvre était le plus grand propriétaire du royaume. Il avait de tous côtés des domaines (2) qu'il administrait fort bien avec le souci principal de rendre heureux les gens d'alentour. :

Ce que je fais à Sceaux n'est pas pour moi, mais pour le public, car le séjour de Sceaux ne

me convient pas. Mais il est bon, il est même nécessaire que cette immense quantité d'habitants de Paris, de tant de classes et de fortunes différentes, trouvent, à des distances rapprochées, et sur différents points des lieux de réunion qui leur offrent des objets d'agrément et de curiosité.

Florian suit le duc en ses diverses demeures et participe à ses travaux. C'est à Sceaux justement, si l'on en croit la légende, qu'il aurait vécu une petite idylle assez énigmatique. Dans un jardin voisin du parc, il voyait souvent une charmante jeune fille se promener avec son père aveugle. Le pauvre homme, ancien architecte, avait, un jour qu'il surveillait les travaux d'une maison, reçu de la chaux vive dans les yeux. Le sensible Pulcinello devint amoureux de cette enfant simple et belle qui entourait son père de soins dévoués et revenait au logis avec des brassées de fleurs qui ajoutaient à ses attraits.

Ils se virent, entrèrent en conversation, s'aimèrent . . . Mais, nous dit la baronne d'Oberkirch qui raconte le fait, ils n'osèrent s'épouser . . . Florian va à Rambouillet : il aime le vieux château flanqué de ses cinq tours, les âpres odeurs des bois, les beaux tilleuls, sous lesquels les petits-fils du prince font de si bonnes parties.

Comme le duc, il tient particulièrement au château d'Anet, splendide demeure féodale à laquelle tant d'artistes de la Renaissance ont travaillé. Il fut un lieu de dissipation au temps de Diane de Poitiers, dont le souvenir est partout, plus tard aussi avec le duc de Vendôme, maintenant la vertu y règne :

Bourbon n'invite pas les folâtres bergères

A s'assembler sous les ormeaux ;

Il ne se mêle pas à leurs danses légères,

Mais il leur donne des troupeaux.

La douce vie de famille que l'on y mène avec les habitués du château, parfois le curé de Saint-Eustache, quelques écrivains ou artistes de passage, comme Greuze qui y vient prendre le modèle de sa *cruche cassée* ! La duchesse d'Orléans (1) y fait des séjours qui la réconfortent. Comme elle n'a jamais oublié le gentil page qui jadis la reconduisait au monastère de Montmartre, lorsqu'elle y était pensionnaire, c'est maintenant M. de Florian qui l'accompagne en ses promenades . . . Sans doute, chemin faisant, lui conte-t-il quelque apologue nouveau . . .

Car ses fonctions dans la maison du duc ne l'absorbent pas à tel point qu'il ne puisse être encore homme de lettres. Il écrit des fables, des romans, des comédies, qui se ressentent de l'influence du duc, qui sont dédiés à lui, à sa fille

(1) Mélancolique par tempérament : mais il avait eu aussi de nombreux deuils : perte de sa femme qu'il aimait beaucoup et de plusieurs enfants.

(2) Châteaux de Rambouillet, d'Anet, de Sceaux, de Blois, de Méréville, de Vernon, de Crécy, d'Amboise, d'Eu, de Châtillon, etc.

(1) Fille du duc de Penthièvre, mariée au duc d'Orléans (Philippe-Egalité), qui ne la rendit pas heureuse ; c'est la mère du futur Louis-Philippe Ier.

ou à ses petits-enfants, et plus d'une fois inspirés par eux.

M. de Penthièvre aime beaucoup les enfants. La petite Aniette du Authier, fille d'un de ses gentilshommes, bénéficie de cette prédilection. Le matin, dès qu'elle est levée, elle court à son "ramona", statuette représentant un ramoneur en porcelaine, dont la hotte est chaque jour remplie de jouets et de bonbons par le duc : il épie dans un coin la surprise joyeuse de la fillette... Comme son maître, Florian veut gâter les enfants et les instruire : pour eux, sans doute, il manœuvre bien souvent les marionnettes, et pour eux il compose quelques-unes de ses charmantes fables que tous, petits et grands, doivent trouver savoureuses, même après avoir lu *La Fontaine* ! Il y a là de véritables chefs-d'œuvre, trop ignorés de la jeunesse d'aujourd'hui : *Le lapin et la sarcelle*, où il sent si délicatement l'amitié ; *L'aveugle et le paralytique*, si pleine de cœur, si joliment contée ; l'histoire du pauvre grillon, "caché sous l'herbe fleurie", qui nous apprend à nous contenter d'un modeste sort ; *La carpe et les carpillons*, leçon de prudence ; *Le miroir et le chat*, qui nous fait constater nos limites, etc., etc. Ces récits ont tant d'aisance, tant de grâce, et la morale s'en dégage si naturellement ! Florian, lui aussi, aime les animaux et se plaît à les observer.

Avec mes animaux je veux passer ma vie :
Ils sont de bonne compagnie !

Quant il revient à Paris, place des Victoires, à l'hôtel de Toulouse, demeure de M. de Penthièvre, il a une volière qui l'intéresse beaucoup, et il va acheter ses oiseaux lui-même, sur le fameux quai, où il y a à la fois des fleurs, des animaux à vendre et des hommes à embaucher :

Vous connaissez ce quai, nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs ?
A mes fables souvent, c'est là que je travaille :
J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.

Moins intéressantes que les fables, sont les œuvres empreintes de la sentimentalité de l'époque. On sait que dans la seconde moitié du siècle, un grand vent d'exaltation soulève les âmes. On aime "à la folie" sa famille, ses amis, les malheureux et la nature. Une femme du monde ne rougit plus de paraître avec ses petits enfants ; bien au contraire, elle les fait venir dans son salon, les mène à la promenade, même au spectacle ; ils sont ses bijoux les plus chers. Et les peintres célèbrent à l'envi "la bonne mère" en ses multiples dévouements, et "le bon père" qui veille à l'avenir de sa fille.

Que d'idylles sur lesquelles on répandra des torrents de larmes !... Quels hymnes à la

vertu !... Ces divers sentiments, traduits dans le même style ému, se retrouvent dans les romans et les comédies de Florian. *Estelle et Némorin* ! En relisant quelques pages de ce roman pastoral, on a l'impression d'avoir sous les yeux la robe défraîchie d'une aïeule, une vieille robe à paniers qu'on a sortie d'une antique armoire ! Bergers et bergères sont trop arrangés, trop raffinés, pas assez rustiques, leurs moutons sont trop blancs !... Pourtant, il y a des coins de vraie nature, de celle même que l'auteur a vue étant enfant, et quelques gracieuses romances, bien faites pour tenter un musicien !

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on aime ensuite davantage,
Qu'on chérisse au premier moment,
C'est mon ami ; rendez-le-moi :
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encor lui ; rendez-le-moi :
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère,
Oh ! c'est bien lui ; rendez-le-moi :
J'ai son amour, il a ma foi (1).

Enfin, voici les titres attendris des pièces — représentées soit dans un salon, soit aux Italiens — qui eurent leur succès et ne sont pas dépourvues de jolies scènes à la manière de Marivaux : *Les deux billets*, *Le bon ménage*, *Le bon père*, *La bonne mère*, *Le bon fils*... C'est l'histoire d'Arlequin qui se poursuit d'une comédie à l'autre : Arlequin aime Argentine, et, malgré les mauvais tours d'un rival, se marie avec elle ; Arlequin, désolé, quitte sa femme, croyant qu'elle le trompe, et, convaincu de son erreur, il revient à elle avec quelle joie ! Arlequin, père de famille, songe au mariage de sa fille Nisida... il est le modèle des pères, etc. Et l'auteur songe ici au duc de Penthièvre, comme d'ailleurs l'indique sa préface :

"Quand même je voudrais cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et surtout votre auguste fille, le devinerait, puisque mon tableau s'appelle : *Le bon père*. Il vaut mieux avouer ma faute, et en solliciter le pardon. La tentation était trop grande ; assez heureux pour vivre auprès de vous, Monseigneur, je vous ai vu avec vos enfants, avec vos vassaux, avec les pauvres :

(1) Mélodie de Benjamin Godard.

partout, j'ai vu le bon père, j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien."

Cet Arlequin — création de Florian, — ce bon Arlequin, qui se permet par les meilleurs côtés de sa nature de ressembler parfois au duc, n'est pas, vous devez le comprendre, un vulgaire Gugusse de foire. C'est un brave homme, naïf, sensible, bienfaisant, de belle humeur, ayant du bon sens et de l'esprit. L'auteur a pris soin de le définir lui-même :

"Il est toujours bon, toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit... se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant: sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est point un bouffon, c'est un grand enfant: il en a la grâce, la douceur, l'ingénuité..."

En lisant ce portrait, à qui pense-t-on tout

Un thé vert aussi frais et suave que lors de la récolte

THÉ DU JAPON

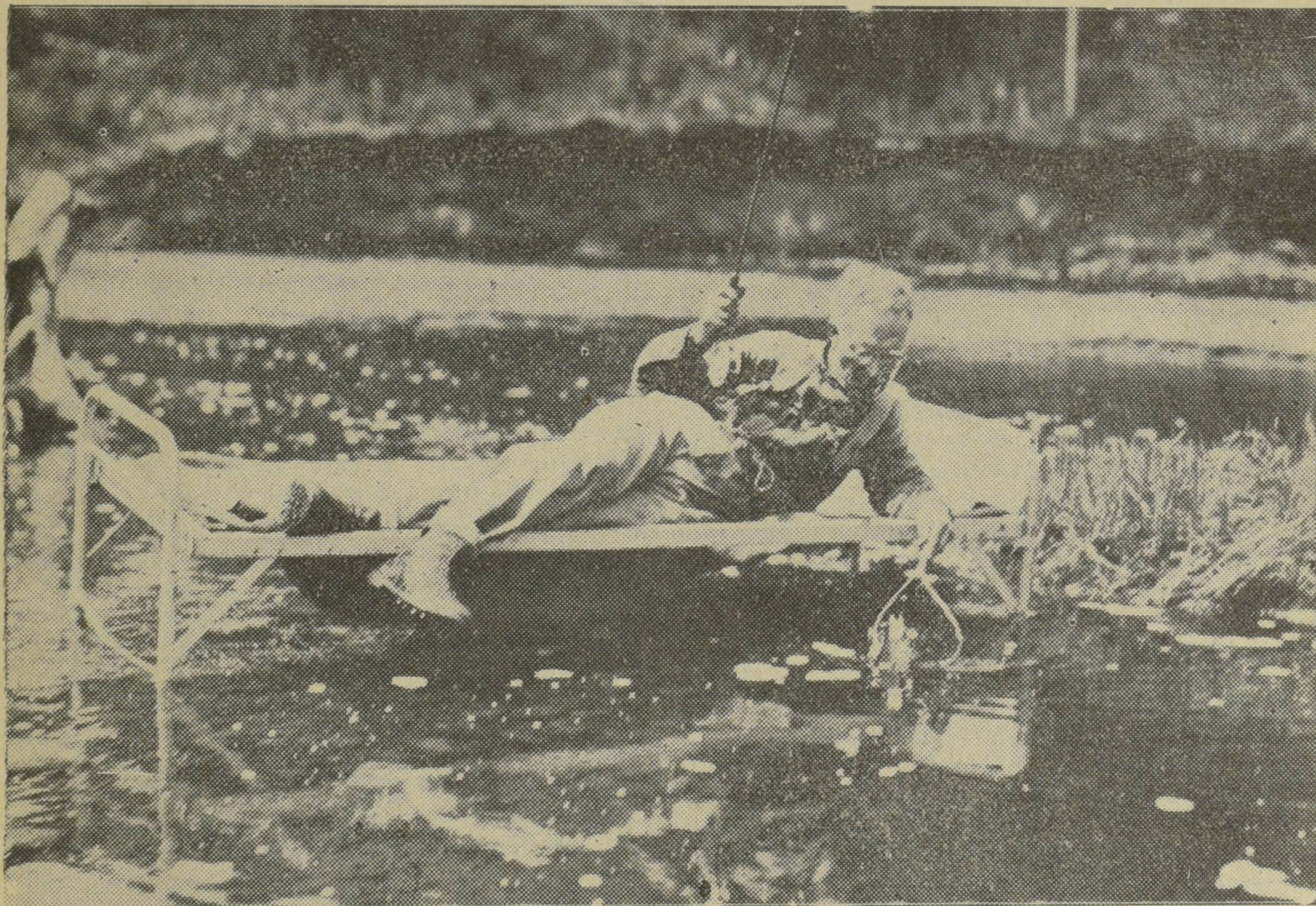
"SALADA" 659F

"Tout frais des plantations"

naturellement? A Pulcinello, au petit page de M. de Penthièvre, ou encore à M. le chevalier de Florian lui-même, qui fut dans sa vie, comme dans son œuvre, impressionnable, sensible, un peu superficiel.

(Le Noël)

J. A.



DANS NOS LACS CANADIENS : MOYEN DE PÊCHER LA TRUITE SANS SE FATIGUER.

A la recherche des pirates

— Comment s'y reconnaître dans ce dédale ? grogna Marcille qui commandait le *Vulcain*, et il ordonna de jeter l'ancre.

— Les îles Fidji sont bien gardées ! remarqua Serte.

Et il étendit le bras vers la barrière des roches qui défendaient l'entrée du chenal.

— Ces maudits pirates nous échapperaient-ils encore ? murmura Trobe, le lieutenant, en tortillant sa moustache.

— Cela n'est pas douteux ! fit rageusement Marcille ; leur bâtiment, taillé pour la course, n'a qu'un faible tirant d'eau et notre contre-torpilleur ne peut lui donner la chasse dans ces parages.

— Si l'on découvrait seulement leur repaire, on le bombarderait !

— Eh ! oui... parbleu ! toute la question est là, mais allez donc découvrir le nid de ces vautours parmi les récifs des 250 îles qui composent les Fidji !

— Il y aurait un moyen, commandant, fit Serte, l'aspirant en s'avancant.

Et il joignit les talons dans une attitude militaire.

— Un moyen ? répéta Marcille en regardant le jeune homme avec étonnement.

Et il ajouta non sans ironie :

— Vous m'obligeriez, Serte, en me disant lequel ?

— Confiez-moi trois hommes et le youyou, commandant, je trouverai le repaire des bandits.

Marcille et le lieutenant échangèrent un regard qui signifiait clairement :

— Il est fou !

— Je sais ce que je risque ! dit Serte répondant à leur pensée, mais je sais également que, sans ce risque, nous ne les aurons pas !

— Possible ! fit le lieutenant, mais le danger est grand ?

— Si grand, trancha le commandant, que je ne puis permettre qu'il soit couru.

— Dommage ! se contenta de répondre Serte.

Et il fit mine de s'éloigner.

Le commandant le rappela.

— Écoutez, Serte, dit-il, je vous sais gré de votre proposition, elle fait honneur à votre courage, et je vous dois une explication. Alors même que je consentirais à vous laisser risquer votre vie sur l'une de ces îles encore mal explorées, je me heurterais à de graves problèmes.

— C'est exact ? fit le lieutenant qui devina l'objection.

— Les Fidji appartiennent aux Anglais et s'il est permis à un vaisseau de guerre français de poursuivre un pirate jusque dans leurs eaux, il serait par contre scabreux que ses marins se rendissent à terre sans que fussent prévenues les autorités.

— Qu'à cela ne tienne, commandant, nous enlèverons nos uniformes !

— Vous êtes donc résolu à vous faire tuer ?

— Je suis résolu à vous aider ! Soyez certain, commandant, que je n'agis pas à la légère ! J'ai pesé les risques de l'entreprise et envisagé la question sous toutes ses faces. Si nous voulons venir à bout des pirates, un débarquement s'impose !... Les Anglais nous remercieront.

— Mais... que voulez-vous faire avec trois hommes ?

— Découvrir leur repaire !... Une troupe plus nombreuse donnerait l'éveil.

— Et que ferez-vous, ensuite ?

— Je raillierai au plus vite le *Vulcain*, caché dans quelque anse, ou mieux encore, mouillé au large afin que l'on ne puisse deviner ses intentions. Peut-être serais-je assez heureux pour me faire donner la chasse et pour attirer les pirates à portée de vos canons. En tous les cas, j'aurai relevé soigneusement la position de leur repaire, et sur mes indications il vous sera facile de le bombarder.

— L'idée peut se soutenir ! remarqua le lieutenant.

— Ces îles sont l'un des derniers refuges des cannibales, répondit le commandant ; Serte n'échapperait aux pirates que pour tomber entre les mains de ces mangeurs d'hommes.

— Nous aurons des armes et des munitions ! Et puis... c'est une chance à courir... Qui ne risque rien n'a rien !

— Je ne veux pas que l'aspirant du *Vulcain* finisse dans le ventre d'un sauvage !

— Combien de matelots ont fini dans celui des requins ?... N'est-ce pas notre devoir de risquer notre vie pour le pays ?

— Ce diable-là a réponse à tout ! s'exclama le commandant.

Et il se mit à arpenter le pont, en proie à une grande perplexité.

Il n'était plus aussi sûr de ce qu'il devait faire, la proposition de Serte ne manquait pas d'intérêt.

D'un côté, il y avait la possibilité de découvrir le refuge des bandits ; de l'autre, une menace pesant sur quatre hommes. Cela donnait à réfléchir !

Le commandant appela Trobe, et celui-ci l'ayant rejoint, ils se mirent à discuter avec animation.

Cela dura peu.

Les arguments de Trobe (favorable au

projet) l'emportèrent et Serte fut informé qu'il pouvait partir.

Le visage du jeune garçon s'éclaira.

— Merci ! commandant, dit-il, vous ne le regretterez pas !

Marcille se contenta de hocher la tête.

Immédiatement, les trois officiers tinrent conseil.

Serte, qui depuis plusieurs jours avait mûri son plan, insinua qu'après son départ, le *Vulcain* devrait faire le simulacre de s'éloigner. Il attendrait, en un lieu convenu, le retour du youyou. Si, au bout de trois jours, l'expédition n'était pas revenue, c'est qu'il lui serait arrivé malheur. Il n'y aurait plus qu'à le venger.

— A la condition qu'il soit prudent ! répondit le commandant. Je redoute l'impétuosité de sa jeunesse ; en une semblable affaire, qu'il n'oublie pas que l'existence de trois hommes est entre ses mains !

— Je m'en souviendrai ! dit l'aspirant avec une soudaine gravité.

Marcille fit assembler les hommes, et, brièvement, leur signala qu'une reconnaissance allait être faite à terre.

— L'expédition est périlleuse ! continua-t-il ; je ne veux donc désigner personne... Il me faut trois volontaires !...

Vingt bras se tendirent en même temps.

— Bien ! mes enfants, murmura le commandant, cela est bien français !... Je sais que l'on peut compter sur vous et je suis fier de vous commander ! Serte, choisissez vos hommes !

Avec une sage lenteur, l'aspirant passa devant les marins qu'il regarda l'un après l'autre dans le blanc des yeux. Malgré sa jeunesse, ce n'était pas une tête folle. Il connaissait les risques à courir et voulait être sûr de ceux qui le suivraient.

Au bout de dix minutes, il était prêt. Trois marins, sur son ordre, étaient sortis du rang.

Rutel, un colosse dont le courage égalait la force ; Machet, le plus adroit tireur du bord, et Bineau, un débrouillard auquel Serte avait évité une punition. Celui-là ne lui ménageait pas sa reconnaissance et se serait fait tuer pour son sauveur.

— Quand voulez-vous partir ? demanda Marcille.

— A la nuit, répondit Serte.

Et ce fut tout.

Ce soir-là, le youyou, monté par quatre hommes, se détacha des flancs du *Vulcain*.

Le navire vira aussitôt de bord et s'éloigna dans la direction du large. L'embarcation, au contraire, rasant les récifs, se rapprocha de la terre.

Serte était grave. Il ne se faisait aucune illusions sur les difficultés de l'entreprise.

Le youyou atteignit le rivage, et comme c'était une très petite embarcation, il fut possible de la cacher dans l'une de ces anfractuosités dont abondent les massifs de coraux.

Serte examina l'endroit où il se trouvait. C'était une anse facile à reconnaître. Il fit tirer hors de la barque les armes et les munitions et distribua aux hommes une partie des provisions.

Ceci fait, il nota sa position et se mit en marche, suivi des matelots.

A l'entrée d'une forêt, il s'arrêta et décida de se reposer jusqu'au jour. Il n'était pas prudent, en effet, de s'aventurer plus avant en pleine obscurité. D'ailleurs, la tâche à accomplir le lendemain serait rude. Il était indispensable de prendre des forces.

Les matelots s'étendirent à côté de Serte, et Rutel, prit la première garde. Au bout de deux heures, Machet le remplaça, puis ce fut le tour de Bineau. La nuit se passa sans incidents.

Aux premières lueurs du jour, tout le monde était sur pied. Après un repas rapide, Serte donna le signal du départ.

Son idée était de suivre la côte de près tout en se tenant sous le couvert des arbres. De cette façon, il avait chance de découvrir quelque trace de ceux qu'il cherchait sans être lui-même aperçu. La forêt dans laquelle il se trouvait était composée en grande partie de cocotiers et de bananiers. Bineau, le débrouillard, fit remarquer que l'on y trouverait en abondance de quoi se nourrir. Beaucoup d'autres arbres poussaient à côté de ceux-là, pressés les uns contre les autres. D'innombrables lianes souples les reliaient, ce qui rendait la marche pénible. Au bout d'une heure, on s'arrêta pour reprendre haleine. Avec précaution, Serte se rapprocha de la mer.

Autour de lui, tout était silencieux ; il fit signe à ses hommes de s'arrêter au pied d'une roche élevée qu'il se proposait de gravir. Il espérait voir de là-haut toute la région et découvrir ce qu'il cherchait.

Tandis que les marins, le fusil chargé et prêts à tout événements, se tenaient immobiles. Serte, s'aidant des pieds et des mains, commença l'escalade.

Arrivé au sommet qui formait une petite plateforme, il promena autour de lui un regard curieux. Le soleil venait de se lever, et le spectacle ne manquait pas de beauté.

L'île était beaucoup plus grande qu'il ne l'avait pensé ; elle était en partie couverte de forêts, où la végétation tropicale se donnait libre cours. Au loin, deux monticules semblaient tomber à pic dans la mer. On devinait, à leur base, des gorges sauvages dans

lesquelles pouvaient se cacher de redoutables ennemis.

Sur tout cela régnait un silence absolu ; pas la moindre trace des pirates, nul mât de navire ne dépassait des roches.

Serte hocha la tête, légèrement désappointé.

Assurément, il savait que son entreprise était hasardeuse, mais il n'avait pas supposé que l'île fût si étendue ni si accidentée. Il était tout à fait impossible de la parcourir en trois jours, et à moins d'un hasard providentiel, il était peu probable qu'il découvrit, en un temps aussi court, le repaire des pirates.

Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui, et il s'apprêtait à redescendre, lorsque son attention dut attirée par un point noir qui volait sur la mer et s'avancait dans sa direction.

S'étant mis à plat ventre pour n'être pas aperçu, il put l'examiner à loisir et se rendit compte qu'il s'agissait d'une longue pirogue montée par une vingtaine de rameurs. Présentant un danger, il s'empessa de redescendre.

— Vite !... Sous bois ! commanda-t-il.

Et les trois hommes le suivirent.

Il était temps ! A peine avaient-ils atteint les premiers arbres que la pirogue abordait.

Serte et ses hommes regardèrent...

Ils virent des sauvages presque nus tirer leur barque sur le sol et en extraire un homme blanc, pieds et poings liés.

— Un pirate ! dit à voix basse Bineau.

Serte fit de la tête un signe affirmatif et mit un doigt sur ses lèvres. Dans un lieu comme celui-là, on ne pouvait exagérer la prudence.

Que voulait dire cette agression ? Pourquoi les cannibales s'étaient-ils emparés d'un blanc, et qu'en voulaient-ils faire ? La réponse à cette question était malheureusement facile à trouver, car plusieurs indigènes apportaient déjà du bois, tandis que deux d'entre eux dressaient horizontalement une longue perche qui leur permettrait de faire rôti leur prisonnier.

Celui-ci, conscient du sort qui l'attendait, fixait sur ses bourreaux des yeux blancs de terreur, et ses dents claquaient.

— Laisserons-nous tuer cet homme ? demanda Machet en épaulant.

— Ne tire pas ! fit Serte. Le moment viendra !

Il y eut un silence, le fusil de Machet s'abaissa.

— Attention, vous autres ! dit tout bas l'aspirant.

Rutel et Bineau préparèrent leurs armes.

Les sauvages continuaient leurs préparatifs. Lorsqu'ils eurent apporté une quantité

de bois suffisante, l'un deux, véritable géant leva sa hache, et...

— Feu ! commanda Serte.

Machet appuya sur la gâchette ; le géant tomba foudroyé.

Un flottement se produisit chez les cannibales.

Cette mort soudaine, survenant au moment où ils s'apprêtaient à sacrifier leur prisonnier, les déroutait.

Deux d'entre eux tirèrent leur couteau et se rapprochèrent.

— Tirez dit Serte.

Un double coup de feu les coucha à terre.

Les autres, poussant une clameur d'épouvante, coururent à la pirogue, la remirent à l'eau et s'enfuirent sans demander leur reste.

— A moi ! les amis, cria le blanc, persuadé qu'il devait sa délivrance aux siens.

Mais en voyant Serte sortir de la forêt, la voix s'arrêta dans sa gorge. Il ne croyait pas qu'il y eût dans l'île d'autres Européens que ses compagnons.

— Ah ça !... murmura-t-il, qui donc êtes-vous ?...

— Pas des amis, bien sûr, répondit Serte qui s'approchait suivi des matelots ; du moins nous ne vous mangerons pas !

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Un renseignement en échange de la liberté !

— Que voulez-vous dire ?

— Emportez sous bois le prisonnier ! commanda Serte.

Et lorsque l'homme fut déposé à terre sous les grands arbres il dit :

— Votre vie ou votre mort sont entre vos mains ! Conduisez-moi au repaire des pirates, ou je vous fais fusiller.

— C'est une trahison !

— Vous avez dix minutes pour vous décider.

L'homme lança une bordée d'injures, qui laissèrent Serte parfaitement indifférent.

— Plus que sept ! dit-il.

— Misérables ! cria le pirate en essayant de briser ses liens, vous ne connaissez pas José Pinta ! Vos menaces ne l'effrayent point !

— Plus que cinq !

— Je ne parlerai pas !...

— A votre aise !... Vous irez dans l'autre monde sans profit pour vos compagnons !

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr !... Maintenant que je sais dans quel flot ils se cachent, je les trouverai... dussé-je pour cela... risquer vingt fois ma vie.

— Vous ne les trouverez pas !

— Plus que deux minutes !

— C'est une indignité !... J'en appelle à vos sentiments d'honneur...

— Attachez cet homme !

Rutel enleva comme une plume José Pinta, qui roulait des yeux fous.

Malgré ses airs de bravade, la peur se lisait sur ses traits.

On l'attacha au tronc d'un cocotier.

— Préparez vos armes ! dit Serte.

On entendit le cliquetis des chargeurs.

— A dix pas ! continua l'aspirant. Nous risquons notre vie, il va payer sa dette à la société !

— Vous ne ferez pas cela ! cria José.

— Je le ferai ! . . .

— Je veux vivre !

— Je vais compter jusqu'à trois . . . Si à ce moment vous n'avez rien dit, vous êtes un homme mort !

— Un ? . . .

— Je proteste ?

— Deux ? . . .

— Je me rends !

— Parbleu ! dit Serte tranquillement, j'en étais sûr !

Et l'on ne vit pas les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Le courage ne se mesure pas à la taille ; il y a des braves gens de tout âge. Serte s'était conduit comme il le devait.

La première manche était gagnée !

* * *

L'affaire était d'importance, et fut rondement menée. Sous la menace des fusils, José conduisit la troupe vers la cachette. Elle se trouvait à l'ouest de l'île, à la base des montagnes, et si bien dissimulée par un triple rang de rochers qu'il eût été à peu près impossible de la trouver. Quant au petit vapeur dont se servaient les bandits, ses mâts étaient mobiles, et lorsqu'ils étaient rabattus, il devenait impossible de découvrir le bâtiment derrière les arbres qui le masquaient.

José, en menant Serte et ses hommes à proximité du repaire, avait espéré attirer l'attention de ses compagnons. Ceux-ci se fussent alors chargés de le venger, mais il fut trompé dans son attente.

Arrivé à une portée de fusil des bandits, Serte fit arrêter ses hommes, et rampant dans les hautes herbes avec d'infinies précautions, il s'avança seul jusqu'à trois cents mètres d'une caverne, au seuil de laquelle deux pirates faisaient le guet.

Bien convaincu cette fois que José ne l'avait pas trompé, il prit un croquis de l'endroit et détermina sa position, puis il s'efforça de rejoindre les siens sans éveiller l'attention.

Malheureusement, l'un des pirates l'aperçut et immédiatement l'alarme fut donnée.

— Au canot ! cria Serte.

Et s'élançant sous le couvert des arbres, il tâcha de gagner de vitesse ses poursuivants.

Ceux-ci, comprenant que leur asile était découvert, se mirent en devoir de lui barrer la route. Tandis que six d'entre eux, armés de fusils, s'élançaient sur sa piste, les autres sautant sur leur vapeur, commençaient à tourner l'île afin de lui couper la retraite.

José faisait tous ses efforts pour retarder la marche de Serbe ; il tombait, prétextant la fatigue, ou s'empêtrait exprès dans les lianes dont il fallait le dégager.

— Attachez-le au tronc d'un arbre ! commanda l'aspirant, les siens le délivreront !

— Et cela les retardera ! . . . fit Bineau.

José grinçait des dents. On n'y prit point garde, et il fut solidement attaché. Ceci fait, les quatre hommes s'éloignèrent sous un bordée d'injures.

Toute la journée, ils marchèrent, s'arrêtant à peine pour prendre un peu de nourriture et pour préparer leurs forces. Lorsque vers le soir ils atteignirent le rivage, à proximité du youyou, ils avaient dépisté leurs poursuivants, mais le vapeur n'était plus qu'à cinq encâblures.

— Notre salut est dans la vigueur de nos poignets, cria Serte en s'élançant.

En un instant, le youyou fut tiré de sa cachette et les hommes ayant pris leur place se mirent à ramer avec énergie.

Serte dirigeait l'embarcation.

Il savait que le *Vulcain*, masqué par un îlot voisin, attendait le résultat de sa mission.

Ce qu'il fallait maintenant, c'était non seulement d'échapper aux pirates, mais encore de les attirer hors des récifs qui gênaient l'action du *Vulcain*.

Cette tâche était malaisée. Pour la mener à bien, Serte risqua tout simplement sa vie.

Trompant le vapeur, il s'éloigna de l'îlot, puis s'en rapprocha, faisant des zigzags imprévus et bravant le feu de l'ennemi.

Pendant une demi-heure, il le tint sur le qui-vive au prix des plus grands efforts. Une balle effleura sa tête, une autre laboura l'épaule de Mchet. D'autres se logèrent dans les flancs du youyou.

— Ils chargent leur canon ! dit Bineau, cette fois nous sommes frits !

— Savoir ! . . . répondit Serte.

Et d'un vigoureux coup de barre il lança l'embarcation vers un cap qu'elle doubla.

Une volée de mitraille passa sans les atteindre à moins d'une encâblure.

— Raté ! dit simplement Rutel.

A ce moment, la situation changea.

Le cap venait d'être franchi, et derrière lui, sous les derniers feux du jour, le *Vulcain* apparaissait.

Alors ce fut le drame.

Un coup de canon tiré à blanc somma les pirates de s'arrêter. Ils virèrent de bord et cherchèrent à regagner les récifs.

— Feu ! commanda Marcille.

Trois coups de canon retentirent, le vapeur fut coupé en deux.

Quelques jours plus tard, justice était faite. Le repaire était détruit.

Les pirates qui ne trouvèrent pas la mort dans l'aventure furent remis aux autorités anglaises. Le *Vulcain* ayant accompli sa mission dans le Pacifique mit le cap sur la France.

Les marins de la glorieuse équipée, cités à l'ordre du jour, furent proposés pour la médaille. Quant à Serte, le commandant, lui frappant sur l'épaule, se contenta de lui dire :

— Je vous revaudrai ça !

Un soir, comme Serte prenait le quart, il entendit deux voix connues. C'étaient Machet et Bineau qui parlaient dans l'ombre et ne le voyaient pas.

— Je pense, dit Machet gravement, que l'aspirant a de l'audace.

A quoi Bineau répondit :

— Cœur de héros !

Serte eut un sursaut.

Un tel éloge de la part de ces rudes hommes, c'était plus qu'il n'attendait. Il marcha un instant en silence, la tête inclinée, perdu dans ses pensées. Jamais il ne s'était senti si léger.

Au ciel, brillaient des milliers d'étoiles ; Serte releva la tête et les contempla ; puis, tout bas, comme pour lui-même, il murmura :

— J'ai risqué leur vie avec la mienne et ces braves ne s'en souviennent pas ! Leurs paroles me rendent meilleur !... Ces trois mots-là... ça vaut la croix !...

LÉON LAMBRY.

(*L'Etoile Noëliste.*)

Du panier au couvent



À Bord de la route frangée de cactus et de palmiers grêles, le blanc couvent semble dormir encore. C'est six heures du matin, l'heure du ciel en Orient, l'heure de la fraîcheur à laquelle très rapidement succédera le grand incendie du jour. Dans quelques minutes, du sein de la mer du Bengale, dont l'écharpe bleue apparaît au loin, le soleil se lèvera ; à son approche, les crêtes des collines de Visag, comme la cime des âmes, se colorent déjà des lueurs rises.

I

Au dehors, les Hindous reprennent la routine de leurs coutumes étranges ; l'amphore sur l'épaule, des femmes se hâtent vers les puits, et sur la rive des étangs, étoilés de lotus, les ablutions ont commencé. Ensevelies dans la

méditation, les religieuses sont occupées à recueillir la manne dont la force les aidera à continuer leur vie de sacrifice. Il est si doux ce repos du matin dans le Cœur de Dieu ! Mais il dure peu parce qu'il n'est qu'une préparation à la lutte.

Voici que le silence du cloître est rompu et que des voix criardes se font entendre :

— Amâ ! amâ ! (*mère*) des bananes !

— Amâ ! des piments !

— Amâ ! des aubergines !... je les ai apportées pour vous !

— Amâ ! des mangues ! ce sont les dernières.

Qu'est-il arrivé ?

Une douzaine de robustes villageoises, avec de gros paniers sur la tête, se sont introduites dans la cour intérieure du couvent qui médite. Mais pour ces revendeuses matinales, il s'agit bien de méditation ! L'important est de vendre leurs produits, de vendre vite et de vendre cher. Elles font donc l'article à tue-tête.

* * *

Comme une musique mal accordée, leurs appels grincent aux oreilles de la Sœur dépendante, âme calme s'il en fut. Elle aimerait tant pouvoir finir sa méditation ce matin ! Mais non, Dieu ne le veut pas, le chœur des Indiennes a repris et se fait plus pressant :

— Amâ ! amâ !... mais n'ouvrirez-vous pas ?...

— Amâ ! nous avons les fourmis dans les pieds...

— Amâ ! nous permettez-vous de partir ?...

Sœur Monique d'un geste bref serre son Crucifix de profession, le témoin de sa donation complète, et la voilà qui descend du ciel pour marchander des aubergines...

* * *

Les paniers des revendeuses sont couverts d'une toile sordide, image trop fidèle, hélas ! de l'âme de ces pauvres païennes. Du bout des doigts la Sœur dépendante soulève cette toile pour examiner et choisir les légumes dont elle a besoin pour aujourd'hui. Une grande corbeille attire son attention. Toisant du regard sa propriétaire dont un pagne court et sale fait ressortir le dénûment :

— Hé, la mère, combien le panier ? demanda-t-elle en faisant sauter la pièce de toile qui le recouvre. A peine a-t-elle esquissé le geste qu'elle recule interdite.

Qu'a donc aperçu la calme Sœur Monique ? Devinez ?... Je vous le donne en dix...

— Des bananes pourries ?... Des aubergines gâtées ?... Des mangues trop faites, peut-être ?...

Vous n'y êtes pas. Elle vient d'apercevoir une petite fille, oui, une petite fille maigre, mais

charmante. On la dirait en train de méditer dans son panier comme une nonne devant le Saint Sacrement.

— Et tu veux vendre cette enfant ? questionna la bonne Sœur dépensière, après être revenue de sa surprise ; n'as-tu pas honte d'une pareille action ?

Toute tremblante dans sa toile frippée, l'étrangère la regarde silencieuse. Les revendeuses répondent pour elle.

— Amâ ! C'est une pauvre femme. Venue de l'île Maurice où elle a recueilli cette enfant, elle pensait pouvoir l'élever en ce pays, mais le mauvais sort la poursuit ; son mari est mort, elle n'a plus personne.

— Tout de même, vendre vos enfants comme des oignons et des courges, quelle coutume barbare !

— Vierge blanche, hasarde alors tristement l'étrangère, je meurs de voir mourir mon enfant de misère... Prenez-la, elle vivra chez vous, elle ne doit pas mourir. Et suppliante, elle insiste.

* * *

Devant cette douleur, Sœur Monique court consulter la communauté ; on délibère un instant.

— Mère, nous avons déjà quatre-vingts orphelins, suggère une prévoyante de l'avenir, en recevoir d'autres, n'est-ce pas tenter la Providence ?

C'est vrai, mais il y aura une voix de plus à demander leur pain de chaque jour, plaïda la pitié.

La cause était gagnée. La petite Mauricienne avait fini sa méditation lorsque les Sœurs vinrent la recevoir. Elles lui sourirent, elle leur sourit et le marché fut conclu.

Moyennant cinq francs — le panier par-dessus — l'enfant trouvée passa du panier au couvent.

II

Il y a dix-huit ans que la petite Mauricienne a quitté son panier elle est devenue Madeleine-Maurice. C'est juste, on ne doit jamais renier son pays. Entrée au couvent le sourire aux lèvres, elle y a vécu de même. Quand on est enfant, une enfant du bon Dieu et de la Sainte-Enfance, a-t-on des raisons d'avoir des soucis ? On est persuadé qu'il y a toujours des bananes sur les bananiers, du riz dans les rizières, et de l'argent dans la bourse de la Sœur dépensière. On aime Dieu, on prie, on chante, on danse, on est étourdie, on s'épanouit comme les lotus sur l'eau limpide, et l'on grandit comme les bambous à la nouvelle lune, parmi les algarades et les sourires...

* * *

Oui, Madeleine a grandi. Elle est devenue sérieuse, elle a compris qu'il n'y a pas que des

fleurs et des sourires dans le monde, et que les enfants ont autre chose à faire que de jaser et de danser toujours. Elle a étudié et passé des examens. Le jour est venu maintenant d'orienter sa vie pour de bon. Que va-t-elle faire ?

Ce qu'elle va faire, c'est bien simple. A peine mise au monde, le monde n'a pas voulu d'elle et l'a vendue pour cinq francs au bon Dieu. Elle a vécu en sa compagnie jusqu'à présent, pourquoi s'en séparerait-elle ? Est-ce alors qu'on peut aimer véritablement le Divin Maître qu'il faut le rejeter ? Elle sera religieuse.

* * *

Le mois dernier, pour la seconde fois, Madeleine-Maurice a donc changé de domicile. Du panier elle avait passé à l'orphelinat, de l'orphelinat elle a passé au noviciat des Sœurs indigènes de W... Comme autrefois au sortir du panier, en franchissant le seuil du couvent, elle n'a pu s'empêcher de sourire. Ce n'est pas qu'elle soit ignorante, oh ! non. Elle sait ce que son éducation a coûté de soucis à celles qui l'ont adoptée, et d'argent aux Associés de la Sainte-Enfance, et ce souvenir ne fait qu'augmenter sa reconnaissance. Elle ne croit plus que les bananiers aient des fruits éternels et les rosiers des fleurs qui ne se fanent jamais, mais elle sourit quand même parce qu'elle sait désormais où elle trouvera des fleurs et des fruits éternels.

* * *

Paniers ou châteaux, au fond, le don est le même. Petite Mauricienne, vous avez donné à Dieu votre cœur, il vaut bien un château. Heureuse vierge au panier, souriez toujours ! Dans six mois, quand vous prendrez le voile, avec les anges nous sourirons aussi !

MGR ROSSILLON.

(Sous les palmiers du Coromandel.)

CHEZ LE PHARMACIEN

Le petit Tom. — Je voudrais encore une boîte de pilules comme celles que vous m'avez données hier pour maman.

— Ta mère les a-t-elle trouvées bonnes ?

— Non, mais elles sont tout à fait bien pour mon fusil à air comprimé...

Ce qui vous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

LA ROCHEFOUCAULD

...et il se piqua les doigts ! ...

QUI, ma tante, c'est entendu : je ne serai jamais un Laffitte. Que voulez-vous ! Il faut des banquiers et des bohêmes, ne vous déplaise, ne serait-ce que pour le contraste. Vous avez des neveux ; si nous étions trop semblables, vous croiriez n'en avoir qu'un.

— C'est que je vais te dire, mon petit : Onésime est plus raisonnable, mais toi tu es plus gentil.

— On ne peut pas tout avoir. Mon cousin contente les aspirations pratiques et moi les aspirations romantiques que vous devez au siècle de Louis-Philippe. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Sauf que ton cousin est riche et toi pauvre.

— Allons donc ! Il se plaint toujours, moi jamais.

— Tu as un heureux caractère, mais ça ne suffit pas à faire bouillir la marmite.

— Ça remplace l'assaisonnement.

— Pas le rôti. Je sais bien que mon petit héritage pourrait rétablir tes affaires.

— Ne parlons pas de ça, ma tante ; d'abord, je n'y ai aucun droit, puis j'espère bien que vous me donnerez encore longtemps de ces bons petits dîners où je crois être en partie fine.

— Gamin !

— Non ! plaisanterie à part ! Vous êtes une de ces délicieuses vieilles, dont la recette est perdue, avec celle des liqueurs de Mme Aufoux, et vos cheveux blancs ont une irrésistible séduction.

— Avec tout ça, tu n'as pas un sou de côté.

— La Providence y pourvoiera.

— Et la maladie ? la vieillesse ?

— Et l'hôpital ? et la mort ?

— Fi ; l'horreur !

— A chaque mal son remède, pourquoi s'en préoccuper ?

— Si ton oncle avait raisonné comme toi !

— Il était l'élève de votre père qui était l'élève de M. Laffitte ; Onésime suit la tradition et ne laisse jamais traîner une épingle.

— Il y met un peu d'affectation.

— Vous êtes difficile à contenter, ma tante ; vous me reprochez la prodigalité, et, à lui, la vertu contraire !

— Non, mais vois-tu, mon petit François, il ne faut rien exagérer. Ne m'a-t-il pas presque fait une scène, l'autre jour, parce que je déchirai un petit bleu que sa visite rendait inutile ; il paraît que ça s'échange à la poste, les cartes-lettres aussi.

— C'est possible, je ne m'en sers guère.

— C'est très commode, et, au fond, Onésime a raison ; maintenant je les mets de côté.

Le jeune homme se leva pour prendre congé. Mme Vatinel le considéra avec complaisance. Il avait vraiment bonne mine, cet étourneau, avec sa mâle carrure, sa tête d'artiste, sa jolie moustache et son allure de mousquetaire. Sous Louis-Philippe, ces qualités-là avaient aussi leur valeur et la bonne dame avait toujours eu un faible pour les d'Artagnan.

Onésime au contraire, rappelait certains héros assez peu sympathiques de la Comédie humaine.

Entre ses petits neveux, le cœur et la raison faisaient pencher la balance, tantôt à droite, tantôt à gauche et la pauvre tante demeurait perplexe.

— Si tu voulais seulement être un peu plus sérieux.

— Je vous amuserais moins.

— Mieux vaudrait un peu de sécurité.

— Ça c'est l'affaire d'Onésime.

— Et si je lui laissais mon bien ?

— Ce serait tout naturel. Il est votre petit neveu, je ne suis que celui de votre mari et la fortune venait tout entière de votre côté.

— Alors, tu ne le trouverais pas mauvais ?

— Très mauvais, puisqu'il vous faudrait trépasser auparavant, mais je le trouverais très légitime. Outre les droits du sang, Onésime a des qualités solides qui me font complètement défaut, et ne dilapidera pas votre fortune. Moi, je n'oserais rien promettre à cet égard. Ne vous inquiétez donc pas de tout cela et tâchez seulement de vivre le plus tard possible pour votre agrément et le mien.

* * *

Hélas ! La mort arrive souvent sans qu'on l'appelle. Un beau matin, Mme Vatinel ne se réveilla pas.

Rien n'avait fait prévoir cette brusque fin qu'un léger malaise quelques jours auparavant, mais si passager, qu'après avoir écrit deux petits bleus à ses neveux, elle ne les avait même pas envoyés et qu'Onésime les retrouva tout cachetés après la cérémonie avec quelques autres pour des fournisseurs. Fidèle à ses habitudes d'économie, il les mit dans un tiroir pour les échanger à la poste à la première occasion, et, carré dans le fauteuil de la défunte, il savourait béatement son triomphe.

La succession était rondélette, mais il l'avait bien gagnée.

Pendant des années, n'avait-il pas multiplié les prévenances, cadeaux, petits soins ?

Au premier janvier, la tante n'avait-elle pas le plus beau sac de chocolat... reçu par Mme Onésime l'année précédente et rempli chez un confiseur au rabais ?

A son anniversaire de mariage, n'allait-il pas, pour elle, sur la tombe de feu Vatinel, où il cueillait, sans rien dire, un bouquet de roses superbes qu'il rapportait à la veuve impotente,

émervillé et touchée de ce délicat présent, dont elle ignorait la provenance ?

Il éloignait d'elle toutes les pensées de mort : testament, notaire, impressionnantes pour une octogénaire... et dangereux pour les héritiers directs.

Enfin, jamais il n'apercevait une épingle sans se jeter ostensiblement à quatre pattes pour donner à la bonne dame l'occasion de placer une fois de plus l'anecdote si connue du célèbre banquier.

— Mon père l'a recueillie de ses propres lèvres, disait-elles modestement.

— Ce n'est pas François qui imiterait M. Laffitte.

— J'aurais peur de me piquer les doigts, répliquait l'incorrigible en riant.

Il ne devait plus rire à cette heure.

Onésime achevait son courrier : il sonna la bonne pour le faire porter à la poste.

Il y joignit les pneumatiques, sabrés du mot "rebut" pour les échanger.

Il n'y a pas de petites économies et M. Laffitte eut approuvé aussi celle-là.

Au moment de se mettre à table, la cuisinière accourut tout effarée :

— Monsieur a donc du monde à dîner ?

On apporte une timbale pour dix personnes, de chez le pâtissier de Madame.

— Je n'ai rien commandé.

Nouveaux coups de sonnette.

Une corbeille de fleurs commandée par Mme Vatinel.

— Ma tante est morte. Quelle est cette mauvaise plaisanterie ?

— Dame, on a reçu un pneumatique...

Onésime se frappe le front.

La servante étourdie a mis tous les petits bleus "au rebut" à la boîte.

Et ce n'est pas fini !

Rageant, pestant, le pauvre héritier protestait, se débattait, refusait de payer.

Un carillon retentissant :

François tout ému, serre vigoureusement la main d'Onésime stupéfait :

— Que c'est bien à toi de m'avoir envoyé cela !... Cette bonne tante !... mais nous partagerons en frères !...

Par son petit bleu, Mme Vatinel l'instituait légataire universel.

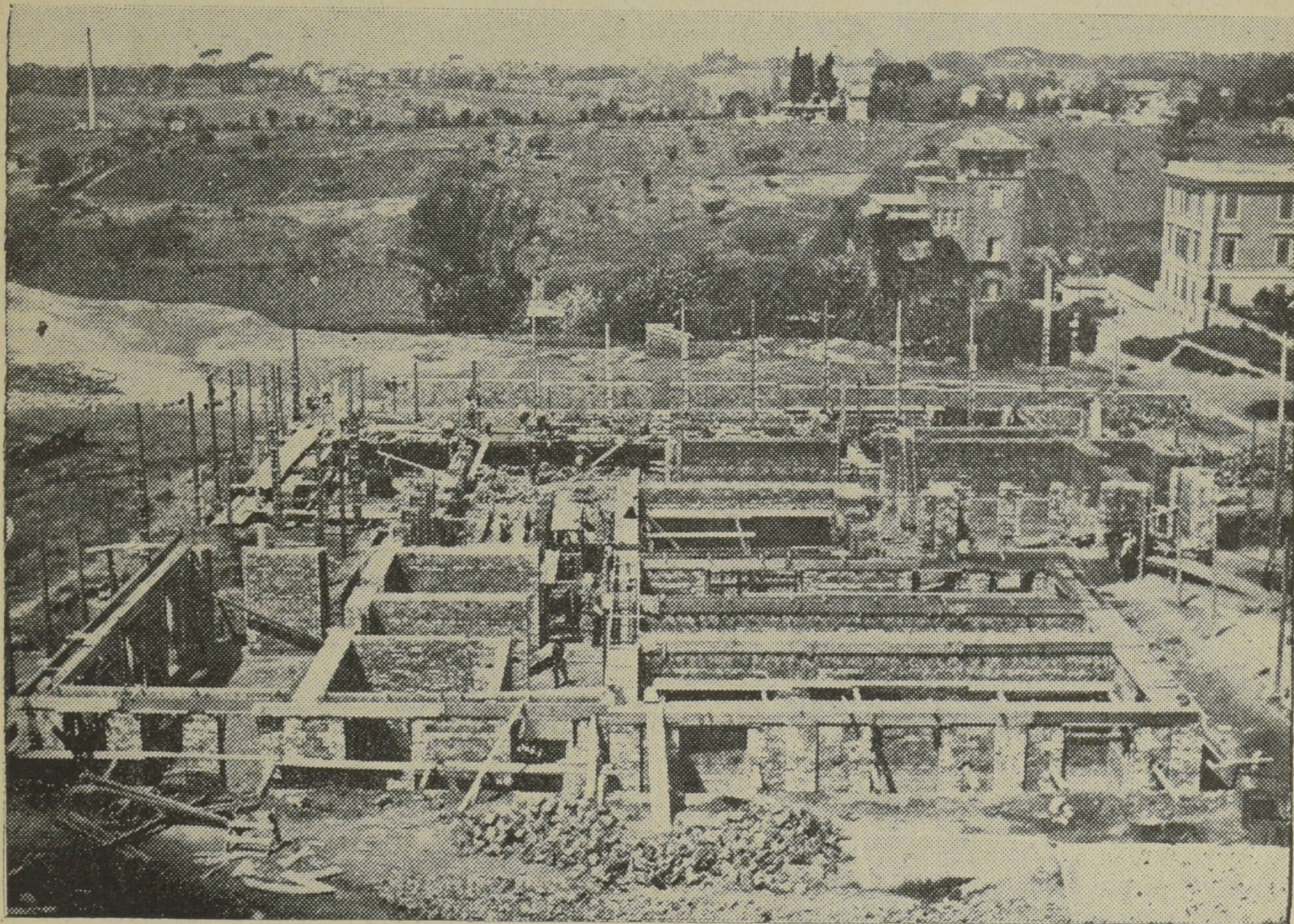
Onésime a un cri du cœur :

— Et dire que j'aurais pu le brûler !

En imitant M. Laffitte, il s'était piqué les doigts.

(*Les jeunes*).

H.-A. DOURLIAC.



LES FONDATIONS DU FUTUR MONASTÈRE
des Religieuses du Précieux Sang, à Rome.

Missionnaires Oblats

ÉPROUVÉS PAR UN INCENDIE



ETTRE du Rév. Père Émile Saindon, Oblat de M. I., Vicaire du Provincial, à ses bienfaiteurs et bienfaitrices et à tous les amis des missionnaires.

CHERS AMIS,

Depuis mon départ de la civilisation, je n'ai guère eu de loisirs pour écrire aux nombreux et généreux bienfaiteurs des missions de la Baie James.

Si tous les délais qui entraînent des conséquences regrettables ne sont pas réparables, celui-ci, du moins dans une certaine mesure, l'est. C'est donc avec une joie mêlée de reconnaissance que je viens satisfaire la légitime curiosité de nos amis.

Ce champ d'apostolat de l'Église Catholique où travaillent vingt-six Oblats de Marie-Immaculée était peu connu jusqu'à ces dernières années et l'est encore trop peu. Cette année cependant, j'eus l'occasion dans plusieurs causeries publiques et dans les conversations, de lever un peu un coin du voile qui cache les durs travaux, les souffrances, les privations, les sacrifices des missionnaires, dans cette partie pénible de la vigne du Seigneur.

Le modeste récit que j'ai fait de nos travaux apostoliques nous a valu une profonde et reconfortante sympathie de la part de plusieurs de Nos Seigneurs les Évêques, de Messieurs les Membres du Clergé, des communautés religieuses et des fidèles.

Cette sympathie s'est exprimée par des prières ferventes qui sont le secours le plus appréciable ; elle s'est encore manifestée par des aumônes généreuses qui donnent le fondement, je dirais, la vie à notre œuvre d'évangélisation.

C'est avec un plaisir bien sensible que je viens, au nom de Sa Grandeur Monseigneur Joseph Hallé, vic. apostolique de l'Ontario-Nord et de la Baie-James, au nom de tous les missionnaires Oblats de cette région, offrir mes plus sincères remerciements à nos dévoués et charitables amis pour leur appui moral et leur générosité chrétienne. Qu'ils reçoivent l'expression et le témoignage de notre profonde gratitude.

Il serait difficile et long d'écrire à chacun de nos bienfaiteurs pour les mettre au courant du développement de nos missions, pour leur faire partager nos joies et nos tristesses, mais pour ce, je me propose de me servir, de temps en temps, de la grande voix des journaux catholiques qui se montrent si accueillants pour la publication des travaux-missionnaires.

Ah ! Si nous n'avions que de bonnes nouvelles et des choses agréables et gaies à apprendre à nos lecteurs, comme la tâche d'écrire deviendrait plus légère ; mais, hélas ! je crains dès ma première lettre, d'avoir à commencer par le récit d'une infortune pour ne pas dire, d'un désastre.

En effet, la mission d'Albany vient de subir une lourde perte qui est aussi une grande épreuve.

Il semble important de donner un coup d'œil d'ensemble sur les travaux et le pourquoi des travaux de cette mission pour bien faire connaître et comprendre à nos amis l'épreuve qui la frappe.

La mission d'Albany est la première fondée sur les versants de la Baie-James. C'est sur une île qu'elle fut construite. Elle possède une école dirigée par six religieuses Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa qui donnent l'éducation et l'instruction à tous les enfants Indiens, depuis vingt-huit ans. A cette même mission sont attachés deux prêtres-missionnaires et dix frères Coadjuteurs, tous pionniers de la foi et de la civilisation.

Les nombreuses inondations de l'île à l'époque du printemps, inondations qui ruinent tout et mettent les vies en danger, ont déterminé les autorités majeures à changer le site de la mission pour un nouveau, situé sur la terre ferme à cinq millés à l'intérieur de la rivière.

Abandonner toutes les constructions déjà faites, le terrain défriché et recommencer de nouveau en pleine forêt était un rude sacrifice, mais la prudence l'exigeait. Donc, il n'y avait pas à hésiter.

D'abord les travaux de déboisement ont été entrepris et menés avec ardeur, avec une ardeur égale, j'oserais dire, à celle des anciens Canadiens, nos pères, ceux qui ont fait le Canada-Français. J'ajouterai même avec plus de ténacité encore, parce que "Nos Apôtres Inconnus" aux qualités de la race unissent cette force invincible que donne la vie religieuse. La vie religieuse prépare et pousse vers les grandes choses, c'est une école d'idéal, d'apostolat, d'esprit de sacrifice. Elle donne une âme forte et victorieuse des difficultés.

Puis il fallut songer aux moyens à prendre pour construire école, église, presbytère, toutes les dépendances. De toute évidence, une scierie mécanique devenait nécessaire pour préparer une aussi grande quantité de bois.

Les machines furent achetées... mais ne nous arrivèrent que deux années plus tard. La rivière Pagwa, par où se font les transports de la côte Ouest de la Baie, n'avait pas assez d'eau, même à l'époque du printemps, pour flotter une barge chargée de ces lourdes pièces.

Enfin, la scierie à vapeur tant désirée et attendue arriva. Fièvreusement, nous nous mîmes à la tâche, afin de reprendre le temps

perdu. Les tranchées exigées pour les fondations des bâtiments furent creusées. Sur les rives de la rivière la pierre fut ramassée, puis transportés sur place avec des embarcations ou avec les bœufs... Le sable fut charroyé d'une grande distance. N'ayant pas de ciment pour faire la maçonnerie, nous nous mêmes en quête de pierre à chaux. La quantité de pierre requise trouvée, nous construisîmes un four pour réduire ce calcaire en chaux. Ce qui fut fait. Les fondations terminées, la charpente qui devait abriter les machines fut coupée, flottée, équarrie, mise sur place.

Les diverses phases des travaux accomplis passent vite sous la plume qui raconte, mais combien de sueurs, de fatigues, de sacrifices tout cela a coûté. Nul ne peut s'en faire une idée qui n'a pas vu.

protection et un symbole : le symbole de nos sacrifices pour accomplir l'œuvre d'évangélisation que nous poursuivons, symbole du règne de la Croix dans ce pays sauvage, symbole aussi de nos victoires sur l'enfer.

Quand les foyers étaient allumés et que la vapeur comme sous une pression magique mettait tout ce mécanisme en mouvement, nos bons Frères s'épanouissaient d'une joie satisfaite et dans le moulin c'était le mouvement et la vie. Les billots y entraient drus puis étaient transformés en planches, madriers, colombages, etc... Tout allait bien et chacun de se dire : Eh bien ! la grande tâche est terminée ; maintenant tout le reste va se faire comme par enchantement.

Comme des voyageurs qui escaladent une haute montagne s'arrêtent au sommet en



ÉGLISE, PRESBYTÈRE ET COUVENT DE LA MISSION DE FORT ALBANY.

C'est le climat et les circonstances de lieux qui rendent le travail si difficile : tempêtes, pluies fréquentes, neiges (même en plein été), froid, chaleur, surprises des marées, marécages, boue, maringouins, rapides, distance des matériaux, etc...

Comme l'abeille construit sa ruche, comme l'oiseau petit à petit patiemment fait son nid... ainsi les travaux avançaient. De mois en mois le résultat des efforts apparaissait toujours plus visible. Après trois années d'un travail ardu et persévérant toutes les machines étaient installées.

La construction se dressait fièrement sur le bord de la rivière. Les bouilloires projetaient leurs grandes cheminées que les Frères avaient surmonté d'une grande croix forgée. Cette belle croix était aperçue de très loin. Ce signe se détachant sur le ciel était pour nous tous une

s'épongeant le front et soupirent d'aise en contemplant la montée et le panorama qui s'étend tout au loin ainsi nous jouissions du terme de cette entreprise.

Or, trois années de travail pénible, de fatigues, de souffrance, d'inquiétude, d'attente, viennent d'être ruinées en une demi heure.

Le feu s'est déclaré dans la construction où il s'est communiqué aux copeaux sous la poussée d'un vent violent qui s'engouffrait par les portes ouvertes : la flamme s'est précipitée en cent endroits à la fois, a léché les murs et monté jusqu'aux toits sans que personne n'ait osé la maîtriser.

Témoins muets et impuissants, nous avons assisté au désastre ; nous avons vu le bâtiment s'effondrer dans un crépitement sinistre, les machines rougies, se fondre, se tordre, se disloquer, tomber en ruine.

Il ne reste plus rien que des cendres, une ruine fumante. Cependant, non ! Il reste beaucoup plus et mieux : avoir travailler pour Dieu et les âmes.

Les œuvres matérielles peuvent s'écrouler, mais se sacrifier et travailler pour Dieu ne meurt pas.

Il reste encore ceci : l'espoir de recommencer !

L'oiseau déniché recommence patiemment son nid. La brebis tondue refait soigneusement sa toison. L'abeille frustrée de son miel rebutine sans délai. Ainsi ferons-nous, s'il plaît à Dieu. Nous recommencerons, non demain, mais aujourd'hui.

“La vie, a dit quelqu'un, est un perpétuel recommencement.” Nous recommencerons puisque c'est la loi de la vie.

Qui paiera l'ancienne scierie ? Qui paiera la nouvelle ?

Daigne la Divine Providence susciter des bienfaiteurs à ces pauvres et intéressantes missions !

J.-Émile SANDON, O.M.I.,
Vicaire du Provincial.

Prière d'adresser les aumônes au Rév. Père Économe Provincial, 1201, rue Visitation, Montréal, P. Q.

Le saint curé d'Ars

J'AVAIS vingt-six ans lorsque, me trouvant de passage à Lyon, j'entendis pour la première fois parler de M. Vianney, le curé d'Ars. On racontait que ce saint prêtre attirait au confessionnal de son humble église de village une foule venue de loin et qui se renouvelait sans cesse. On allait là chercher la guérison de l'âme comme on va auprès des grands médecins et des sources célèbres chercher la guérison du corps. L'idée me vint d'aller, moi aussi, à Ars. Je partis par une froide et brumeuse journée de novembre, poussé par la curiosité bien plus que par la piété. Quant à me confesser, je n'y songeais pas.

Cent personnes environ étaient groupées autour du confessionnal du curé d'Ars lorsque j'entrai dans l'église. Les hommes étaient en majorité.

J'étais retourné à l'auberge et je me préparais à me mettre à table : l'hôte me demanda si je voulais dîner en compagnie d'un ecclésiastique.

— Pourquoi pas ? dis-je.

Cinq minutes plus tard, je dînais en face d'un vénérable chanoine. La conversation roula naturellement sur le curé d'Ars.

— Croyez-vous, dis-je, M. le Chanoine, que M. Vianney soit vraiment le confesseur expérimenté que l'on dit ?

— Je ne sais, répondit-il, s'il est expérimenté ; je le croirais plutôt inspiré par l'esprit de Dieu. Cet homme a le secret de résoudre tous les doutes, de vaincre toutes les lâchetés. C'est merveilleux, c'est miraculeux. Vous le verrez, et vous jugerez par vous-même.

— Je ne crois pas, répondis-je en souriant. Mon intention n'est point de me confesser.

— Peut-être avez-vous tort, dit simplement le Chanoine, et nous parlâmes d'autres choses.

* * *

Le soir de ce jour, je sortais à 10 heures du confessionnal du curé d'Ars.

— Habitez-vous votre ville natale ? m'avait dit, avant de me donner l'absolution, ce saint prêtre.

— Oui, mon Père.

— Quelle est la population ?

— Vingt-cinq mille habitants.

— Vous devez y être connu ?

— Parfaitement, et de presque tout le monde.

— C'est très bien. Pour votre pénitence sacramentelle, vous allez dire avant de sortir de cette église les actes de foi, d'espérance et de charité. Ce n'est pas tout. Vous assisterez, un des deux dimanches de la Fête-Dieu, dans votre ville natale, à la procession du Saint-Sacrement, en ayant soin de vous placer immédiatement après le dais. Allez en paix, mon enfant.

À une autre heure, dans une autre église, auprès d'un autre prêtre j'aurais demandé respectueusement qu'on échangeât la seconde partie de cette pénitence contre une bonne œuvre, quelques prières, par exemple, ou une aumône. En ce moment le respect, l'émotion me fermèrent la bouche.

Le Chanoine avait raison ; le curé d'Ars était vraiment un confesseur à part, Il avait mis tout de suite le doigt sur la grande plaie de mon âme, sur le respect humain. En m'obligeant à un acte de religion aussi public que l'était l'assistance à une procession dans ma ville natale, il m'ordonnait un remède amer, violent, auquel répugnaient tous mes instincts, mais qui précisément à cause de cela devait être un remède salutaire.

En attendant, je me consolais par la pensée que cette redoutable pénitence était ajournée à six mois.

La procession de la Fête-Dieu est une des plus belles manifestations du culte catholique. En certains pays et dans quelques grandes villes elle revêt un caractère de majesté religieuse vraiment imposant. J'ai vu le dais abritant l'Hostie sainte suivi par la magistrature en robe rouge, deux ou trois généraux avec leurs aides de camp, le préfet, le maire, les conseillers municipaux et 400 ou 500 nobles bourgeois, l'élite de la société. Les plus lâches et aussi les plus

militants peuvent, sans trop de peine, se joindre à un aussi honorable cortège. Malheureusement il n'en était pas ainsi dans ma ville natale. Les hommes n'étaient guère représentés à cette procession que par les enfants des écoles et une vingtaine d'ouvriers appartenant à une association religieuse.

Si le cortège était peu brillant, en revanche le parcours était long, 25,000 habitants, sans compter les étrangers, assistaient aux fenêtres ou sur les trottoirs, à ce défilé religieux. Que penseraient et que diraient ces 25,000 spectateurs en voyant le mondain Georges L... suivre le dais ? A cette idée la sueur perlait littéralement mon front.

Et cependant je croyais de toutes les forces de mon âme au dogme eucharistique, je pensais, je sentais que tous les monarques du monde n'auraient fait que leur devoir en suivant, pieds nus, les traces du Dieu caché sous les voiles sacramentels.

* * *

Cependant le premier dimanche de la Fête-Dieu arriva. La procession a lieu chez nous à l'issue des Vêpres. Pour m'aguerrir, j'assistai à cet office où je n'allais jamais, et me plaçai bien en évidence et proche de l'autel. Hélas ! la chose me réussit mal. Une dame de ma connaissance ayant, par hasard sans doute, tourné les yeux de mon côté, il me sembla que tout le monde me regardait, que j'étais l'unique point de mire de l'assistance entière, que clergé, marguilliers, sacristains, dames pieuses bonnes femmes, dévotes et enfants se disaient les uns aux autres :

— Voyez donc M. L... ! Que vient faire ici M. L... ?

Cette préoccupation devint si troublante et si aveuglante qu'elle me laissa à peine assez de liberté d'esprit pour m'apercevoir que la procession s'organisait dans l'église et qu'elle allait en franchir les portes.

Le dais passa devant moi. Je n'osai pas et remis au dimanche suivant la corvée.

Pardon, mon Dieu ! Oui, il a été un temps où j'ai reçu comme une corvée, l'honneur insigne que vous faites à un pécheur en lui permettant de vous accompagner !

La nuit suivante, je fus pris d'un fort accès de fièvre, auquel les émotions de la veille ne devaient pas être étrangères. Le croirait-on ? Je me réjouis de cet accident, je souhaitai qu'il s'aggravât, se prolongeât, m'obligeât à garder le lit ou la chambre pendant une dizaine de jours. A l'impossible nul n'étant tenu, je serais dégagé de l'obligation de suivre la procession.

L'accès de fièvre passa et ne revint pas. Ce qui arriva ce fut le dimanche. Rarement la semaine me parut aussi courte que celle-là.

Quelle ne fut pas ma joie, le dimanche, — je l'avoue à ma honte — en constatant l'état du ciel ! Ces nuages blafards, sinistres, livides s'amoncelaient lentement sur tous les points de l'horizon. Il n'était pas nécessaire d'être fort en météorologie pour s'apercevoir qu'un violent orage se préparait. Les nuages allaient s'épaissir, s'étendre et se répandre en torrents de pluie et de grêle. La cérémonie n'aurait pas lieu.

Bref, la procession sortit cependant et, prenant mon courage à deux mains, je me plaçai derrière le dais.

Je vivrais cent ans, que je n'oublierais pas les deux heures que j'ai passées là. Mon front était inondé d'une sueur froide ; mes jambes fléchissaient sous moi. De temps en temps je faisais appel à ma foi et essayais de prier. Les lèvres seules prononçaient les paroles liturgiques. Je m'étais promis de ne pas lever la tête, je fus fidèle à cette résolution.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés, lorsque je reçus la visite de M. Laferrière, un jeune membre du parquet du tribunal, très apprécié déjà par son talent, sa droiture et la sûreté de ses relations. Il me proposa sans préambule de me joindre à lui et à un autre de ses amis pour fonder dans la ville une Conférence de Saint-Vincent de Paul.

On devine mes objections. Il répondit victorieusement.

— Comment, s'écria-t-il, vous avez assez de foi et de piété pour accompagner, seul de votre monde, une procession, et vous refuseriez de vous joindre à nous ?

Je finis par me rendre et promis mon concours.

Dans la route du bien comme dans celle du mal, il n'y a que le premier pas qui coûte. Soutenu par deux chrétiens énergiques, fortifié par les Sacrements dont je m'approchai, à l'exemple de mes confrères, tous les mois, je parvins peu à peu à vaincre mon odieux respect humain. Deux ans suffirent pour établir dans ma ville natale une Conférence de Saint-Vincent de Paul, composée de trente jeunes gens appartenant aux meilleures familles du pays. Il n'y a pas longtemps, nous avons suivi tous ensemble, les deux dimanches de la Fête-Dieu, le dais qui abritait le Saint-Sacrement. Nous étions recueillis, saintement joyeux, un peu fiers peut-être, si je juge des autres par moi-même.

S. V

POLICIER EMBARRASSÉ

Un policier arrête un chemineau sur la route.

— Vos papiers ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, comment voulez-vous que je sache que c'est bien vous que j'arrête.

Un grenadier à quatre pattes

LES Anglais venaient de s'emparer de la forteresse de Gibraltar ; les Espagnols cherchaient à la reprendre ; et, bien entendu, nos voisins d'outre-manche, qui ne lâchent pas facilement une proie, craignant une surprise, faisaient bonne garde ; des sentinelles étaient placées partout. Un soldat en faction loin des murs, parmi ces sentinelles perdues, avait apporté son souper qui consistait en légumes enfermés dans un pot de grès. Il avait mis ledit pot à l'abri sous un buisson, craignant également une alerte, autant pour son dîner que pour la citadelle.

Or, pendant ce temps, un singe qui, lui aussi montait la garde, cherchant à se mettre quelque chose sous la dent, car il était à jeun depuis deux jours, sentit tout à coup les émanations du pot de légumes. Il s'arrête, flaire le vent, savoure un instant cette douce exhalaison ; puis, guidé par son odorat, se dirige à pas muets vers le buisson, où il ne tarde pas à découvrir le bienheureux pot ; aussitôt il y fourre le nez, mais l'ouverture est un peu étroite, le bout de son museau seul peut entrer. Excité par la faim, il fait un effort, pousse, pousse si bien que, soudain, la tête entre tout entière, quoique un peu déchirée.

Maître enfin de la position, le gourmand s'en donne à cœur joie ; carottes, haricots, pommes de terre subissent un rude assaut ; en quelques instants, tout est dévoré. Lorsque le quadrumane a léché et reléché son souf l'intérieur succulent du pot, il songe à se retirer ; mais ici une nouvelle difficulté, plus grande encore que la première, se présente : la tête, à part quelques égratignures, avait bien pu entrer ; mais, pour sortir, ce fut une autre affaire ; impossible ! Après plusieurs tentatives infructueuses, il finit par se résigner à sa situation, et, prenant son parti en brave, emporte le pot avec lui. Coiffé de ce bonnet peu commode, les yeux couverts, il marche à reculons sur ses deux pattes de derrière, se cognant aux rochers avec son récipient.

Pendant ce temps, le soldat continue sa faction : il compte les quarts d'heure et calcule que bientôt il va être libre de faire *connaissance avec son scuper*. Jusque-là, tout va bien, rien n'est venu troubler ses pensées savoureuses ; mais, tout à coup, il croit distinguer un bruit étrange non loin de lui ; il s'arrête, il prête l'oreille ; il entend des frôlements de buissons agités, des éclats de pierres heurtées, comme si quelqu'un marchait d'un pas incertain à travers les rochers. Surpris et attentif, il cherche à apercevoir dans les ténèbres l'objet où la

personne qui cause ce bruit ; tout à coup il entrevoit quelque chose qui remue, puis il distingue un être marchant à tâtons, coiffé d'un long bonnet.

“ Qui vive ? ” crie-t-il de toutes ses forces.

Mais, au lieu de répondre, le fantôme s'enfuit et disparaît. Plus de doute, c'est un ennemi ; on va surprendre la citadelle ! Aussitôt il pousse le cri d'alerte, et, visant un peu au hasard le soldat qu'il a cru voir, il lâche son coup de fusil.

A ce signal, tout s'éveille ; les sentinelles répentent l'appel d'alarme, les soldats anglais courent aux armes ; en un instant, la garnison complète est sur pied. On se dirige en toute hâte vers l'endroit d'où est parti le premier cri ; le factionnaire indique du doigt la place où il a vu apparaître l'éclaireur nocturne.

“ C'est un grenadier, dit-il ; je l'ai reconnu à son bonnet ! ”

On cherche le susdit grenadier, on parcourt les rochers ; mais rien ne se montre. Tout à coup, un soldat tire, en criant : “ Le voici ! ” En effet, on voit le fugitif qui courait à travers les roches en sautant et gambadant, comme jamais soldat n'avait sauté ni gambadé.

Aussitôt tous les fusils se dirigent vers lui, et cent coups partent à la fois, plus puis rien. On s'avance avec précaution vers l'endroit où le mystérieux ennemi a disparu.

“ Prenez garde, disaient les uns, il y a une compagnie, peut-être un régiment caché dans les environs ! ”

— “ Avançons toujours ! ” crient les plus courageux.

Et la troupe marche, les rangs serrés, la baïonnette en avant, incertaine, inquiète.

“ Garde à vous ! ” crie tout à coup un soldat des premiers rangs, qui a vu remuer quelque chose dans l'ombre.

Tous les fusils se couchent en joue. Mais on ne voit apparaître aucun Espagnol, aucun ennemi.

“ Attention ! ” s'écrie le chef.

On avance toujours ; on approche, on arrive à l'endroit où on a vu quelque chose remuer encore, et l'on trouve, enfin... notre singe qui, une patte cassée, se débattait comme un beau diable, pour se débarrasser de son étrange coiffure et qui, à lui seul, avait effrayé toute l'armée anglaise.

IL Y A FONDS ET FONDS

— Alors, Monsieur, vous vous chargez de la vente de toutes sortes de fonds ?

— Mais oui, Monsieur.

— Ah ! tant mieux, parce que j'ai un fonds de tristesse dont je voudrais bien me défaire.

La Madone



LE vaste et somptueux atelier de Rubens, une des gloires de la Flandre, était, cet après-midi de juin, enveloppé d'une atmosphère sombre ; le bruissement des pinceaux sur la toile troublait seul le silence. C'est que la ride des heures inquiètes barrait le front du maître, un mouvement fébrile faisait trembler ses doigts. Brusquement, il posa sa palette, s'écarta de la toile, s'en rapprocha pour l'examiner longuement, puis, avec un geste d'impatience, s'en éloigna.

C'était pourtant une ravissante Madone que n'eût pas renié le Titien : l'ovale impeccable des contours, la délicate coloration des chairs, la pureté du regard décelaient le talent du maître, mais le pli un peu dédaigneux de la lèvre ne le contentait pas. Il avait travaillé tout le jour sans transmettre à la toile le rêve de son cerveau, et, fatigué par une tension d'esprit devenue angoissante, abandonnait momentanément la partie, sans soustraire son esprit à la pensée qui l'obsédait.

Il réclama sa fraise, son feutre et son épée, puis quitta silencieusement l'atelier, après avoir d'un geste amical de la main salué ses élèves.

A peine la riche portière en tapisserie fut-elle retombée sur lui qu'un mouvement se produisit : les bustes se redressèrent, les bras se détendirent, tandis que de joyeux propos se croisaient :

— Joardens, ton saint Jérôme tourne au vert ; demande donc à Téniers de te prêter un peu de rouge.

— Quellyn, mon ami, ton esprit est certainement embrumé par l'épais brouillard de la toile.

— Hé ! Van Dyck, sais-tu ce qu'avait le maître aujourd'hui ?

Le grand jeune homme blond auquel s'adressait la question s'était rapproché de la Madone.

— Il paraît mécontent de sa Vierge, dit-il ; elle est pourtant bien belle... Quelle suavité dans les yeux, que d'idéalité dans l'ensemble !

Absorbé, le regard pensif, il demeurait devant la Vierge, étudiant chaque touche, analysant les procédés, lorsqu'un choc violent le jeta de côté, tandis qu'un bras heurtait la toile. Un cri d'effroi sortit des lèvres de Van Dyck, la stupeur immobilisa tous les autres. Une large tache trouait la bouche fraîche de la Madone. Quellyn, l'auteur du délit, sanglotait.

— Que faire ? dit avec angoisse Téniers.

— Fuir et ne plus reparaître, dit une voix.

— Y penses-tu ? Ce serait une lâcheté qu'aucun de nous ne commettrait.

— Alors ?

— Messieurs, attendons le maître, proposa Van Dyck, et avouons-lui notre faute. Il ne pardonnera pas, nous serons tous chassés.

Ces visages, si joyeux tout à l'heure, exprimaient la plus parfaite consternation.

— Écoutez, dit Jordaens, il reste encore deux bonnes heures de jour, qu'un de nous se mette à l'ouvrage et répare le mal de son mieux.

Un nom jaillit de toutes les bouches :

— Van Dyck !

— Êtes-vous fous ?... Moi, porter la main à une œuvre du maître ?...

— Toi seul en es capable ; refuseras-tu de nous sauver ?

Très pâle, Van Dyck prit la palette, saisit les pinceaux et se mit à l'ouvrage. D'abord timide, sa main se raffermir, ses joues se colorèrent, la flamme du génie jaillit de son regard. Isolé par la fièvre de l'art de tout ce qui l'entourait, il travaillait sans relâche, avec une vertigineuse sûreté. La bouche retrouva bientôt ses contours une poésie merveilleuse s'échappait des lèvres de la Madone. Un cri d'admiration salua l'achèvement de l'œuvre. Lorsque, le visage en sueur, Van Dyck déposa sa palette, toutes les mains se tendirent vers lui.

Le lendemain, un silence inaccoutumé accueillit l'arrivée du maître. Un peu surpris, Rubens s'arrêta sur le seuil pour jeter un regard bienveillant sur le groupe que formaient ses élèves. Il s'approcha de chacun d'eux, loua les uns, blâma les autres, donna à tous des conseils que sa valeur rendait inappréciables puis se dirigea à pas lents vers son chevalet. Après un geste de surprise, une stupeur parut sur son visage ; il se rapprocha vivement de la toile l'examina longuement, puis se retourna tout à coup, une émotion dans le regard.

— Messieurs, dit-il, il s'est passé une bien étrange chose : un génie s'est certainement, cette nuit, introduit dans mon atelier. Aucun de vous n'en a-t-il eu connaissance ?

Bien qu'ils fussent un peu rassurés par le ton du maître, la paleur ou la rougeur de leurs visages décelait une angoisse.

— Allons, Messieurs ?

Jordaens s'avança :

— Maître, dit-il, nous avons commis hier une grave faute, qui a eu pour conséquence un irréparable malheur. Redoutant votre juste colère, nous avons prié l'un de nous de réparer le mal et...

— Son nom ? interrompit vivement le maître. Son nom ? reprit-il, une émotion dans la voix.

Le groupe des élèves s'ouvrit, et Van Dyck, poussé par Téniers se trouva auprès du maître.

Pâle, défait, sa contenance implorait le pardon.

Rubens ouvrit les bras.

— Van Dyck, mon fils, embrasse-moi, tu as réalisé en quelques heures ce que mon expérience ne pouvait accomplir ; cette bouche est un chef-d'œuvre, ces lèvres proclament la gran-

deur de la Mère de Dieu et l'innocence de la Vierge. Celui qui fut ton maître n'a plus rien à t'apprendre... Messieurs, saluez un grand artiste !...

Jen DE RIP.

Un neveu ingrat

I

LE train de Paris à Lyon venait de toucher à la station de Z... et d'y déposer son contingent de voyageurs. Le débarcadère, un instant encombré par la foule des arrivants et des gens venus pour les attendre, s'était à peu près dégarni de monde, si bien qu'enfin il ne resta plus dans la salle que deux individus, dont un vieillard vêtu comme les campagnards aisés du pays et qui semblait venir au-devant de quelqu'un, puis un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à face large et rougeaude, et qui paraissait, au contraire, attendre là que l'on vînt le chercher.

Après un moment d'hésitation, le vieillard s'approchant avec respect du personnage joufflu, lui dit :

— Pardon, monsieur, n'est-ce pas à M. Clément X... que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, bonhomme", répondit le voyageur avec un air de suffisance assez peu en harmonie avec l'expression débonnaire de sa physionomie ; mais il ajouta :

— Et c'est sans doute vous qui êtes M. Martin ?

— Oui, monsieur, pour vous servir."

Le jeune homme reprit sur le même ton :

— Parbleu, monsieur Martin, j'ai cru un instant que vous alliez me faire attendre. C'est un singulier début pour gagner mes bonnes grâces."

Au lieu de répondre, le vieillard courba la tête d'un air profondément affligé et conduisit le nouveau débarqué vers un vieux carrosse, suspendu sur son train massif par de larges courroies et attelé d'un cheval à rustique encolure.

— Voici votre voiture, monsieur. Si vous voulez prendre la peine de monter, j'aurai l'honneur de vous conduire aux Eclusettes.

— Ça, ma voiture ! Mais on va me prendre dans le pays pour quelque maquignon en voyage !"

Pourtant, comme il n'y avait pas à choisir, M. Clément monta, en faisant une dédaigneuse grimace.

Le vieillard prit place à côté de lui ; et le lourd véhicule, partant au petit trot, suivit

un instant la grande route, puis disparut dans un chemin de traverse.

Naguère encore M. Clément X... qui tranchait ainsi du grand seigneur, était employé dans une maison de quincaillerie de la capitale, et c'était le plus simple et le meilleur garçon du monde.

Quoi donc avait pu amener en lui cette subite transformation !...

Il était tout simplement, depuis l'avant-veille, devenu riche, et l'on comprend que le possesseur de 15 ou 20.000 francs de rentes ne pouvait conserver les allures du simple employé sans manquer au décorum.

M. Clément était donc commis dans une maison de commerce, lorsqu'il reçut, d'un homme d'affaires de la basse Bourgogne, une lettre qui lui apprenait qu'un oncle dont il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, venait de mourir en l'instituant son légataire universel, au détriment d'une multitude de cousins, cousines, etc. ; qu'il eût donc à partir pour Z..., le lendemain, par le train de neuf heures du matin, et que Martin, le serviteur de confiance du défunt, l'attendrait au débarcadère pour le conduire aux Eclusettes, domaine moitié ferme et moitié château, qui avait été la demeure de feu son oncle et qui constituait la plus forte partie de l'héritage.

Ébahi d'une pareille aubaine, le jeune homme n'avait eu garde de manquer aux prescriptions de la missive ; il s'était mis en route et avait trouvé le domestique à son poste.

Quand on fut arrivé aux Eclusettes, le vieux Martin fit au nouveau châtelain, les honneurs de son domaine ; d'abord il lui présenta tous les domestiques, puis il l'introduisit dans les appartements.

— C'est ici la chambre à coucher de votre oncle."

Et, en prononçant ces mots, le vieillard se découvrit en entrant dans une vaste pièce meublée à l'antique :

— C'est ici qu'il est mort il y a dix jours."

Mais le jeune homme, au lieu de se sentir ému en entrant dans l'appartement de son bienfaiteur, jeta sur tout ce qui l'entourait un regard méprisant et s'écria :

— Je n'en fais pas compliment au bonhomme, car tout cela est affreusement laid.

— Pourtant, monsieur, c'est ce qu'il y a de mieux ici ; et si vous ne vous y plaisez pas bien, je ne sais où vous pourrez vous loger.

— Moi, demeurer ici ! Mais vous n'y pensez pas, j'espère ! A nous autres jeunes gens, c'est Paris qu'il faut ; aussi vais-je m'empres- ser de mettre cette bicoque en vente.

— Vendre les Eclusettes, auxquelles votre oncle tenait tant ! Mais c'est impossible ! Et nous tous, qui sommes ici depuis tant d'an-

nées et qui comptions y finir nos jours, qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?

— Monsieur Martin, trêve d'observations et de jérémiades, s'il vous plaît ! Faites servir à dîner, et puis vous me conduirez chez *mon* notaire."

Après avoir fait le plus grand honneur au repas qu'on lui servit, quoiqu'il eût l'air de trouver la chère mauvaise et les vins pitoyables, le légataire, toujours accompagné par le vieux Martin, monta de nouveau dans la vieille carriole, et l'on se mit en route.

II

Après environ deux heures de voyage, M. Clément se prit à dire :

"Eh ! mais, si je ne me trompe, nous sommes passés par ici de matin, et j'aperçois la gare au bout de l'avenue... Est-ce que nous allons prendre le chemin de fer ?..."

— Vous seul allez le prendre monsieur !'

Et en prononçant ces paroles, M. Martin avait parlé d'un ton qui en imposa au jeune homme malgré lui. Puis, après une pause, il lui dit :

"C'est moi qui suis votre oncle, et fort heureusement je ne suis pas encore mort ; ayant entendu dire assez de bien de vous, j'avais résolu de vous donner tout ce que je possède ; mais auparavant j'ai voulu m'assurer par moi-même si réellement vous étiez digne de mes bienfaits, et j'ai eu recours à une ruse qui m'a parfaitement édifié sur votre compte. Adieu, monsieur Clément, retournez à votre magasin, et rappelez-vous que votre sot orgueil vous a fait manquer une occasion que vous ne retrouverez jamais."

Et, après avoir remis au jeune homme, tout déconfit de sa mésaventure, une somme de cent francs pour l'indemniser de ses frais de déplacement, il le congédia et s'en retourna chez lui.

HUMOUR CAMPAGNARD

Un bon vieux paysan venait de s'attabler dans un hôtel de Dinant lorsqu'arrivèrent trois jeunes gens "modern'style" qui jugèrent très spirituel de se moquer du brave homme. Pendant un moment, ils provoquèrent les rires de deux commis-voyageurs qui s'étaient attardés au comptoir ; mais enfin, ennuyé par ce manège, le paysan demande tout à coup aux jeunes gens :

— Pourriez-vous bien me dire, messieurs, quelle différence il y a entre la paille et le foin ?

— ... ! ?

— C'est curieux, dit-il après avoir vidé son verre, chez nous toutes les bêtes le savent.

Un coup de tonnerre



Un mois d'août 1878, dans les environs de Salins, les chrétiens d'un petit village, obéissant à la pieuse voix des cloches qui les conviait à la messe du dimanche, se rendaient à l'église de la paroisse quand ils se virent dépassés par deux de leurs compatriotes, qui, sans que rien parût menaçant dans le temps, allaient avec leur voiture, charger des gerbes dans le champ voisin de l'église.

Ces malheureux, pour s'excuser peut-être à leurs propres yeux, interpellaient les fidèles qui s'acheminaient vers l'église, : Allez, leur disaient-ils en ricanant, allez à la messe, vous qui n'avez rien de mieux à faire. C'est le curé qui paiera vos impôts, vos fermages, et vous nourrira."

La messe a commencé, et bientôt M. le curé monte en chaire.

Tout à coup, au grand étonnement de l'assistance, retentit un épouvantable coup de tonnerre.

"Mais enfants, dit le charitable pasteur, la foudre vient de tomber probablement bien près d'ici, que plusieurs d'entre vous aillent voir s'il n'est pas arrivé quelque malheur"

Aussitôt deux ou trois hommes sortent, et ils aperçoivent dans le champ voisin une voiture qui flambe, deux bœufs tués, un homme ayant les jambes cassées, puis, derrière lui, une petite butte noire comme le charbon.

Or cette butte n'était autre chose que le cadavre calciné de l'un des profanateurs.

Lorsqu'on emporta celui dont les jambes avaient été brisées par la foudre, il criait : "Quelle punition de Dieu !" Et il pria les porteurs de l'introduire tout d'abord dans l'église, afin qu'il pût y demander pardon à Dieu et à ses compatriotes qu'il venait d'insulter et de scandaliser.

Semaine Religieuse de Mans.

ORDONNANCE BIEN OBSERVÉE

— Eh bien, Madame Auguste, et votre mari ?

— Toujours au lit, docteur...

— Comment ! pas d'amélioration ?

— Aucune, docteur !... c'est bien malheureux !

— Pourtant, la potion que je lui avais ordonnée devrait produire son effet depuis longtemps !

— Aucun changement... docteur... comme je vous le dis.

— Au moins, a-t-il pris ma potion ?

— Il n'a pas pu, docteur... il y avait écrit sur la bouteille : "A conserver bien bouché".



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1929

2 — S. A. Royale le Prince Henry, duc de Gloucester, troisième fils de S. M. le Roi Georges V, s'embarque à Québec à bord de l'“Empress of Australia” pour retourner en Angleterre. Son Altesse, qui est arrivée hier de Vancouver, termine un voyage de trois mois autour du monde.

3 — L'Union catholique des Cultivateurs de Portneuf tient un congrès à Deschambault.

— Le R. P. Augustin Leduc, O.P., d'Ottawa, vient d'être nommé professeur de droit canonique à l'Angélique de Rome.

— M. Elphège Bois vient d'être nommé professeur de Chimie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, en remplacement de M. l'abbé P. Fillion, récemment élu supérieur du Séminaire de Québec.

M. Bois était déjà professeur à l'École de Chimie de la même université.

5 — M. L.-P. Roy, chef des services au ministère de l'Agriculture, communique à la presse des copies de la nouvelle carte agricole de la Province de Québec en rapport avec le nouveau programme de l'hon. Ministre de l'Agriculture. D'après la nouvelle carte, la province est divisée en 23 zones.

— Les autorités provinciales du Service d'hygiène obligent la ville de Québec à se construire un filtre. Cette usine coûtera au moins \$1,000,000, et nécessitera une dépense annuelle d'environ \$125,000. Cependant tous les experts s'accordent à dire que l'eau que nous buvons à Québec est saine et hygiénique.

7 — En son presbytère décède M. le chanoine Laurent-Arthur Jasmin, curé de St-Édouard de Montréal, à l'âge de 62 ans.

Le défunt fut quelques années supérieur du petit séminaire de Ste-Thérèse.

8 — A Rimouski s'ouvrent de grandes fêtes religieuses et civiles commémorant le centième anniversaire de l'érection canonique de cette paroisse. Ces fêtes se termineront demain soir.

— A Montréal s'ouvre le sixième congrès quadriennal du Conseil international des Infirmières.

— On est sans nouvelle de l'avion du *Chicago Tribune* le “Untin Bowler”, parti de Chicago pour Berlin via le nord du Canada et le Groenland. On le croit perdu à l'embouchure de la baie d'Hudson.

9 — A Québec, au Château Frontenac, s'ouvre la grande convention conservatrice de la Province de Québec, dans le but de choisir un nouveau chef de l'Opposition. M. Arthur Sauvé ouvre la convention par un discours et y donne sa démission comme chef du parti conservateur.

10 — S. E. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, constitue en sa ville épiscopale un tribunal en la cause de Mgr Henri-Stanislas Verjus, M. S. C., vicaire apostolique en Nouvelle-Guinée, mort en odeur de Sainteté le 13 novembre 1892.

— A la convention de Québec, M. Camilien Houde, maire de Montréal et député de Ste-Marie, est élu par acclamation chef du parti conservateur de la province de Québec.

— Le ministère de l'Agriculture de Québec nomme une commission dans le but de s'occuper des besoins de l'Abitibi au point de vue agricole. On dit qu'il y a de la misère en cette région cette année.

14 — A Ste-Marie de Beauce s'ouvre une série de fêtes à l'occasion des noces d'or sacerdotales de Mgr J.-E. Feuiltault, curé de cette paroisse.

— La paroisse de St-François de Montmagny célèbre par de grandes démonstrations le 200ème anniversaire de sa fondation.

15 — On apprend que l'ouvrage de M. Pierre-Georges Roy, *l'Ile d'Orléans*, publié sous les auspices de la Commission des Monuments historiques, vient d'être couronné par l'Académie française.

— On apprend que l'avion “Untin Bowler” s'est perdu près de Port Burwell, au détroit d'Hudson, mais les aviateurs sont sains et saufs.

20 — Plusieurs automobiles portant l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province, l'hon. J.-E. Perreault, ministre de la Voirie, et quelques autres personnalités, partent ce matin de Québec pour un voyage de cinq jours autour de la Gaspésie. Ce voyage marquera l'inauguration officielle du nouveau chemin, appelé “boulevard Perron”.

— On annonce que la Province de Québec a, pour l'année fiscale expirant au 30 juin 1929, un surplus de \$4,011,795.02.

— Près de 180 scouts canadiens sont passés en revue à Québec par S. Ex. le Gouver-

neur Général, Lord Willingdon, avant leur départ pour l'Angleterre, où ils représenteront le Canada à une réunion de scouts du monde entier.

— A Chicoutimi s'ouvre le congrès annuel de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada.

22 — Le R. P. Louis-Nazaire, O.F.M., professeur de philosophie au scolasticat franciscain de Québec, est appelé à Rome par ses supérieurs majeurs, pour y enseigner la même matière au Collège international des Franciscains, dit Collège St-Antoine. Le Père Louis-Nazaire, né Josaphat Hamel, est originaire de Québec et il a fait ses études classiques au petit Séminaire de Québec.

— On inaugure à St-Albert, à six milles d'Edmonton, Alberta, un monument érigé à la mémoire du R. Père Lacombe, O.M.I.

25 — D'après des statistiques que vient de publier le gouvernement fédéral, la population du Canada serait actuellement de 9,796,800 habitants.

26 — Selon la coutume séculaire, la fête de Sainte Anne est célébrée avec grande solennité à son sanctuaire de Beaupré. Plus de cent cinquante messes y sont célébrées et on y distribue près de 9,000 communions.

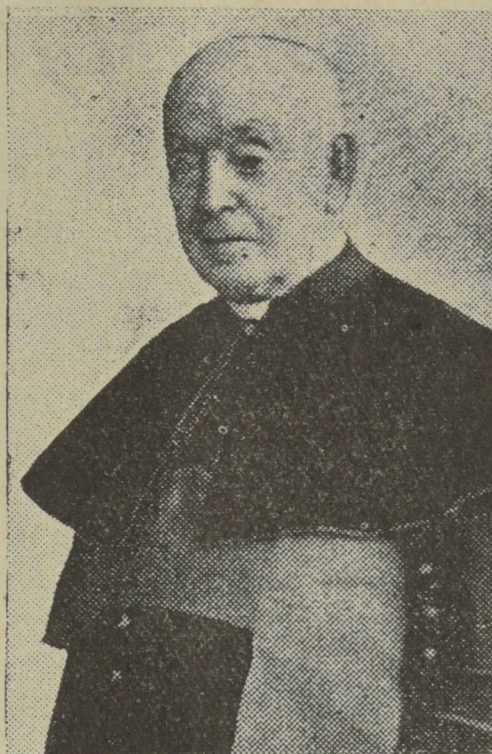
— On apprend, que S. G. Mgr Decelles, évêque de St-Hyacinthe, a béni, le 30 avril dernier, la première pierre du nouveau monastère que les Sœurs du Précieux-Sang de St-Hyacinthe, font construire à Rome, sur le "Monte Verde".

28 — Les paroissiens de St-Michel de Bellechasse, au diocèse de Québec, célèbrent avec grande solennité le 250ème anniversaire de l'érection canonique de leur paroisse et le 50ème anniversaire de l'érection de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

29 — A Guelph, Ont., décède le R. P. Lewis Drummond, S.J., à l'âge de 81 ans. Le défunt était un conférencier et un écrivain distingué.

— Le gouvernement de Québec décide de créer un nouveau parc national au Mont-Tremblant, à 80 milles au nord de Montréal. Ce parc sera ouvert l'année prochaine.

30 — Au Séminaire de Ste-Thérèse décède Mgr Antonin Nantel, P. D., âgé de près de 90 ans. Le défunt passa 79 ans de sa vie à Ste-Thérèse où il fut supérieur pendant plus de 25 ans. Mgr Nantel était un éducateur de renom et un écrivain distingué. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, de *Fleurs de la poésie canadienne* et du *Nouveau cours de langue anglaise* selon la méthode d'Ollendorf, encore en usage dans nos écoles. Il publia aussi à Paris, sous le pseudonyme de A. Berloin, un livre de philologie, *La Parole humaine*.



FEU MGR ANTONIN NANTEL.

31 — L'hon. A. David communique à la presse la liste des boursiers du gouvernement de Québec. Ce sont : M.M. Oscar Auger, Hull ; Jules Bazin, Québec ; Dr R. Bélanger, Rimouski ; Gérard Bornais, Québec ; P. Bourgeois, Montréal ; Dr J.-C. Fabreau, Montréal ; A.-L. Frizzle, McGill ; Dr E. Gaumont, Québec ; Dr S. Leblond, Québec ; Dr J. Lesage, Montréal ; Nap. Mayrand, Montréal ; I. MacDonald, McGill ; A. Montreuil, Québec, R.-G. Parent, Lévis ; Dr L.-R. Payeur, Québec ; Dr L.-Ph. Tremblay, Chicoutimi ; René Laplante, Montréal.

Demi-bourses : Dr H. Turmel, Lévis ; Dr L.-P. Guay, Lévis.

— Le R. P. J. Papin Archambault, S.J., directeur depuis sept ans de la maison des retraites fermées de Québec, est nommé directeur général des Ligues de Retraites fermées, avec résidence à Montréal. Il est remplacé à la Villa Manrèse de Québec par le R. P. Jean Leclaire, S.J.

PRÉVOYANCE

—N'oubliez pas de nettoyer le salon à fond. J'ai des visites tantôt !

— Oh ! j'ai pas attendu que Madame me le dise ! Il y a trois semaines que c'est fait.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

AOÛT ET LES ENFANTS



QU'EST-CE que le mois d'août peut bien avoir à faire avec les enfants ?

Le mois en lui-même rien ; mais pour la période qu'il représente, c'est autre chose. En effet, ceux qui observent le moindrement n'ont pas été sans remarquer que pour certains enfants, sinon pour le plus grand nombre, le mois d'août ne se passe pas sans certaines ma-
laises, dont quelques uns assez graves.

Dans le moment même, un grand nombre d'enfants sont indisposés. Quelle influence peut donc avoir ce mois d'août ?

D'influence, je n'en connais pas. Mais je constate, et j'ai constaté souvent que des enfants, qui avaient traversé heureusement la période des chaleurs, tombaient malades au moment précis où la température, devenue plus fraîche, paraissait les mettre à l'abri de tout danger.

Les anciens qui regardaient beaucoup autour d'eux, et prenaient le temps de raisonner leurs observations et leurs impressions, admettaient l'existence de causes qu'ils appelaient les *circumfusa*.

Et le mot n'était pas si mal trouvé.

Ils appelaient en effet *circumfusa* les choses qui nous entourent, les circonstances où nous vivons, les modifications, la plupart du temps inaperçues mais non moins réelles, de l'atmosphère dans lequel nous sommes plongés.

* * *

Les savants plus récents ont ri de cette observation des anciens. Ils ont eu tort. On ne rit pas d'une opinion lorsqu'on n'est pas en mesure de lui en opposer une meilleure. On ne nie pas ce qu'on n'est pas en mesure d'expliquer.

Il n'y a pas si longtemps que l'abbé Moreux a démontré la corrélation qui existe entre

l'existence de certaines taches solaires, ou de certaines explosions solaires, et les phénomènes terrestres. Il y a des perturbations atmosphériques qui, si elles n'ont pas pour cause directe ces perturbations solaires, coïncident avec elles. Et il y a beau temps qu'on ne nie plus l'influence solaire dans les phénomènes électriques qui se produisent autour de nous.

Or, ces forces naturelles qui réagissent autour de nous, pourquoi ne réagiraient-elles pas sur nous.

L'organisme humain est au moins aussi sensible que les autres éléments ; pourquoi ne serait-il pas influencé lui aussi par des forces que nous ignorons encore ?

* * *

La terre traverse-t-elle durant les semaines d'août, un point de l'espace où se rencontrent des forces auxquelles nous ne sommes pas insensibles ? Je ne sais pas. Mais ce que je sais bien c'est qu'à cette époque, les maladies sont fréquentes, et les petits cercueils blancs s'acheminent plus nombreux vers le cimetière.

Les changements brusques de température pourraient être ici pour quelque chose. Les nuits ont la réputation d'être fraîches en août, particulièrement durant la première quinzaine ; et le contraste en est d'autant plus frappant. Ces sortes de température désarment l'organisme, comme elles ne manquent pas de provoquer dans les métaux une contraction qui est très sensible dans les horloges et les montres.

D'autre part, le mois d'août est d'ordinaire l'époque où l'eau est la plus basse. Les sources qui ne sont pas tarées ne coulent plus qu'un mince filet ; dans les puits les seaux touchent le fond ; et les aqueducs reçoivent dans leurs tuyaux ce qu'on pourrait appeler les raclures de fond. Les eaux de boisson sont d'ordinaire plus sujettes à caution ; et si on ne les filtre

ou les fait bouillir, ceux qui les boivent, mais les enfants surtout, sont exposés à des accidents.

* * *

Conclusions :

Elles ne peuvent être bien nettes, étant donnée l'incertitude des causes.

Il est tout de même prudent de se défendre contre les changements brusques de température par des vêtements appropriés.

Il l'est autant, sinon plus, d'éviter les écarts de régime, de se méfier des fruits verts, surtout de veiller sur son eau de boisson, et de la faire bouillir si on la croit le moins suspecte.

Ces précautions doivent s'appliquer surtout aux enfants, dont l'organisme est plus délicat.

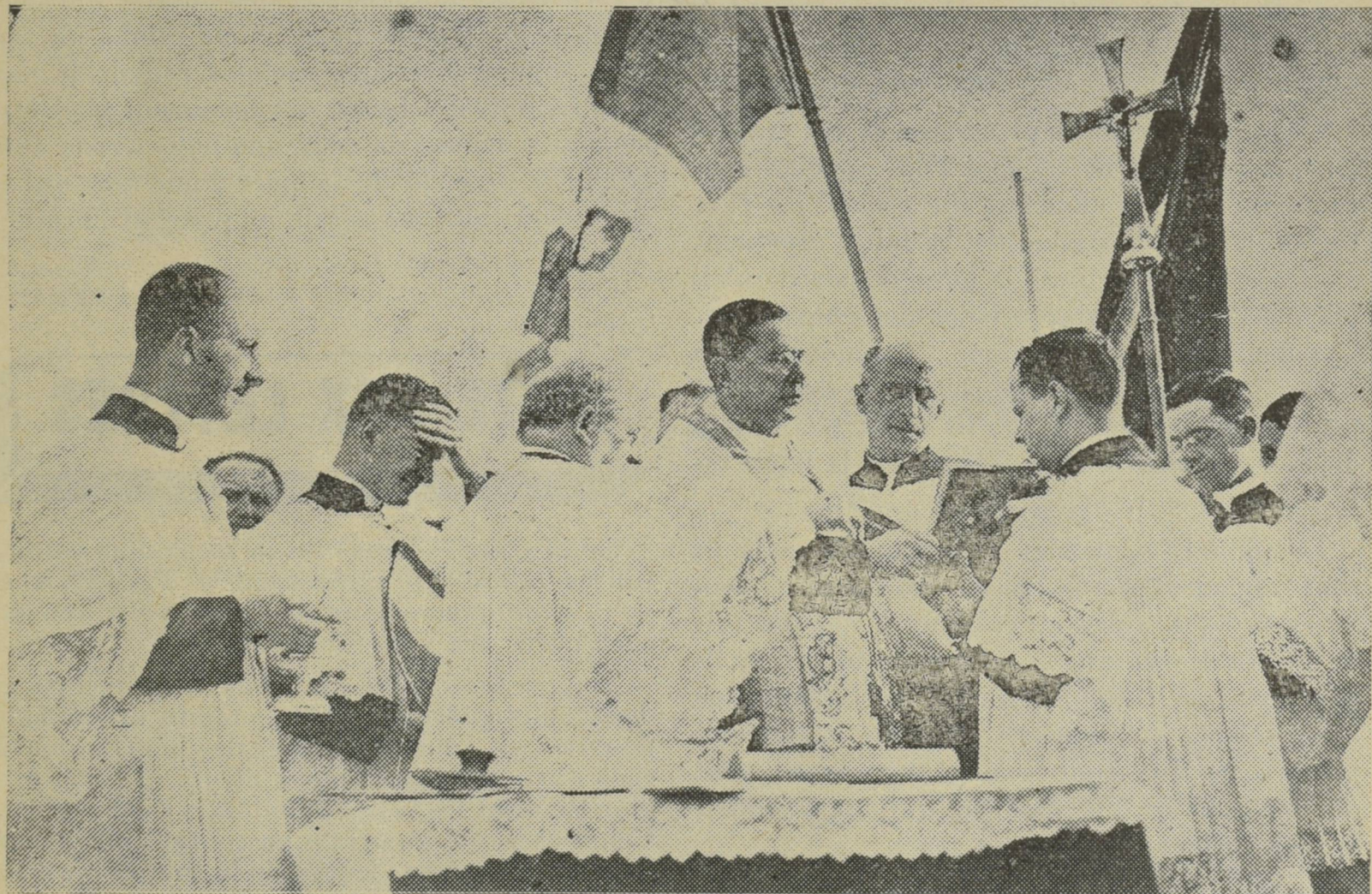
Ne nous leurrions pas de l'espoir que l'éloignement des chaleurs les met à l'abri de tout danger. Surveillons scrupuleusement leur alimentation en août comme en juillet, et nous n'aurons pas à le regretter.

LE VIEUX DOCTEUR.

les Galettes De levain Royal

LA QUALITE PLUS ELEVEE POUR AU-DELA DE 50 ANS

FAIT UN MEILLEUR PAIN DOMESTIQUE



S. G. MGR DECELLES BÉNISSANT LA PREMIÈRE PIERRE du monastère des Sœurs du Précieux-Sang à Rome.



Les mouches du coche

PLUS d'une fois nous avons été punis pour nous être mêlés de ce qui n'était pas de nos affaires. La manie de s'occuper de ce que les autres font, de voir comment ils s'y prennent, de critiquer leur manière d'agir semble un défaut très ancré dans notre mentalité. Nous aimons par-dessus tout notre point de vue et ceux qui tiennent à leur manière de voir les choses, différente de la nôtre, deviennent du coup des êtres très peu "à la mode .."

Beaucoup se croient doués du don de seconde vue en faisant des prédictions que nous ne voyons pas se réaliser. D'autres croient à l'infailibilité de leurs uniques idées, tout ce que les autres disent ou pensent ne comptent pas.

Que sont ces faux prophètes et ces entêtés en comparaison de ce que l'on appelle couramment : "les mouches du coche"...?... Ces vulgaires bestioles de la fable croyaient à elles seules faire toute la besogne parce qu'elles bourdonnaient aux oreilles des chevaux... Ces gens que nous appelons "les mouches du coche" parce qu'ils font le même harassant travail, voient tout ce qu'ils n'ont pas besoin de voir, et leur langue, hélas ! est la fidèle interprète de leurs yeux.

La plupart sont bien intentionnés mais ils sont maladroits, remplis de vantardise, toujours prêts à aider et causant à chaque fois de véritables désastres. Ils sont tout feu, ils se croient si capables que leur confiance en leurs talents en impose... On les laisse faire jusqu'à ce que tout soit gâché, ils en sont désolés mais ce n'est pas eux qui ont à souffrir le plus de leur maladresse.

La bonne volonté est une grande force, elle n'est pas tout cependant, les meilleures in-

tentions ont souvent fait plus de tort que de bien.

Aider son prochain est une chose louable, mais encore faut-il le faire au moment opportun et de façon utile. Rendons service de bon cœur et ne nous empressons pas dans l'unique but de voir ce qui se passe chez les autres pour en tirer ensuite des conclusions qui ne seront pas à la louange de ceux que nous aurons obligés.

Soyons charitables, remplissons avec amour le précepte de la Loi : Fais aux autres... Nous n'aimerions pas que nos petits travers et nos manies soient rendus publics ; pourquoi ne pas garder au plus intime de notre être ce que nos yeux ont saisi et ce que notre intelligence a surpris des faiblesses et des misères qui nous entourent. Quand nous avons rendu un service, soyons discrètes, sachons retenir le mot divertissant, qui ferait rire beaucoup peut-être mais aux dépens de ceux que nous avons obligés. Ce procédé de la part d'une âme qui se croit charitable ne serait ni juste ni chrétien.

JEANNE LEFRANC.

BOITE AUX LETTRES

SOLITAIRE.— Vous êtes la bienvenue comme toutes celles qui s'adressent à FEMINA et vous avez encore plus de titres à un bon accueil parce que vous êtes isolée.

Malgré l'infirmité qui vous tient recluse et dont vous guérirez, je le souhaite ardemment pour vous, vous êtes riches des biens immatériels qui valent infiniment mieux que toute la gloriole dont les belles mondaines s'entourent... Celles avec qui vous êtes en contact journalier, ne connaissent pas le prix de la souffrance quotidienne chrétiennement supportée, elles ont pour unique ambition de faire "la parade"

et quand les heures d'épreuve viendront où trouveront-elles la Force ?...

Je vous invite de grand cœur à me revenir toutes les fois que vous sentirez le découragement rôder chez vous, non pas que j'aie le don de chasser ce visiteur importun, mais à conter ses peines, le fardeau diminue de moitié. Je puis vous assurer qu'à toute heure vous trouverez ici une amitié sincère et sympathique.

MERCI.— Je mets ici, le dernier mot de votre lettre espérant que vous reconnaîtrez votre message. Voici les réponses à vos demandes de renseignements.

1o Le meilleur remède reconnu jusqu'à présent est l'électricité. Cependant ces traitements doivent se donner par un médecin.

2o Ce fruit se mange avec une cuiller.

3o Il est d'usage de présenter la main gantée.

Si les livres dont vous parlez n'ont pas "l'imprimatur", vous devez avant de les lire vous informer à votre curé, c'est le chemin le plus droit et le meilleur pour vous renseigner d'une manière pratique.

Je serai toujours heureuse de vous lire et vous laisse le choix d'un pseudo.

Jeanne LE FRANC.

LA VISITE DU GÉNÉRAL

Peu de temps après l'incorporation des 'bleus' le général annonce sa visite au colonel d'un régiment. Grand branle-bas. Le colonel fait rassembler tous ses hommes et leur dit à peu près :

"Le général va vous passer en revue : devant quelques-uns d'entre vous, il s'arrêtera et leur posera trois questions. Quand il vous demandera : Depuis quand êtes-vous là : Répondez : deux mois, mon général. — Puis : Quel âge avez-vous ? — 20 ans, mon général. Enfin, le général vous demandera sûrement : la soupe est-elle bonne, et le couchage aussi ? Alors surtout, vous répondrez : les deux, mon général."

Tous les hommes paraissent avoir compris, le colonel est rassuré.

Arrive le général. Avisant un gros garçon à la mine effarée, au premier rang, il l'interroge avec bonhomie :

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Ba... Bagoulo Célestin, mon général, bafouille l'homme.

— Ne vous troublez pas. Quel âge avez-vous ?

— 2 mois, mon général.

— Allons, allons ! ne dites pas de bêtises. Depuis quand êtes-vous là ?

— Vingt ans, mon général.

— Ah ça ! Me prenez-vous pour un idiot ou un imbécile ?

— Les deux, mon général !

La petite fille et son chat

Venez ici, minet ; il faut que je vous gronde ;
Avancez près de moi.
On dit que sans pitié vous griffez tout le monde ;
C'est très joli, ma foi !

D'où venez-vous encore avec cet air sauvage,
Et ce poil hérissé ?
Avez-vous de souris fait un nouveau carnage ?
Arrivez-vous blessé ?

Ou bien, sur mes cahiers répandant l'écritoire,
Auriez-vous en courant
Tracé dans ses détours une rivière noire
Sur mon beau papier blanc ?

Voyons, répondez-moi ; je suis douce personne ;
Dites-moi vos méfaits,
Je ne gronderai pas, minet ; je vous pardonne
Ces terribles forfaits !

Eh quoi ! pas un regard ? pas même une caresse ?
Vous êtes un sournois.
Moi qui vantais partout vos tours de gentillesse.
Votre joli minois !

Que vois-je près de vous rouler dans la poussière ?
Ciel ! mon oiseau chéri !
Quoi, vous avec tué, d'une dent meurtrière,
Mon charmant favori ?

Celui qui m'égayait de son gentil ramage,
Dont vous étiez jaloux,
A péri tristement, enlevé de sa cage ?
Ah ! c'en est fait de vous !

Allez, ce trait cruel vous ravit ma tendresse...
Je voulais pardonner,
Mais mon cœur, attristé de votre humeur traîtresse,
Dit qu'il faut condamner.

Fuyez, fuyez bien loin, redoutez ma présence ;
Je ne veux plus vous voir.
Et de ne plus jamais juger sur l'apparence
Je me fais un devoir.

ISABELLE RODIER.

Mon traitement vous offre la santé



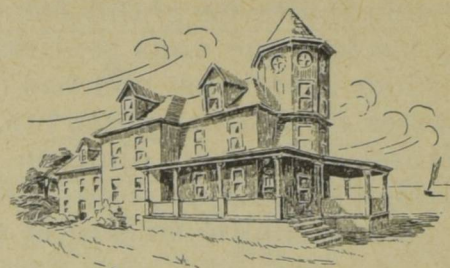
Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R25F
BOITE 50 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

DEVINETTE

La première lettre de l'Alphabet, est A, et la dernière est T.

CHARADE

Epi — gramme — épigramme.

MOTS EN TRIANGLE

POIRES
OBLAT
ILOT
RAT
ET
S

RÉBUS

On est ce que l'on est, et non ce que l'on paraît.

Mot-à-mot : On haie — Ce queue — long nez — E — nonce — QUE long — pas — raie.

Ont trouvé les réponses partielles : M. Aurèle Mercier, 156, 1ère Avenue, St-François d'Assise, Québec ; Mlle Marie-Louise Picard, 84, rue Girouard, St-Hyacinthe ; Mlle Madeleine Lahaye, 264, rue Elm, Holyoke, Mass ; Mlle Annette Laffèche, Casselman, Ont.

Nous ont envoyé toutes les réponses exactes : Mlle Annie Blais, Thetford Mines ; Mlle Juliette Giroux, 124, St-François-Xavier, Les Trois-Rivières ; Mlle Blanche Martineau, Rivière du Loup, Station ; Mlle Laura Deslongchamps, 1700, rue Saint-Denis, Montréal ;

Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; Mlle Isabelle Martineau, 10, rue St-Alfred, Rivière du Loup, Station ; M. Jean Paul Deschênes, Trois-Pistoles, Témis. ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mme Edmond Renaud, 11, rue Alma, Almaville, P. Q. ; Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal ; Mme Ernest Robitaille, 8640, rue Berri, Montréal ; M. J.-Antony Lessard, St-Jérôme, Terrebonne ; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Maine ; Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Hosanna Lalonde, Chute à Blondeau, Ont.

Les deux noms choisis par le sort sont ceux de Mlles Annie Blais et Juliette Giroux.

JEUX D'ESPRIT N° 123

ANAGRAMME

Avec les mots *trains, bans, station, et tu*, former un seul mot.

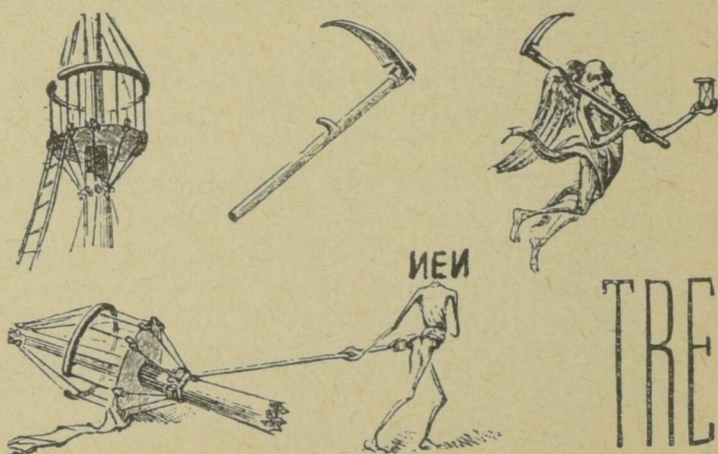
HOMONYMES

Dans la ville de — un pauvre — en brisant un — fit un tel — qu'il en tomba dans un —

CHARADE FANTAISISTE

Mon premier est un oiseau bavard.
Mon deuxième est un romancier célèbre qui boit à la table du buffet de mon dernier.
Mon tout est ce que dit un fumeur avec désespoir.

RÉBUS



La défaite de l'or

(CONTE)

Le célèbre savant Dominique Auridoine, penché sur ses cornues, avait travaillé tout le jour. Il n'avait pas quitté un instant son laboratoire situé en haut d'une vieille maison qu'il occupait rue des Francs-Bourgeois : et ce soir, après avoir soupé en hâte, il s'y enfermait à nouveau.

Deux heures après, il en sortait rayonnant, délirant, le visage transfiguré, presque fou.

— Valentine ! s'écria-t-il, Valentine ! où es-tu ?... J'ai la formule. Je la tiens... Nous voilà considérés, enviés ! Je viens de découvrir, au fond de ma cornue, le secret que des savants ont rêvé de découvrir depuis des siècles.

— Mon pauvre ami, dit sa femme qui avait pâli, est-ce possible ? Voyons, je ne rêve pas ; répète-le moi ! Quelle joie nous allons donner, nous allons pouvoir semer du bonheur.

Et comme, au milieu des plus vives émotions, la femme ne dépouille jamais complètement son naturel :

— Maintenant, ajouta Madame Auridoine, tu vas pouvoir m'offrir la parure de diamants que je désire depuis notre mariage.

Mais lui bouleversé par sa trouvaille, ne l'écoutait plus :

— Laisse-moi, Valentine, laisse-moi : il faut que je renouvelle mon expérience.

Et retournant dans son laboratoire, il la recommença posément, lentement, avec cette précision qu'exigent les choses de la science. Elle réussit comme la première.

Alors, songeant aux conséquences effrayantes de sa découverte, Dominique Auridoine rougit, puis blanchit, ses yeux clignotèrent, il chancela, et s'effondrant dans un fauteuil, il s'évanouit.

* * *

Deux jours après, les journaux étaient pleins de son nom. On pouvait y lire en énorme caractères :

DÉCOUVERTE SENSATIONNELLE

“ Le distingué savant Dominique Auridoine vient de faire une découverte qui va révolutionner la vie mondiale.

“ M. Auridoine, une des gloires de la chimie française, a découvert le moyen de fabriquer l'or artificiellement. Tout le monde connaît les travaux qui illustrent son nom. Chercheur infatigable, il s'est donné depuis plus de vingt ans à l'étude de la transmutation des métaux. Il vient de clore d'une façon glorieuse ses patientes expériences, en réali-

sant le rêve longtemps caressé des alchimistes.

“ Nous avons pu atteindre M. Auridoine dans son laboratoire ; il n'a pas voulu encore nous confier aucun de ses projets, mais nous croyons pouvoir assurer qu'il se promet de communiquer bientôt à l'Académie des sciences sa merveilleuse découverte.”

Cent autres articles aussi dithyrambiques saluaient pareillement le génie de l'inventeur. En les lisant, il sentait une joie douce, un bonheur inespéré envahir son âme.

Il avait jusqu'ici travaillé dans le silence. Son nom était connu seulement dans les milieux spéciaux des sciences : mais maintenant la gloire, la vraie gloire allait lui appartenir.

— Oh ! la joie du chercheur qui trouve ! L'intense plaisir de pouvoir se dire : le monde sera plus heureux et c'est à moi qu'il devra son bonheur. Il rêvait déjà aux conséquences inévitables de sa découverte. Il voyait la misère quitter le monde, la souffrance et la maladie partout soulagées, les pauvres disparaissant par enchantement, le monde entier dans une fête perpétuelle, la joie réchauffer les foyers les plus délaissés, et il éprouvait le plaisir subtil de penser que ce bonheur prodigué tout d'un coup à l'humanité douloureuse serait dû à son génie d'inventeur.

Et alors, il se voyait fabriquant jour et nuit de l'or, le semant à pleines poignées ; il se voyait le seul fournisseur d'une multitude misérable, le pourvoyeur de milliers d'hommes qui pourraient réaliser désormais leurs plus impossibles désirs : il pensait que, grâce à lui, allait naître une société où il n'y aurait plus de larmes.

Mais comme il s'endormait, le soir, passablement fatigué, il crut voir — était-ce déjà un songe ? — sur le fond noir de son alcôve, gravées en lettres flamboyantes, ces paroles éternelles : “ Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! ”

* * *

Le lendemain, de bonne heure, il fut réveillé par de bruyantes clameurs. Il dut paraître à la fenêtre et saluer une foule innombrable qui l'acclamait.

Il passa dans son cabinet de travail : des dépêches, des lettres, par milliers l'attendaient.

La nouvelle, portée par le télégraphe, avait rayonné dans le monde entier. De tous les coins de France, de toutes parts, on lui écrivait, on le suppliait de livrer son secret sans retard : des sociétés s'offraient pour l'exploiter, des journaux demandaient la faveur de publier ses révélations ; d'autres lui proposaient naïvement d'acheter sa formule, et il sourit, car il lui importait peu de recevoir ainsi de l'or, puisqu'il serait si facile pour lui d'en fabriquer.

Les postes avaient dû organiser un service spécial pour lui apporter son courrier : ses journées ne lui suffisaient plus pour lire cet amoncellement de lettres. Il ne les ouvrait même plus.

Il sentait monter en lui une fierté légitime, celle de l'inventeur qui tient entre ses mains la destinée d'un monde... Il se voyait supprimant la douleur, enchaînant la misère, chassant la pauvreté, sauvant les États en banqueroute : mais il hésitait encore à livrer sa formule, car il se souvenait d'une autre parole éternelle qui tourmentait sa pensée depuis quelques jours : "Vous aurez toujours des pauvres parmi vous !"

* * *

Il voyait peu à peu les passions s'allumer, une fièvre dangereuse s'emparer des âmes, une soif de jouissances effrenées brûler le cœur des multitudes ; il voyait des discordes naître, des mêlées ensanglanter la foule hurlante des prolétaires, le travail abandonné ruinant les peuples ; il songeait qu'ainsi répandu, l'or n'aurait même plus la valeur d'un morceau de pain, et que les hommes, livrés à leurs passions brutales, mourraient de faim sous l'amoncellement des lingots qu'il aurait créés, lui...

Ce tableau funèbre passait dans son esprit, tandis qu'il entendait une voix dominant le tumulte de ses hésitations : "Il vaut mieux appartenir à Dieu qu'à Mammon !"

Mais le désir de la richesse et le désir de la gloire sont choses trop naturelles à l'homme.

Le savant hésite encore. Il tient sa formule à la main. Il la regarde. Il va la livrer. Il ne veut plus. Il songe aux misères que l'or soulage, et il pense aux passions qu'il engendre, aux ruines qu'il multiplie...

Il sait, que d'un geste, il peut bouleverser le monde. Il hésite devant l'immense retentissement de son acte.

Il songe à la vie qui, pour tant d'infortunés, deviendrait plus facile ; mais il se souvient des paroles écrites en lettres de feu sur le mur de l'alcôve : "Vous aurez toujours des pauvres parmi vous !"

Alors, il comprend que ce que Dieu a établi, l'homme ne saurait le détruire.

Et comme il croit en Dieu, de qui découle toute vraie science, à qui il doit tout, lui le savant — et jusqu'à sa récente découverte — il se recueille, il prie, il attend la réponse de Dieu.

* * *

Le lendemain, il réunissait quelques amis à dîner. Les yeux pleins de convoitise, ceux-ci

le pressaient de livrer enfin ces chiffres fatidiques que le monde attendait.

— Je ne sais pas encore ce que je vais faire à ce sujet, dit-il en offrant les cigares. Un peu de feu, Monsieur Delbrenne ?

— Volontiers.

— Alors, prenant négligemment un morceau de papier dans sa poche, il l'alluma à la bougie et enflamma lentement le londrès.

Puis, jetant dans la cheminée le bout de bristol qui allait brûler ses doigts, il attendit qu'il fût bien consumé, et se tournant vers ses interlocuteurs, il dit avec le plus grand calme en montrant la cendre légère :

— C'était ma formule !

LOUIS DE BONNIÈRES

La Défaite de l'Or, chez Aubanel, à Avignon.

—

L'HOMME CONTENT DE TOUT

Le philosophe Xanthus était un jour très agacé à propos d'un dîner mal préparé. Esope, son esclave, s'écria :

— Mais de quoi donc, seigneur, vous mettez-vous en peine ?

Son maître lui répondit :

— Trouve-moi donc un homme assez insouciant pour ne jamais se mettre en peine de rien.

Esope alla, le lendemain, sur la place publique, et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis.

— Voilà, dit-il à Xanthus, l'insouciant que vous me demandez.

Xanthus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son hôte.

Le paysan la laissa exécuter les ordres de son mari, quoiqu'il sût très bien qu'il ne méritait pas cet honneur, mais il se disait : "C'est peut-être la coutume d'en user ainsi." Passant à table, on lui donna la place d'honneur, il l'occupait sans rien dire. Pendant le repas, Xanthus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui parut bon ; ce qui était salé, il le trouvait sucré ; ce qui était sucré, il le trouvait salé.

Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait, et, bien qu'il fût très bon, Xanthus le trouva très mauvais.

— Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus mal faite que j'aie mangé de ma vie. Il faut brûler "l'ouvrière", car jamais elle ne fera rien qui vaille. Qu'on apporte des fagots !

— Attendez, dit le paysan, je m'en vais chercher ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

12

XVIII

L'orage prévu avait éclaté sur M... avec une violence inouïe. Durant deux heures, des roulements infernaux avaient fait tressaillir la vieille maison, des trombes d'eau s'étaient abattues sur le jardin illuminé, à certains instants, par la lueur fulgurante des éclairs. Au matin, le calme avait repris possession de l'atmosphère. Quelques pans de ciel bleu se montraient entre les nuages filant avec rapidité, et derrière un voile de nuées légères émergeait majestueusement le soleil. L'air humide, parfumé d'émanations fraîches, agitait doucement les feuilles jaunies des tilleuls, les oiseaux babillaient, heureux sans doute d'avoir échappé aux sombres horreurs de cette nuit.

Anita, accoudée à sa fenêtre, contemplait avec une sorte d'apaisement cette aube voilée. L'orage avait fortement remué ses nerfs déjà surexcités par tant d'émotions, et elle n'avait pu trouver un instant de repos. Elle offrait donc avec délices son front brûlant au souffle frais qui le caressait doucement ; en présence de cette nature pacifiée, le calme renaissait dans son âme agitée, en même temps que montait à ses lèvres une fervente prière.

Mais on frappa tout à coup à sa porte, et Félicité entra, les yeux rougis et la mine profondément attristée.

— Anita, voulez-vous venir près de Bettina ? Elle est plus mal... La nuit a été très mauvaise et elle n'a cessé de vous demander. Ma mère elle-même comprend maintenant que... que cela peut avoir une issue fatale, acheva-t-elle dans un sanglot.

Quelques instants plus tard, Anita entra dans cette chambre où, la veille, sa présence avait été déclarée inutile. Elle prit place entre Mme Handen et Wilhelm, près de la jeune malade, excessivement pâle et pourtant plus jolie que jamais, peut-être parce que la souffrance et les réflexions suprêmes mettaient quelques expressions dans ses yeux placides et doux. Ceux-ci s'étaient empreints d'une joie ardente en voyant entrer Anita, et une petite main fiévreuse avait attiré la jeune fille tout contre le lit.

— Restez, Anita... restez avec moi !

Et la matinée s'écoula, les heures passèrent, les craintes de tous se transformèrent en certitudes. Avant le soir peut-être, Bettina aurait quitté la terre.

Ary n'abandonnait pas un instant cette pièce où se concentraient aujourd'hui toutes les préoccupations de la maison. Assis près de sa mère, il demeurait absorbé dans une rêverie douloureuse, interrom-

pue parfois pour jeter un coup d'œil navré sur le blême petit visage enfoncé dans les oreillers. Mme Handen et Wilhelm ne le quittaient pas du regard, ce visage, et, sur la physionomie inaltérablement froide de la mère, comme sur celle de l'époux si aimant, on pouvait lire le même désespoir.

Là-bas, dans l'ouverture de la porte, apparaissaient sans cesse des figures désolées. Félicité ou Léopold venaient quelques instants près de leur sœur ; donna Ottavia, Charlotte, les autres domestiques s'enquéraient des nouvelles et jetaient un regard de regret vers la jolie petite créature qui s'en allait lentement.

Et, subitement, une claire apparition surgit sur le seuil ; puis, voyant que nul ne l'avait aperçue, la petite personne vêtue de blanc, s'avança jusqu'au lit. Ary ne put retenir un froncement de sourcils en la voyant se dresser près de lui.

— Épargnez-vous ces émotions, signorina. Vous n'aimez pas les malades, dit-il avec une froideur ironique.

Un éclair de rage jaillit des yeux noirs de l'Italienne. Sans répondre, elle se pencha vers Bettina.

— Chère Bettina, je suis si désolée de vous voir ainsi ! Mais vous allez guérir vite pour assister à tant de jolies fêtes qui se préparent. J'ai justement une idée charmante.

Sans ouvrir les yeux, Bettina s'agita et serra plus fortement la main d'Anita qu'elle avait gardée entre les siennes. La physionomie d'Ary avait pris une expression de dédain railleur s'adressant évidemment à l'incurable frivolité de donna Clelia. Il se rapprocha et posa doucement sa main sur le front de sa sœur. Les paupières de Bettina se soulevèrent un instant, les doigts frêles de la jeune femme saisirent ceux d'Ary.

— Pas de fêtes... le repos... Wilhelm, je ne veux plus aller au bal. Ary a raison...

Tout en parlant, elle réunissait inconsciemment la main d'Ary et celle d'Anita. Ils échangèrent un regard triste et doux que surprit donna Clelia.

— Cette chère Bettina pénètre les désirs des cœurs. Voyez, elle semble sceller une union, dit la voix un peu sifflante de l'Italienne.

Ary se détourna brusquement et enveloppa l'insidieuse petite créature d'un regard irrité sous lequel elle pâlit un peu.

Mme Handen avait eu un léger tressaillement. Elle leva vers Clelia un regard interrogateur.

— Que voulez-vous dire, signorina ?

— Oh ! chère Madame, j'ai commis là une impardonnable indiscretion ! dit-elle en baissant les

yeux d'un air contrit. Mais je pensais que tout était convenu, arrangé... que vous étiez d'accord...

— D'accord ?... pour quoi ? dit Mme Handen avec impatience. Parlez donc, donna Clelia !

— Mais, Madame, ce n'est pas à moi à vous apprendre...

— En effet, je vous prierai de vous en dispenser, donna Clelia. Mais cette conversation fatigue Bettina, je me vois obligé de vous demander de vous retirer, dit Ary avec une froide politesse.

Clelia se mordit violemment les lèvres, et, tournant le dos, s'éloigna en redressant sa petite tête brune.

Ary ne reprit pas sa place près de sa mère, il demeura debout à côté d'Anita dont le joli visage était tout pâle d'émotion.

— Vous avez sans doute compris de quoi il s'agissait, ma mère ? dit-il avec calme. Je voulais éviter de vous en entretenir en ces instants douloureux, mais, puisque l'indiscrétion d'une écervelée malveillante m'y oblige, je dois vous faire connaître que mon rêve, depuis plus d'une année, est d'unir ma vie à celle d'Anita.

— Tu pourras attendre longtemps mon consentement ! dit-elle d'un ton bref, en se levant brusquement. Ah ! que n'ai-je écouté autrefois le conseiller, alors qu'il me prédisait les ennuis que m'occasionnerait cette enfant, cette misérable petite créature qui a pris peu à peu le cœur de mon neveu, de mes enfants ! Et maintenant, c'est toi, Ary, toi qui comprenais si bien ce que nous devions à notre vieux et honorable nom !

— Il n'y a rien que d'absolument raisonnable dans mon désir de m'unir à Anita, une Handen comme nous, dit froidement le jeune homme, que les paroles blessantes visant sa fiancée avaient fait pâlir. Néanmoins, ce mariage ce s'accomplira pas sans votre consentement... Mais vous ne refuserez pas de faire le bonheur de votre fils, ma mère ? murmura-t-il en se penchant vers elle.

— Je l'ai dit... jamais ! répondit-elle rigide.

La colère et la douleur se mêlaient dans le regard d'Ary, tandis que, maîtrisant son indignation, il allait s'asseoir à quelque distance. Dans les yeux d'Anita était descendue une profonde tristesse. Bien qu'elle n'eût jamais compté sur un consentement spontané, elle ressentait un brisement devant la tenace aversion de cette femme.

Le silence s'était fait de nouveau, plus lourd, comme rempli de menaces. Pendant la scène précédente, Wilhelm n'avait pas bougé ; le malheureux ne quittait pas du regard le visage émacié que traversaient de légères contractions.

Vers 2 heures, cette paix lugubre et solennelle fut troublée par l'entrée de Félicité dont la physionomie attestait une vive inquiétude. Elle vint parler bas à son frère qui se leva précipitamment et sortit avec elle.

Un quart d'heure plus tard, la porte s'entr'ouvrit de nouveau, et un signe discret de Félicité avertit sa cousine qu'elle avait à lui parler. Maintenant, Anita pouvait sans inconvénient s'éloigner de Bet-

tina, car la jeune femme n'avait plus sa connaissance. Elle suivit Félicité qui l'entraîna vers l'appartement de Frédérique.

L'aînée des Handen avait transformé en cabinet de travail une petite pièce voisine de sa chambre. Une bibliothèque, des tables couvertes de livres étaient les seuls meubles de cette retraite sévère. Ary se trouvait dans cette pièce, et Anita eut une exclamation en voyant l'altération de ses traits.

— Tenez, lisez, Anita... J'ai trouvé ceci sur mon bureau, dit-il en tendant à sa fiancée un papier couvert de la grande et ferme écriture de Frédérique.

C'était la réalisation du projet germé la veille dans cet esprit révolté. Frédérique apprenait à sa mère et à son frère que, ne voulant pas obéir à leurs volontés, elle quittait leur demeure pour se réfugier chez une amie, — une personne qui saurait la comprendre et lui offrirait avec joie l'abri de son toit jusqu'au jour où elle en sortirait unie à Joël Ludnach. Il était facile de deviner dans ces lignes froides et correctes, l'indomptable résolution qui les avait dictées en consommant ainsi une rupture qui pouvait être irrévocable.

— Pauvre malheureuse Frédérique ! murmura Anita, dont les yeux se remplissaient de larmes. Qu'allez-vous faire, Ary ?... Elle ne cédera jamais.

— Hélas ! je le crains !... Vu son âge, nous pourrions empêcher ce mariage, mais qui peut prévoir à quelles extrémités se porterait cette singulière nature ! Peut-être faudra-t-il, malgré tout, donner notre consentement pour éviter de faire du bruit autour de notre nom, mais ce sera la rupture complète avec cette pauvre sœur, car ma mère ne pardonnera jamais. Et avant d'arriver à cette extrémité, j'aurais voulu tenter, essayer de la persuader. Malheureusement, je ne puis quitter M... en ce moment où ma pauvre Bettina n'a plus que quelques heures à vivre ; ce serait attirer l'attention publique sur ce départ que je voudrais laisser ignorer de tous, dans le cas où elle accepterait de revenir.

— Si je pouvais vous remplacer, Ary ?

— Oh ! très certainement, ma chère Anita. Voyez-vous, j'ai quelque raison de penser qu'elle se rend à Naples, chez une parente assez éloignée, Allemande comme nous, excellente personne, mais passablement exaltée et romanesque. Cette cousine a toujours eu pour ma sœur aînée une affection particulière, et certainement elle l'accueillera avec joie. Il s'agirait de vous rendre chez Mme Steberg, de voir Frédérique et de tout tenter pour la ramener à la notion du devoir.

— Je ferai mon possible, Ary. A quelle heure aurai-je un train ?

— Dans une heure. Mais pourrez-vous être prête ?

— Oh ! certainement ! Félicité m'aidera un peu, n'est-ce pas ?

— Je crois bien ! Et merci, chère Anita, d'accepter cette pénible mission ! dit la jeune fille en pressant les mains de sa cousine.

Peu de temps après, Anita, en costume de voyage, descendait en compagnie de Félicité. La porte de la salle d'études était ouverte, et les jeunes filles

eurent un soudain mouvement de recul en apercevant au fond de la pièce, le conseiller Handen et donna Clelia causant avec animation, tandis que donna Ottavia entretenait Maurice, un peu délaissé en ces jours d'inquiétude.

Mais il était trop tard, Anita avait été vue, et par ceux-là mêmes qui étaient le plus à craindre en cette circonstance. Le rire désagréable de l'Italienne vint frapper son oreille.

— Vous allez faire un petit voyage d'agrément, Mademoiselle Anita ? s'écria ironiquement Clelia. Car je ne suppose pas qu'il s'agisse d'un exil ?

— Ni l'un ni l'autre, répliqua froidement Anita. Si cela peut satisfaire votre curiosité, je vous dirai que je pars en mission.

— En mission !... Vraiment, quelle importante personne ! s'écria la voix narquoise du conseiller. Et peut-on savoir... ?

— Rien du tout, mon oncle, interrompit impatientement Félicité. Ne vous inquiétez pas de cela.

— Ah ! tu en juges ainsi !... Mais moi, je sais que je possède le droit de m'occuper de cette jeune personne beaucoup trop émancipée... Et tout d'abord, ajouta-t-il avec une ironie acerbe en se tournant vers Anita, je vous défends de songer désormais à l'idée folle qui a traversé le cerveau de ce pauvre Ary. Jamais je n'autoriserai cela...

— Heureusement, nous nous passerons fort bien de votre consentement, dit Anita d'un ton railleur. Et il est vraiment étrange qu'ayant jusqu'ici dénié tous droits de tutelle ou de parenté vis-à-vis de moi, vous vous en targuiez en cet instant. Je sais d'où vient l'indiscrétion qui vous a mis au courant de nos projets, mais elle ne peut nous nuire. Rien ne nous fera changer, Ary et moi.

— Oh ! oh ! en êtes-vous absolument sûre, petite présomptueuse ? Qui vous dit qu'Ary ne comprendra pas bientôt sa démente et ne se souciera plus alors d'unir sa destinée à une fille d'aventuriers sans fortune, dépourvue de ces dons brillants nécessaires à une femme d'artiste ? fit-il avec un rire mauvais.

Les mains d'Anita se pressèrent sur la poignée de son sac de voyage. Quelque chose passait en elle — angoisse, doute rapide comme l'éclair. — Mais elle releva aussitôt la tête, et ceux qui étaient là purent lire dans ses grands yeux bleus l'inaltérable confiance qui remplissait son âme.

Je n'ai pas à répondre à de telles insinuations, dit-elle d'un ton ferme, quelque peu méprisant. Tout ce que vous pourrez me dire, Monsieur le conseiller, ne m'enlèvera pas un atome de ma croyance pleine et entière à la parole de mon fiancé.

— Merci, chère Anita, dit la voix d'Ary.

Il apparaissait près de Félicité et enveloppa d'un regard indigné son grand-oncle et donna Clelia.

— Fou, triple fou ! cria le conseiller exaspéré. Toi qui pouvais prétendre aux plus riches alliances, tu épouses cette créature sans le sou !... Et tu dis la connaître !... Sais-tu ce qui se cache sous ses airs doucereux et dévots ?... Un orgueil insensé, un ambition effrénée qui lui a fait mettre tout en œuvre pour arriver à épouser le riche et célèbre artiste,

l'homme universellement connu et acclamé... Et tu crois que c'est pour toi ? Pauvre naïf ! fit-il d'un ton de compassion moqueuse.

Une main vigoureuse saisit le poignet du conseiller, et deux yeux brûlants de colère se posèrent sur l'odieux personnage.

— Taisez-vous ! dit la voix frémissante d'Ary. Je ne puis malheureusement oublier que vous êtes mon oncle, mais cela ne m'oblige pas à laisser adresser de tels propos à ma fiancée. Désormais, mon oncle, toutes relations sont rompues entre nous.

Il lâcha le poignet du conseiller absolument abasourdi, et offrit son bras à Anita, toute pâle d'émotion.

— Venez, le temps presse, dit-il en l'entraînant vers le vestibule où attendait Charlotte qui devait accompagner la jeune fille.

Il aida sa fiancée à prendre place dans la voiture et dit avec émotion, en baisant la petite main qu'il tenait entre les siennes :

— Au revoir, chère Anita. Tâchez de réussir... et revenez vite.

— Ary, je vous la ramènerai... Oh ! combien j'ai hâte d'être de retour !

Dans le jour qui déclinait, sous le rayonnement adouci du soleil couchant, la voiture emporta Anita. Ary rentra, sombre et soucieux. Dans le vestibule, il croisa le conseiller qui lui jeta un regard de colère haineuse et sortit en refermant violemment la porte.

Sur le seuil de la salle d'étude apparut Clelia... non plus Clelia coquette et animée, mais une jeune personne à la mine contrite, aux mouvements alanguis. Sans lever les yeux, elle murmura :

— Me pardonneriez-vous jamais, Monsieur Handen, d'avoir deviné... et surtout maladroitement divulgué votre secret ?... Hélas ! quelle malheureuse idée j'ai eue là !... Je regrette tant !... Oh ! ne me croyez-vous pas ? dit-elle en joignant les mains avec un regard suppliant.

Un imperceptible sourire, incrédule et railleur effleura les lèvres d'Ary.

— Je le voudrais, signorina. Malheureusement, je ne puis vous en assurer... Il y a des fautes qui peuvent se comprendre et parfois s'excuser quelque peu, mais un petit plan d'espionnage et de dénonciation habilement ourdi, accompli sans scrupules et... sans remords, par un sentiment d'envie et d'ambition... voilà qui est difficile à prendre pour une erreur et à pardonner.

La jeune repentante avait disparu. Une petite furie aux yeux étincelants de rage se dressait devant Ary.

— Ah ! vous croyez cela ! Eh bien ! après tout, vous avez raison ! fit-elle d'un ton de triomphe provocant. Oui, j'ai haï cette Anita dès le premier instant où je l'ai vue, et j'ai dès lors cherché en quoi je pourrais lui nuire. Oh ! j'ai vite trouvé que le meilleur moyen était de la séparer de vous. Car jamais votre mère ne consentira, Monsieur Handen et j'aurai la satisfaction de penser que cette belle Anita souffrira...

Devant ce visage contracté par une colère haineuse, Ary avait reculé avec un mouvement de répulsion. Mais, se dominant, il posa sur l'Italienne un regard de pitié méprisante.

— Je vous plains, donna Clelia ! dit-il gravement.

Et s'inclinant légèrement, il remonta chez lui.

Quelques instants plus tard, la voix de Clelia, à son diapason le plus aigu, résonnait dans l'escalier, et la femme de chambre italienne recevait l'ordre de commencer l'emballage des toilettes pour prendre le lendemain le train de Naples. Le voyage à travers l'Allemagne, bit avoué de Clelia, se terminait ainsi brusquement à M...

XIX

Les désirs humains, étant essentiellement soumis aux circonstances et aux impressions de l'heure présente, se trouvent ainsi infiniment variables. Anita en fit l'expérience durant son rapide voyage. Elle avait ardemment souhaité de voir l'Italie, de fouler ce sol célèbre à tant de titres, et cependant, aujourd'hui, rien ne vibrerait en elle. La tristesse de ce départ, les haines qui l'avaient poursuivie jusqu'au dernier instant, l'appréhension de la tâche ardue qui lui était confiée, voilà ce qui occupait son esprit en la rendant par là même incapable de trouver dans ce voyage la plus légère jouissance.

En arrivant à Naples, elle fit une courte mais fervente prière dans une chapelle située sur son passage puis, guidée par Charlotte, elle se dirigea vers la villa de Mme Steberg.

Et aussitôt en présence de la maîtresse de la maison, elle s'informa anxieusement si Frédérique était vraiment chez elle. Un soupir de soulagement lui échappa à la réponse affirmative de Mme Steberg. Celle-ci, une aimable et souriante personne, lui apprit que Frédérique était allée faire une courte promenade, mais quelle la pria de l'attendre en sa compagnie, espérant même ajouta-t-elle gracieusement, qu'elle accepterait son hospitalité pour tout le temps qu'il lui plairait de demeurer à Naples.

Anita la suivit donc dans un coquet petit salon, elle dut accepter une collation et écouter le bavardage de la maîtresse du logis. Mais l'heure s'écoulait et Frédérique n'apparaissait pas.

— Voilà qui est curieux ! fit observer Mme Steberg. Elle devait faire une très petite promenade et avait même refusé la compagnie de ma vieille femme de chambre. Néanmoins, la voyant vraiment fatiguée, j'ai tenu bon.

Elle s'interrompit. Un bruit de pas et de voix, des exclamations arrivaient jusqu'au salon.

Instinctivement les deux femmes se levèrent et s'élançèrent vers la porte qu'Anita ouvrit d'une main fébrile. Avec un cri d'angoisse, la jeune fille s'élança vers un groupe d'hommes portant un corps inanimé, celui de Frédérique, dont la belle tête pendait inerte et livide. Derrière ce cortège marchait une femme âgée qui pleurait abondamment.

Quelques instants, plus tard, Frédérique était déposée sur un lit, et Anita s'essaya aussitôt à la

ranimer. Mme Steberg, qui l'aidait, s'aperçut tout à coup que la main crispée de la jeune fille tenait un lambeau de journal.

— Voyez donc ! dit-elle avec stupeur. Qu'a-t-elle pu voir là-dessus ?

Elle réussit à desserrer la main et s'empara de la feuille lacérée qu'elle parcourut rapidement. Une exclamation d'horreur lui échappa.

— Voici toute la cause du mal ! Pauvre enfant ! Lisez ceci, Mademoiselle !

En quelques lignes brèves, on rendait compte d'un terrible accident arrivé la veille à un chemin de fer allemand. Suivait le nombre approximatif des victimes, puis cette phrase : " Parmi les morts aussitôt reconnus, citons M. Joël Ludnach, le poète norvégien déjà connu et apprécié."

Le regard d'Anita, plein de douleur, ne pouvait se détacher de cette feuille néfaste. La mort terrible de cet être jeune et beau, de ce doux poète si délicatement bon, entraînait pour une part dans l'insurmontable émotion qui l'étreignait, mais combien plus encore la pensée de l'effrayant désespoir de Frédérique !

— La signorina a entendu le marchand de journaux qui criait l'accident, expliqua la femme de chambre qui arrivait en se tamponnant vigoureusement les yeux. Aussitôt, elle s'est élancée, a presque arraché un journal des mains de l'homme... Elle a lu et est tombée sans un mot.

Lorsque, sous le regard anxieux de Mme Steberg et d'Anita, Frédérique reprit enfin connaissance, elle ne parut pas reconnaître les personnes qui l'entouraient, aucune parole ne sortit de ses lèvres. Durant plusieurs heures, il en fut ainsi. Vers le soir, Anita, pour la troisième fois, vint lui proposer un peu de nourriture. Frédérique tourna alors vers elle un regard empreint de farouche douleur :

— Vous tenez donc bien à me faire vivre ? Et cependant, vous savez que ce serait mon malheur ! Oui, le malheur, voilà tout ce qui m'attend, tout ce que je dois espérer !... Et vous voudriez que je vive ! murmura-t-elle en se tordant les mains.

Son visage se contractait sous l'empire d'une effrayante angoisse, d'une désespérance atroce, et Anita eut un cri douloureux.

— Frédérique, ne prononcez pas ces paroles ! Oh ! songez, je vous en prie, quelle folie de mettre toute son espérance de bonheur en un homme, être fragile, hélas ! vous en avez la preuve !... Fussiez-vous sans famille, sans amis, vous auriez toujours Celui qui ne vous manquera jamais... Frédérique !... Oh ! ma pauvre chère cousine, ne pensez-vous pas à Dieu ?

Frédérique secoua farouchement la tête et se renferma de nouveau dans un silence sombre. Une autre tentative d'Anita fut couronnée d'un léger succès. Frédérique consentit à avaler quelques gorgées de bouillon et s'assoupit sous le compatissant regard de sa cousine, sous le souffle fervent de ses prières.

Les jours avaient passé, l'automne arrivait, si beau, si lumineux sous le ciel de Naples. Sur la

terrasse de la villa Steberg, deux jeunes filles venaient s'installer chaque jour. L'une travaillait, l'autre demeurait étendue, causant ou lisant parfois, le plus souvent rêveuse, avec un pli profond entre les sourcils et un voile de tristesse sur ses grands yeux gris. Ce n'était plus que l'ombre de la belle Frédérique qui avait attiré tant d'admiration deux mois auparavant à la fête organisée par donna Clelia. Sa pâleur, ses traits creusés, l'attitude affaissée de toute sa personne étaient les preuves manifestes des assauts de douleur subis par ce cœur si étrangement passionné sous ses dehors froids. Pendant de longs jours, un sombre désespoir s'était emparé de Frédérique, et Anita avait maintes fois tremblé en songeant aux conséquences possibles de cet état d'âme. Quelque chose — peut-être une étincelle de cette foi qu'elle prétendait éteinte en elle — avait arrêté la malheureuse jeune fille au bord de l'abîme, et les soins, la tendre affection d'Anita avaient agi lentement, mais efficacement.

Ary était venu aider sa fiancée dans cette tâche pénible. Aussitôt après la mort de Bettina, il était arrivé à Naples. Et, en voyant la résignation souriante, le dévouement aimable de son frère et d'Anita, en écoutant les conversations élevées où ils laissaient parler leurs âmes croyantes, la révoltée des premiers jours sentait pénétrer en elle un rayon de paix. Si le souvenir douloureux demeurait toujours, la tristesse se faisait chaque jour moins amère dans l'âme brisée de Frédérique.

Une après-midi d'octobre. Mme Steberg et Ary vinrent rejoindre les jeunes filles sur la terrasse. Le jeune homme partait le lendemain pour Rome, où il avait conservé son logis. Là, il allait reprendre sa vie de travail, interrompue par les malheurs de ces derniers temps.

— Qu'as-tu, Ary ? demanda Frédérique, dont le regard scrutateur avait enveloppé son frère dès l'entrée. Il s'est passé quelque chose qui te tourmente.

— On ne peut rien te cacher ! D'ailleurs, je n'en avais pas l'intention, dit-il avec un sourire mélancolique. J'ai reçu une lettre de ma mère en réponse à celle dans laquelle je lui annonçais ma conversion au catholicisme et ma très prochaine abjuration... Et, fit-il d'un ton soudain altéré, elle déclare ne plus vouloir me revoir, si je persiste...

— Voilà !... Je le prévoyais bien ! murmura Frédérique d'un air sombre. Le conseiller a dû mettre sa main diabolique là-dedans, certainement... Que vas-tu faire, mon pauvre Ary ?

— Naturellement, agir selon ma conscience, dit-il avec fermeté. Je puis bien sacrifier mon bonheur, celui même d'Anita — et pourtant, de combien payerais-je celui-là ! — mais il est des circonstances où l'autorité maternelle disparaît devant la volonté divine.

— Ary, n'exagérez-vous pas ? avança Mme Steberg avec un peu d'hésitation. Notre religion est fort bonne...

— Taisez-vous, je vous en prie, ma cousine ! s'écria Frédérique avec sa liberté habituelle. Vous n'entendez rien à cela, parce que vous n'avez jamais

cherché le bonheur en dehors d'un cercle restreint de petites satisfactions et que les grandes douleurs n'ont pas fondu sur vous. Mais si vous aviez senti la vraie, la terrible souffrance qui broie l'âme et la jette semble-t-il, dans un gouffre sans fond... Oh ! fit-elle en frissonnant, voilà ce qui fait chercher la vérité sublime, la bienfaisante lumière qui doit éclairer ces ténèbres. Je crois enfin l'avoir trouvée, et c'est pourquoi je comprends la résolution d'Ary, le sacrifice fait à sa croyance.

Anita et Ary échangèrent un regard d'allégresse. Jusqu'ici, Frédérique n'avait rien laissé transparaître de ses sentiments et des secrètes opérations de la grâce, mais maintenant ils comprenaient que leur exemple avait porté des fruits et que leurs prières étaient exaucées.

Le soleil couchant enveloppait d'une auréole d'or pâle la jeune fille penchée sur la balustrade de la terrasse. Sa taille incomparablement élégante, la superbe chevelure brune étaient bien celles de Frédérique, mais était-il possible d'attribuer ces yeux calmes et presque souriants, cette expression reposée et douce, à la créature révoltée et farouche des mois précédents, ou même à la Frédérique d'autrefois, orgueilleuse et impénétrable ?

Et cependant, il en était ainsi. Une paix délicieuse était descendue dans son âme, en même temps que la pénétraient les enseignements de la religion catholique. Un jour, elle avait dit à son frère et à Anita :

— Je m'étais trompée, je prenais pour le bonheur ce qui n'en était qu'un reflet. Dans la voie où vous êtes, je sens que je le trouverai, et je veux y entrer... oh ! à tout prix !

Et elle l'avait fait avec un courage admirable, soutenant parfois des luttes terribles contre les passions orgueilleuses jusqu'ici libres en elle. Mais déjà elle jouissait d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu.

Cependant, le brisement d'autrefois avait laissé encore une blessure dans cette âme, car, tout à coup, une lueur de souffrance traversa le regard de Frédérique. Elle venait d'apercevoir son frère et Anita qui s'avançaient dans une allée du jardin. Les derniers rayons du soleil couchant enveloppaient les fiancés, éclairant ces visages empreints d'un intime bonheur... Mais à elle, qu'était-il advenu de son rêve ?

La physionomie de Frédérique eut une fugitive crispation. Mais elle reprit aussitôt possession d'elle-même et elle sourit doucement en abaissant de nouveau son regard vers les fiancés. Elle aurait donné beaucoup pour les voir unis et heureux, ces deux êtres qui lui étaient si chers. Mais au lieu de cela, ils allaient se séparer plus complètement. Anita était demeurée près de sa cousine jusqu'à son entier rétablissement physique et moral, mais six mois s'étaient écoulés, et, malgré les instances de Frédérique, elle allait réaliser le projet d'autrefois, en devenant l'aide de Mlle Friegen. Ary ne pouvait qu'ap-

prouver cette décision de sa fiancée, malgré la pénible tristesse que lui causait cet éloignement. Mme Handen persistant dans son refus, Anita n'aurait pu accepter de demeurer indéfiniment chez Mme Steberg. D'ailleurs ses rentes très modiques lui faisaient une loi du travail, et sa fierté n'aurait pu souffrir de rien accepter, même de sa cousine.

Une vive émotion étreignait Frédérique. Cette jolie Anita, aimante et dévouée, s'était introduite profondément dans son cœur, et la pensée de ce départ lui causait une insurmontable tristesse. Elle rentra dans le salon et s'assit près d'une table couverte de volumes. Machinalement, elle attira à elle un mince cahier de musique, et, en le reconnaissant, un sourire de fierté joyeuse éclaira son visage sérieux. Sur la couverture bleu pâle étaient inscrits ces mots : *Ave Maria*, par ARY HANDEN. — *Dédié à ma fiancée.*

C'était le présent offert ce jour même à Anita pour son anniversaire de naissance, le chant de louanges à la Reine du ciel jailli du cœur du nouveau converti, le chef-d'œuvre composé par un admirable artiste et qui devait être révélé au monde catholique par sa fiancée... Car Anita, sur les instances de Frédérique et d'Ary, avait commencé à travailler cette voix magnifique découverte autrefois par son cousin, et, dans un jour peu éloigné peut-être, Ary espérait la faire entendre dans une église catholique.

Sur cette table se voyaient la plupart des œuvres d'Ary. Frédérique ouvrit machinalement un cahier. Son regard s'arrêta tout à coup sur quelques mots, et il semblait qu'il ne pût s'en détacher...

— *Deus meus et omnia!*... Quelle parole! murmura-t-elle en joignant les mains. Quand pourrai-je véritablement la dire? Mon Dieu, quand serez-vous tout pour moi?

XX

Les élèves de Mlle Friegen prenaient leur vol de la maison grise, surveillées par le regard indulgent de la jeune sous-directrice, ce regard lumineux et attirant que les enfants aimaient tant. La dernière petite fille disparue, Anita rentra dans la salle de cours dont elle se mit à opérer le rangement. Mais le visage souriant de Mlle Friegen apparut tout à coup dans l'entre-bâillement d'une porte.

— Ma chère enfant, je sors pour faire quelques visites; recevez les personnes qui pourraient se présenter en mon absence.

Eh! ma petite, laissez donc ces rangements dont Caroline s'occupera. Allez prendre l'air au jardin, car vous êtes toute pâlotte aujourd'hui.

Un sourire affectueux répondit à Mlle Elisabeth, et Anita, ouvrant la porte vitrée, s'engagea dans le petit jardin abondamment fleuri. Elle alla s'asseoir sous une tonnelle autour de laquelle serpentaient les roses mêlées au sévère feuillage du lierre. Ici, bien souvent, la petite Anita d'autrefois s'était assise près de Mlle Rosa, et la chrétienne au cœur tendre avait versé les consolations et les sublimes enseignements de la foi dans cette âme d'enfant si souvent meurtrie aux épines de la vie.

Les années avaient passé, l'enfant était devenue jeune fille, les épreuves avaient changé de nature. Mais trempée par une forte éducation, Anita conservait l'inaltérable paix des âmes chrétiennes. Avec une invincible patience, elle attendait l'heure marquée par Dieu pour mettre un terme à ses longues fiançailles. Plus d'un an s'était écoulé depuis le jour où Ary lui avait demandé si elle voulait devenir sa femme; mais alors comme ils avaient l'un pour l'autre la même confiance, la même affection, plus forte que la séparation, que le malheur, que la mort même! Et, en regardant le lierre austère au-dessus duquel s'élevaient victorieusement les roses blanches teintées de rose pâle, Anita songeait que leur vie ressemblait à ces plantes: comme le lierre, la constance ne pouvait se détacher de leurs âmes, et les fleurs délicates de leur amour défiaient toutes les attaques, mettant un rayon de joie dans une existence de sévère labeur.

Après un court moment de rêverie, Anita se mit en devoir de relire une lettre de Félicité, reçue la veille. La jeune fille, demeurée seule avec Maurice près de sa mère, voyait rarement Anita, afin de ne pas mécontenter Mme Handen, mais elle lui écrivait fréquemment.

Je suis triste, triste à un point que je ne saurais dire, ma chère Anita! Charlotte vous a sans doute appris l'aggravation de l'état de Maurice. Aujourd'hui, le docteur a semblé presque désespéré... Le pauvre cher enfant n'est plus qu'un squelette, il refuse toute nourriture et souffre extrêmement, mais avec quelle patience! Hier, il m'a dit doucement: "Je suis heureux de tant souffrir, parce que j'ai entendu Anita dire que c'est le moyen d'avoir une belle place dans le paradis..." Il a des mots navrants... surtout pour ma mère. Un jour, il a murmuré tristement, en la regardant de ses grands yeux mélancoliques si profonds: "Comme le malheur est venu nous trouver depuis quelques années, maman! Autrefois, il n'en était pas ainsi. Nous étions heureux... saun Anita"... Ma mère a pâli, en détournant aussitôt la tête.

Elle aussi m'inquiète beaucoup. Sa santé est très chancelante, le gouvernement de la maison est entièrement confié à Charlotte, signe des plus graves. Maurice réclame sans cesse Ary et vous, mais jusqu'ici ma mère ne semble pas l'entendre. Cependant, est-il possible qu'elle laisse ce cher petit Maurice s'en aller avec le regret de voir son dernier désir tenu pour nul? Car, pas plus que moi, elle ne se dissimule que le pauvre chéri va nous quitter.

Et, au milieu de ces tristesses, c'est de mariage que je viens vous parler. Il y a quelque temps, au moment du mieux survenu chez Maurice, j'ai été fiancée à Ulrich Heffer. Je sais — lui-même me l'a loyalement appris — qu'il a subi aussi le charme de votre grâce et de vos qualités charmantes, mais je me sens un suffisant courage, je l'aime assez fortement pour essayer d'adoucir la peine encore vive causée par votre refus. J'ai la certitude d'être heureuse, car Ulrich est un cœur généreux et droit, d'une bonté que l'on pourrait parfois dire excessive. A défaut

d'un grand amour, il me donnera son entier dévouement, et peut-être un jour... Mais pas de rêves, le présent suffit. J'aurais encore ma petite part de bonheur si je ne tremblais pour Maurice. Priez, chère Anita, car nous sommes environnés par le malheur.

Quelques larmes coulaient des yeux d'Anita. Elle aurait voulu courir vers l'enfant qui la demandait... et il lui était interdit de franchir le seuil de la maison Handen. L'aversion tenace de la veuve du professeur lui en fermait inexorablement l'entrée.

Elle plia lentement la lettre et se leva pour revenir vers la maison... Mais elle demeura immobile, en laissant échapper une exclamation joyeuse. Quelqu'un apparaissait là-bas, et elle avait aussitôt reconnu Ary.

— Enfin, je vous revois, Anita ! Pourquoi faut-il que ce soit un malheur qui nous permette cette réunion !

— Un malheur, Ary ?

— Hélas ! notre cher Maurice est à ses derniers instants. Ma mère m'a télégraphié à Munich, où je me trouvais depuis un mois... Et elle vous demande aussi, Anita. Oh ! pauvre mère, de quel prix elle paye ses erreurs ! Elle n'a toujours eu en vue que ses enfants, et c'est en eux qu'elle est frappée. Aujourd'hui, elle comprend tout, Anita, elle vient de me dire qu'en réparation elle consent à notre mariage... Et maintenant, voulez-vous répondre à son appel, ma chère fiancée ?

— Allons, allons vite, Ary ! Je souhaitais tant revoir mon petit Maurice ! Oh ! Ary, si nos prières pouvaient obtenir qu'il soit rendu à sa mère !

Une foule de choix, parmi laquelle se remarquaient des artistes en renom de tous les coins du globe, remplissait la basilique de Sainte-Marie-Majeure, choisie pour l'exécution des œuvres du maître Ary Handen. On se répétait que l'*Ave Maria*, inconnu encore, avait été composé par le célèbre artiste pour sa jeune femme, et que celle-ci, se faisant entendre pour la première fois en public, allait se révéler aujourd'hui au monde religieux. Leurs longues et patientes fiançailles avaient ému bien des cœurs, rendant ceux-ci instinctivement sympathiques à la jeune artiste encore ignorée... Et un frisson d'admiration traversa cette foule lorsque s'élevèrent, en un harmonieux ensemble, la voix superbe d'Anita et les sons incomparables du violoncelle d'Ary, tous deux vibrant d'une émotion sainte en jetant aux échos du sanctuaire l'*O Salutaris*, le chant de reconnaissance à l'amour d'un Dieu... puis délicieusement pure et céleste, la mélodie inspirée à Ary par la Salutation angélique. Une impression surnaturelle pénétrait les auditeurs, faisant quitter pour un instant, aux plus incrédules, les pauvretés de cette terre et leur donnant un aperçu des beautés innarrables, des émotions sans fin de l'éternelle Jérusalem.

Seule peut-être de toute l'assistance, une petite personne brune, d'une élégance tapageuse, semblait insensible aux accents merveilleux s'échappant de la

tribune. Ses lèvres se serraient nerveusement, ses yeux noirs étincelaient de rage. Au moment où le chant s'éteignait en un *diminuendo* d'une douceur infinie, alors que les auditeurs, sans souffle, absolument sous le charme écoutaient encore les dernières vibrations du violoncelle, donna Clelia s'éloigna brusquement, le cœur serré de colère à la pensée du triomphal succès d'Anita et de la gloire sans rival que cette audition rapporterait à Ary Handen.

Car ce fut un succès tel que l'avait prédit Ary. La jeune Mme Handen, jusqu'ici occupée de ses devoirs d'épouse et de maîtresse de maison, ne paraissait dans le monde qu'autant que le demandait la situation de son mari, et cette audition était la révélation de son talent. Déjà les amateurs d'art se réjouissaient en songeant aux nombreuses occasions où il leur serait donné d'entendre cette voix admirable, si émouvante au dire de tous... Aussi leur déception fut-elle immense en apprenant que la jeune artiste réservait ce don superbe au service de Dieu et à la satisfaction de sa famille et de ses amis.

Néanmoins, ceux qui voulaient en jouir faisaient le voyage de Naples et escaladaient une colline rocheuse que surmontaient de modestes bâtiments, asile des déshérités de ce monde. Souvent Anita paraissait au milieu des servantes des pauvres, et pour ces femmes détachées de tout, pour leurs humbles protégés, elle déployait le charme saisissant de son talent.

L'orgue était magistralement tenu par une religieuse de haute taille, d'une allure incomparablement élégante sous sa robe de bure. Ses yeux gris, empreints d'une paix inaltérable, se tournaient sans cesse vers l'autel, un rayon d'ardent amour les illuminait alors, tandis que ses mains fines faisaient jaillir de l'instrument les sons graves qui accompagnaient la voix profonde d'Anita.

Le salut terminé, la jeune femme sortait dans le jardinet où venait bientôt la rejoindre la Sœur Maria de Jésus, et toutes deux se promenaient lentement sous les treilles formant voûte au-dessus de leurs têtes. Devant elles s'étendait la vue incomparable du golfe de Naples ; autour du couvent régnaient le silence et la solitude, interrompus seulement à de rares intervalles par le tintement d'une cloche, le passage rapide d'une religieuse ou l'envolée des pigeons blancs du monastère. Selon l'expression d'Anita, ce lieu était une station entre le ciel et la terre.

— Etes-vous pleinement heureuse, Frédérique ? demandait parfois la jeune femme.

— Oui, oh ! oui ! Cela c'est le vrai bonheur dès cette terre... Que sera-ce donc là-haut ! répondait la Sœur Maria en levant vers le ciel un regard de reconnaissance et d'amour.

Dans cette humble maison était, en effet venue se cacher celle qui avait été l'orgueilleuse Frédérique Handen. Sa nature indomptable s'était soumise à l'obéissance absolue, sa hauteur avait disparu devant l'humilité volontaire à laquelle elle s'était réduite, sa science était sacrifiée au service des souffrants,

des pauvres, des délaissés. Souriante, Sœur Marie traversait les salles où les malades la réclamaient, instruisant les petits enfants infirmes et leur contant quelque naïve histoire composée pour eux. Travaux littéraires et scientifiques, tout était à jamais enfoui dans le gouffre sans fond de la sainte charité, et Frédérique pouvait maintenant dire, elle aussi : *Deus meus et omnia !*

La demeure d'Ary Handen, une élégante villa voisine de celle de Mme Steberg, était devenue le centre des réunions de famille. Mme Handen, ne pouvant plus supporter le séjour de M... s'était d'abord rendue alternativement chez chacun de ses enfants mariés. Mais la vieillesse arrivait, précoce après tant de malheurs, et, cédant aux instances d'Anita, elle s'établissait définitivement à Naples avec Claudine et Hermann. Félicité et son mari venaient assez souvent d'Allemagne, tous deux heureux et intimement unis, puis Léopold, marié lui aussi... Les enfants étaient arrivés à ces jeunes ménages, augmentant chaque année le cercle de la famille ; au foyer d'Ary et d'Anita se dressaient déjà de nombreuses têtes brunes et blondes. Mais, parmi tous ses charmants petits êtres, l'aïeule avait une prédilection marquée pour un joli Bernhard aux boucles brunes et aux yeux bleu foncé — ces yeux superbes que possédaient Bernhard Handen et sa fille, auxquels l'enfant ressemblait absolument.

— Ary, tu ne me demandes plus si ses volontés ont été accomplies ? dit un jour Anita en trouvant son mari absorbé dans la lecture du testament de Conrad Handen.

Il jeta un regard ému sur le charmant visage penché vers lui.

— Non, vraiment, car ces désirs sacrés de mon père sont désormais pleinement réalisés. Avait-il même rêvé autant, pauvre cher père ? Tout a été réparé autant que nous le pouvions, car les épreuves ne nous ont pas manqué. Si nous sommes heureux maintenant, nous savons ce qu'est la souffrance, n'est-ce pas, mon Anita ?

Sans répondre, elle appuya sa tête sur l'épaule de son mari. Ainsi unis, ils avaient jusqu'ici marché d'un pas ferme dans la voie ardue des vertus et des devoirs. Devant l'espace encore à parcourir, ces cœurs vaillants ne défailaient pas. Dieu était avec eux.

Ils s'étaient avancés sur le balcon, d'où leurs regards contemplaient le soleil couchant s'immergeant dans une lueur rose, au-dessus d'une cime rocheuse que ses derniers rayons illuminaient...

Et là-bas, dans la petite chapelle blanche, Sœur Maria, prosternée, murmurait ardemment :

— Merci, mon Dieu !... Merci de m'avoir appelée à vous !

FIN



DANS NOS LACS CANADIENS : UN COUP DOUBLE.

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1928

TEXTE

En Acadie, THOMAS POULIN, 1 — Les Châtaignes, MYRIAM THELEN (*L'ami des Enfants*), 2 — Battue par son mari, G. DIDIER, (*Le Noël*), 4 — Pierrot et ses animaux savants, ANDRÉ DE BRÉVILLE (*L'Etoile Noëliste*), 9 — Écrins vivants, 11 — L'âme religieuse de Mozart, RENÉ BRANCOUR (*La Vie Catholique*), 13 — La foi perdue et retrouvée, 15 — Un Canadien sculpteur au couteau, X. E. (*L'Eucharistie*), 15 — Les deux cloches DERFLA (*Le Messenger*), 16. — Des noms de baptême, (B. P. *Valleyfield*), 19 — Une mère (*poésie*), Mme DESBORDES-VALMORE, 20 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 21 — Éphémérides canadiennes, juillet, 30 — La machine humaine et les fins d'été, LE VIEUX DOCTEUR, 34 — Les maladies de l'enfance; étude de l'appareil respiratoire, DR PIERVAL (*La Maison*), 35 — Le devoir d'état, PIERRE LÉPINE, 37 — Petite curieuse, JEANNE LE FRANC, 39 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 39 — L'aurore boréale (*poésie*), CHAPMAN, 40 — Pour s'amuser, 41 — Anita, (*feuilleton*), M. DELLY, 42.

ILLUSTRATIONS

L'Aqueduc de Ségovie, en Espagne, 8 — Une belle famille canadienne-française du Minnesota : M. et Mme Octave Lacoursière et leurs dix-sept enfants, 12 — Le sanctuaire des Bx Martyrs canadiens, près de Midland Ont. 15 — Vue du détroit de Brooklyn, vers 1850, 18 — La nouvelle maison des RR. PP. Blancs, à Everell, près Québec, 30 — Feu M. le juge Ernest Roy, 31 — Le contre-amiral Hyde, descendant de l'"Australia", à Québec, 31 — S. G. Mgr J.-A. Papineau, évêque de Joliette, 32 — Le monument Champlain sur la pointe Nepean, à Ottawa, 36 — Oh ! le beau brochet !, 38 — Le canotage sur la rivière Mauvaise, en Ontario, 40 — Vue du Canal Rideau, près d'Ottawa, 47.

OCTOBRE 1928

TEXTE

Un déficit, THOMAS POULIN, 49 — L'embuscade, HECTOR CARBONNEAU, (*Le Canada Français*), 51 — Les grottes de Bétharram, JEAN VALDANGE, (*Le Noël*), 56 — Conte de demain, R. ST-Y. (*Le Quartier latin*), 59 — Buck gagne le pari fait par son maître, JACK LONDON (*Le journal d'Agriculture*), 61 — Le vieux presbytère, CHARLES BAUSSAN (*Le Noël*), 63 — L'avenir des régions circumpolaires, H. DE VARIGNY (*La Science Moderne*), 65 — La clef d'or (*Légende*), GEORGES PROSPERO, (*Bull. de l'œuvre expiatoire*), 68 — Abraham Martin dit l'Écossais et les Plaines d'Abraham, P.-G. R. (*Le Bull. des Rich. Hist.*) 70 — Au catéchisme (Réponses originales), (*La Semaine relig. de Lille*), 71 — Le Monsieur de Bombay, MGR LA-VEILLE, 72 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 47 — Éphémérides canadiennes : septembre 1928, 81 — Éducation à la mode, 83 — La machine humaine : Les vaccins, LE VIEUX DOCTEUR, 84 — Coin de l'ouvrier; Prions pour nos morts, PIERRE LÉPINE, 86 — Femina : La curiosité, JEANNE LE FRANC, 88 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 89 — Le pauvre, (*poésie*), CHARLES LEMERCIER (*La Marson*), 89 — Au coin du feu, 90 — Les livres, 91 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 92.

ILLUSTRATIONS

Le manoir Richelieu, 50 — Les grottes de Bétharram. La voûte des Casse-têtes vers la sortie, 56 — Les grottes de Bétharram. La promenade sur le lac, 58 — Type d'an-

cienn manoir seigneurial et dépendances. (*Dessin de M. le notaire Gérard Morisset*), 60 — La cathédrale d'Ypres, 64 — Vue de Lausanne, sur le lac Lemman, 79 — S. G. Mgr Charles Lamarche, 80 — L'avvers et le revers de la médaille officielle de la Confédération, 81 — Le R. P. Gérard Michaud, C. SS. R., 82 — Le R. Frère Irénée, C. SS. R. 82 — Le nouveau timbre canadien d'aviation, 82 — La croix de pierre érigée à l'Île-aux-Coudres, 83 — Le palais royal à Pnom-Penh, capitale du Cambodge, 87.

NOVEMBRE 1928

TEXTE

Le timbre bilingue, THOMAS POULIN, 97 — Poltron, LÉON LAMBRY (*L'Etoile Noëliste*), 98 — La femme chez les noirs, Mgr BOUCHER, 101 — La bouteille enchantée (*légende*), (*Les Jeunes*), 106 — La paroisse, centre de formation agricole, R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P. (*La Revue Dominicaine*), 109 — Le miracle des Roses, JEAN VÉZÈRE (*Le Journal de la Grotte*), 112 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 114 — Éphémérides canadiennes, octobre 1928, 121 — La machine humaine et la machine à gazoline, LE VIEUX DOCTEUR, 123 — L'Imagination du petit enfant, M. P. (*Revue familiale d'éducation*), 124 — La bêtise humaine, PIERRE LÉPINE, 127 — Propos de novembre : Souvenirs, JEANNE LE FRANC, 129 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 129 — Charlotte-Christine de Wolfenbuttel, ALICE GEURQUIN D'AURIAC (*La Maison*), 131 — Le Coffret de Mosaïque (*poésie*), SIMONE ROUTIER 134 — Pour s'amuser, 135 — Les livres, 135 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 137.

ILLUSTRATIONS

Vue du lac François-Xavier au nord de Montréal, 105 — Un des premiers hôtels de Rouyn, 113 — L'église centenaire de St-Charles de Bellechasse, 119 — Vue du lac de Constance, Suisse, 120 — Feu l'abbé Bruno Leclerc, 122 — Feu l'abbé Zoël Lambert, 122 — Le nouveau timbre bilingue canadien, 122 — La promenade des Anglais, à Nice, 126 — Le "Lord Nelson", le nouvel hôtel du Pacifique Canadien, à Halifax, 128 — Le premier presbytère de Rouyn, P. Q., 130 — La cathédrale de Palerme, en Italie, 144.

DÉCEMBRE 1928

TEXTE

Le canal, THOMAS POULIN, 145 — Conte de Noël : L'hôtelier de Bethléem, RAYMOND DE VALUS, 146 — La fiancée de l'Imagier, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*Le Noël*), 149 — Tao-Lin l'abandonné, Y. PICHON (*L'Ami des Enfants*), 156 — Un voyage dans le ciel, Abbé TH. MOREUX (*D'où venons-nous ?*), 162 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL 163 — Éphémérides canadiennes : Novembre 1928, 169 — Oiseaux acrobates, 171 — La machine humaine et la machine à gazoline, LE VIEUX DOCTEUR, 172 — Une histoire vieille comme le monde, PIERRE LÉPINE, 174 — L'année qui finit, JEANNE LE FRANC, 176 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 176 — "L'Apôtre", FRAGILE, 177 — Noël de mon enfance (*poésie*), BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD (*La Bonne Parole*), 177 — Conte de Noël : A nos fillettes, (*Bull. par. de N.-D. du Ch.*), 178 — Pour s'amuser, 178 — Légende du Gui, MARCELLE COMOLET, 183 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 185.

ILLUSTRATIONS

Saint Joseph à Nazareth, 148 — Le château de Cochem, en Allemagne, 155 — Le village de Queens-Town, en

Nouvelle-Zélande, 161 — S. G. Mgr Michaud, des Pères Blancs, 170 — Feu M. H.-J.-J.-B. Chouinard, 171 — Vue générale de Rothesay, 173 — Sur les rives d'un lac dans les hautes terres de Charlotte Sound, Nouvelle-Zélande, 175 — Le château de Pierrefonds, au nord de la France, 181 — Le vieux château de Beaulieu-les-Fontaines, en France, 185 — Le nouveau pont reliant les villes de New-Castle et Gateshead, en Angleterre, 192.

JANVIER 1929

TEXTE

Pourquoi pas ?, THOMAS POULIN, 193 — Monsieur Jésus... au ciel... France, JEAN NESMY, 194 — Louis Braille et son œuvre, J. TUFFREAU (*La Maison*), 197 — Marie-Rose (*légende*), F. J., 206 — Pâtre et héros, P.-J. GUAYDIER (*L'Etoile Noëliste*), 209 — L'influence familiale sur la vocation, J. CLÉMENT (*L'Ange Gardien*), 212 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 217 — Éphémérides canadiennes : décembre 1928, 223 — La maladie du roi LE VIEUX DOCTEUR, 229 — Le culte du veau d'or, PIERRE LÉPINE, 229 — La saison-morte, JEANNE LEFRANC, 231 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 232 — La bague du père (*poésie*), ÉMILE DESCHAMPS, 232 — Le retour, JEAN VIOLA, 232 — Pour s'amuser, 235 — Les livres, 236 — Une allumette et quatre cents guinées, 236 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 237.

ILLUSTRATIONS

L'Alphabet des aveugles, 198 — Jeune aveugle écrivant et lisant l'écriture Braille, 199 — La classe de dactylographie à l'institution des aveugles de Montréal, 201 — L'atelier d'imprimerie à l'Institut Nazareth de Montréal, 203 — L'atelier de vannerie à l'Institut Nazareth de Montréal, 205 — Paysage de la Nouvelle Zélande, 211 — La rivière Maligne, près de Jasper, dans les Montagnes Rocheuses, 216 — Mgr Louis-Zéphirin Moreau, 4ième évêque de St-Hyacinthe, 224 — Églises dédiées à la Sainte-Vierge au Diocèse de Québec, 226 — Vue de la rivière Fraser, près de Lytton, C. B., 228 — Vue du Jourdain, 230.

FÉVRIER 1929

TEXTE

Écoles ontariennes, THOMAS POULIN, 241 — Tante Sylvie, BERTINE DUJARDIN, 243 — Fabricants de papier de bois : les guêpes, LABONNEFON (*Croquis entomologiques*), 244. — Ottilie, (*L'Ami des Enfants*), 250 — Il y a deux siècles, H.-A. DOURLIAC, 254 — Les lectures, JACQUES DEBOUT, 257 — Un savant fils de ses œuvres, 259 — Le chapeau de Torchu, GUILLOT (*La Maison*), 260 — Présence d'esprit d'un Arabe, CHANOINE RATTIER, 262 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 263 — Éphémérides canadiennes : janvier 1929, 269 — La machine humaine : La maladie de Foch, LE VIEUX DOCTEUR, 272 — Le cinéma public et l'enfance, M. ROUVROY (*Revue intern. de l'Enfance*), 273 — Héroïsme d'un mandarin, 273 — Le Veau d'Or et la Loi de Dieu, PIERRE LÉPINE, 274 — La médiocrité, JEANNE LEFRANC, 276 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 277 — L'arbre mort (*poésie*), SUZANNE LE BRUN (*Pages de lumière*), 277 — On devrait tous les fusiller (*saynète*), RENÉ DUVERNE (*L'Etoile Noëliste*), 277 — Au coin du feu ; pour s'amuser, 281 — Les livres, 281 — La demoiselle et le petit chien, 283 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 285.

ILLUSTRATIONS

Le nouvel hôtel "Royal York" à Toronto, 242 — Vue d'une partie de la ferme de M. Henri Majeau, 249 — L'hôtel "Empress" de Victoria, C. B., 256 — La pêche au hareng à Black Harbour, N. B., 258 — Le Bras d'Or, au Cap Breton, Nouvelle-Écosse, 262 — Le nouveau pont que les Américains font construire au-dessus du grand Canyon de l'Arizona, 268 — Feu le R. P. Arthur Caron,

C. SS. R., 269 — Feu le chanoine C.-P. Richard, 271 — Le traversier de Belle-Isle au Nouveau-Brunswick, 271 — Où en sont les travaux du pont des Ambassadeurs, 275 — Vue aérienne de New-York, 284.

MARS 1929

TEXTE

Le dimanche, THOMAS POULIN, 289 — Le prix de Monseigneur, MAX COLOMBAN (*L'Etoile Noëliste*), 290 — L'anneau perdu, GOURAUD D'ABLANCOURT (*Foyer-Revue*) 295 — Le semeur, P. VENANCE GUICHARD, O.F.M. (*L'Echo des Missions de Chefoo*), 296 — Le pitchoun, GEORGES-DE LYS (*Les jeunes*), 300 — Le Chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 302 — Éphémérides canadiennes : février 1929, 308 — La machine humaine : La vaccination contre la tuberculose, LE VIEUX DOCTEUR, 312 — L'empoisonnement par l'oxyde de carbone, (*Le Bulletin sanitaire*), 313 — Un peu de justice, JEANNE LEFRANC, 315 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 315 — Marguerite Sinclair (1900-1925), H. GROFFIER (*La Maison*), 316 — La prière des oiseaux (*poésie*), CHARLES VIENNET, 325 — Pour s'amuser, 326 — Les livres, 327 — L'enfant Bilh, R. P., GUIDO, missionnaire, 328 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY 330.

ILLUSTRATIONS

Vue d'une partie de la grande muraille de Chine, 299 — Vue de Saint-Pierre de Rome, du Vatican, etc, 309 — Feu l'abbé Aristide Magnan, 310 — Sir Vincent Meredith 310 — S. Ex. Mgr Marius Giardini, 310 — Carte de la "Cité du Vatican", 311 — L'église de "Santa Maria della Salute", à Venise, 314 — La pagode du palais d'hiver, à Pékin, 325 — Le pont Rialto, à Venise, 327 — Tombeau de Rachel, 329 — Le Tibre, le Château Saint-Ange, à Rome, 336.

AVRIL 1929

TEXTE

En Ontario, THOMAS POULIN, 337 — Un curé normand, 338 — Le sculpteur de Bruges, 339 — La bataille des Trente, ANDRÉ DESCHARD, 345 — La jaunisse de la Mère Naik, ANDRÉ VERTIOL (*L'Etoile Noëliste*), 347 — La journée d'une clarisse, JEANNE ANCELET-HUSTACHE, 350 — Le festin d'Ammanus, ANDRÉ LICHTENBERGER, 354 — Le rémouleur, G., 355 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 359 — Éphémérides canadiennes : mars 1929, 365 — La machine humaine et le printemps, LE VIEUX DOCTEUR, 368 — Le serment du Gendarme, 369 — Premiers soins à donner aux blessés, 370 — L'aveu de ses torts, JEANNE LEFRANC, 372 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 373 — Une méthode d'éducation, FRANÇOISE VAL D'OR, 373 — Le pêcheur de Pâques (*poésie*), R. P. DELAPORTE, 378 — Pour s'amuser, 379 — Les livres, 380 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 381.

ILLUSTRATIONS

Le compliment de l'enfant le jour de la fête de sa mère, 344 — Une belle pêche, 349 — La station de Gruem dans les Alpes suisses, 358 — Feu Sir James Aikins, 365 — Feu l'hon. J.-E. Robidoux, 366 — Feu Sir Lomer Gouin, 367 — Basilique de St-Paul-hors-les-Murs, à Rome, 371 — Photographie qui montre où en sont les travaux de construction de la Basilique de Ste-Anne de Beaupré, 377 — Vue du port de l'île Ivan, en Alaska, 380.

MAI 1929

TEXTE

En Acadie, THOMAS POULIN, 385 — Le portrait de la morte, 386 — La genèse des paroisses de Québec, 389 — Prêtres et médecins, E.-Z. MASSICOTTE (*Bull. des Rech.*

Hist.), 390 — Une anecdote de la vie de Beethoven, A. M., 391 — Héritiers de Cham, R. P. J. BENOIT, S. J., 394 — L'Auberge de Sainte-Gabelle, F. S., 395 — A propos d'une pièce fausse, MME LAURE DUCHATEL (*Foyer-Revue*), 399 — S. Joseph, patron de la bonne mort, ROSARIO (*La Gerbe d'or*), 402 — Le roi est roi, PAUL GRUYER, 403 — Le chasseur de tigres, MAC-DOWGAL, 406 — Éphémérides canadiennes : avril 1929, 410 — La machine humaine et le sel, LE VIEUX DOCTEUR, 414 — La syncope, 416 — Une vocation, JEANNE LEFRANC, 419 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 419 — Retour, FRAGILE, 419 — Les femmes, FRAGILE, 419 — Hommage à Marie (*poésie*), HERMANCIL DRUOT, 420 — Première messe (*poésie*), JEAN VEZERE, 420 — Le printemps du pauvre enfant (*poésie*), LAURENT DE JUSSIEU, 420 — Nos chers enfants, JACQUES HERBÉ (*L'Education familiale*), 421 — Pour s'amuser, 423 — Les livres, 424 — Les victimes d'un ambitieux, — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 427.

ILLUSTRATIONS

Paysage des Mille-Iles, Ont., 398 — Le Château d'Avon, 401 — S. Ex. l'hon. H.-G. Carroll, 410 — Feu l'abbé G. Brousseau, 411 — Feu l'abbé Antonio Huot, 411 — Feu le R. F. Stephen, des É. C., 413 — Feu M. G.-N. Ducharme, 413 — Une belle prise, 415 — Consignation de marbre canadien "Manniville" arrivant à Montréal, 416 — Le vieux chat et les rats (*Tableau de Léontine Malbet*), 417 — Goélettes de pêche dans le port d'Halifax, N. E., 422.

JUIN 1929

TEXTE

L'immigration, THOMAS POULIN, 433 — Au téléphone, MARY FLORAN (*Foyer-Revue*), 434 — Une "gaffe", P. LINGEON, 436 — Le voleur de Nieuport, 437 — La Fontaine converti par un vicaire de Saint-Roch, H. COUGET (*La Semaine religieuse de Paris*), 439 — Piquante aventure, AUFRESNE (*L'Etoile Noëliste*), 444 — Un sermon à l'hôtel de Rambouillet, 448 — La promenade du bon Dieu, 450 — Je vous salue, Marie (*poésie*), PAULINE BRUNO, 450 — Dollard n'est pas mort !, M. l'abbé ÉMILIE GAUTHIER, 451 — Newton, 458 — Éphémérides canadiennes : mai 1920, 461 — La machine humaine au temps des vacances, LE VIEUX DOCTEUR, 464 — Le mouchoir, DR RAOUL BLONDEL (*La Maison*), 465 — Souvenirs d'enfance, JEANNE LEFRANC, 467 — A mon fuseau (*poésie*), MME TESTU, 468 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 468 — Ce n'est pas moi, (*L'Ami des enfants*), 468 — Pour s'amuser, 473 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 474.

ILLUSTRATIONS

Vue aérienne d'une partie de Québec, 439 — Un troupeau de bisons dans l'Ouest canadien, 447 — Des chiens flairant un gibier, 449 — Un des nombreux châteaux des Mille-Iles, Ont., 460 — L'hon. J.-E. Ouellet, 461 — Vue d'une partie des 105 marsouins pris dans la "pêche" de M. Lizotte, à la Rivière-Ouelle, 463 — L'arrivée d'une barque de pêche à Sydney, N.-E., 489.

JUILLET, 1929

TEXTE

L'agriculture, THOMAS POULIN, 481 — La part du pauvre, 482 — Un chef de bandits, R. P. VENANCE GUICHARD, o.f.m. (*Echo du Vicariat de Chefoo.*) 486 — Aux femmes de Ninive, JACQUES DEBOUT, 491 — Une vente impossible, X, 495 — Un artiste aveugle, XAVIER MARMIER, 496 — Dollard n'est pas mort, M. l'abbé ÉMILIE GAUTHIER, 499 — Éphémérides canadiennes : juin 1929, 507 — La machine humaine et les vacances, LE VIEUX DOCTEUR, 510 — Un peu de repos, JEANNE LEFRANC, 512 — Boîte aux lettres JEANNE LEFRANC, 513 — Leçons d'une lutte, FRAGILE, 513 — Comment développer le sentiment de la persona-

lité chez les enfants, J. HERBÉ (*La Maison*), 513 — Reste paysan (*poésie*), HERMANCIL DRUOT (*Epis et Bleuets*), 516 — Au coin du feu — Pour s'amuser, 518 — Pour des fraises, 519 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 522.

ILLUSTRATIONS

Vue d'une partie de St-Damien de Bellechasse, 490 — Maison-Mère des Sœurs du Perpétuel-Secours de St-Damien, 494 — Un géant de l'air et un géant des mers, 498 — Feu l'hon. W. S. Fielding, 508 — La ville de Boulogne en France, vue d'un avion, 509 — Un problème difficile, 517 — Le couvent des Dames du Sacré-Cœur, au Sault, au Récollet, près Montréal, qui vient d'être incendié, 521 — Le rêve d'un chasseur, 528.

Août 1929

TEXTE

L'œil qui voit, THOMAS POULIN, 529 — Le temps perdu, JEAN NESMY, 530 — L'abbé Sans-Souci, 534 — Pulcinello ou Monsieur le Chevalier de Florian, J. A. (*Le Noël*), 536 — A la recherche des pirates, LÉON LAMBRY (*L'Etoile Noëliste*), 540 — Du panier au couvent, Mgr ROSSILLON (*Sous les palmiers du Coromandel*), 544 — ... et il se piqua les doigts, H.-A. DOURLIAC (*Les Jeunes*), 546 — Missionnaires oblats éprouvés par un incendie, R. P. ÉMILE SAINDON, O.M.I., 548 — Le Saint Curé d'Ars, S. V., 550 — Un grenadier à quatre pattes, 552 — La Madone, JEN DE RIP, 553 — Un neveu ingrat, 554 — Un coup de tonnerre, 555 — Éphémérides canadiennes, juillet, 556 — La machine humaine : août et les enfants, LE VIEUX DOCTEUR, 558 — Les mouches du coche, JEANNE LEFRANC, 560 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 560. — La petite fille et son chat (*poésie*), ISABELLE RODIER, 561 — Pour s'amuser, 502 — La défaite de l'or (*conte*), LOUIS DE BONNIÈRES, 563 — L'homme content de tout, 564 — Anita (*feuilleton*), M. DELLY, 565 — Table des matières, 573.

ILLUSTRATIONS

La ville d'Angore, en Anatolie, 535 — Dans nos lacs canadiens : Moyen de pêcher la truite sans se fatiguer, 539 — Les fondations du futur monastère des Religieuses du Précieux-Sang, à Rome, 547 — Église, presbytère et couvent de la Mission de Fort Albany, 549 — Feu Mgr Antonin Nantel, 557 — S. G. Mgr Decelles bénissant la première pierre du monastère des Sœurs du Précieux-Sang, à Rome, 559 — Dans nos lacs canadiens : un coup double, 572.

PROVERBES TURCS

- Le diamant dans la boue est toujours un diamant.
- La patience est la clé de la jouissance.
- Écoutez mille fois, parlez une.
- Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.
- La perte est une sœur du gain.
- Le fou a le cœur sur la langue ; le sage la langue dans le cœur.
- Le poulet d'aujourd'hui vaut mieux que la dinde de demain.
- N'allonge pas tes pieds au delà de ta couverture.
- Deux patrons font chavirer une barque.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531351 5